

ALMANACH

DES

MUSES.

1771.

ЖF
A



A PARIS.
ez DELALAIN, Libraire Rue de la



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

POURQUOI une Préface cette année à l'ALMANACH DES MUSES ? Pour remercier le Public de ſon ſuccès ? ce ſeroit tous les ans la même formule. Pour en expoſer les avantages ? ils ſont connus. Pour répondre à certaines ſatyres ? l'épigramme la plus ſanglante eſt le ſilence, & le motif qui le fait garder. Ces trois mots ne ſerviront donc qu'à faire ſentir l'inutilité d'un bavardage préliminaire, & peut-être que cet avis ſi court, eſt lui-même inutile.



CEUX qui voudront faire insérer des pieces de poésie dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port à DELALAIN, Libraire à Paris, rue de la Comédie Françoise.

On trouvera chez le même Libraire des Almanachs de 1765, 1766, 1767, 1768, 1769 & 1770.

Le volume de 1765 est réimprimé dans le même format que les autres.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 3 liv. brochés.

ERRATA.

P*Age* 3, 12*e*. *Vers*, cet hibou, *lisez* ce hibou.

p. 12. *à la note*, & les rididules, *lisez* & les ridicules.

p. 21. 3*e*. *Vers*, *Vers omis.*

qu'il s'évapore & détruit le desir.

Ibid. 7*e*. *Vers*, après le sens, *lisez*, après les sens.

p. 59, 10 & 11*e*. *Vers*, me paroît bien commode : car si vous sçavez, *lisez*, vous paroît bien commode : mais vous sçavez.

Ibid. 17*e*. *Vers*, dans ce séjour, *lisez*, dans le séjour.

p. 80. 8*e*. *Vers*, avec langueur, *lisez*, avec longueur.

86. 19*e*, *Vers*, le jour va poindre & je l'attens, *lisez*, & je t'attens.

p. 152. *dernier Vers*, (ô comble d'horreur) *lisez*, (ô comble de l'horreur !)

p. 169, 7*e*. *Vers*, son éclat l'importune, *lisez* son faste.

[illegible]

On trouve chez Delalain, Libraire, rue & à côté de la Comédie françoise, à Paris, la Collection des Auteurs italiens de Monsieur Prault, en 36 volumes in-12, prix relié en veau, doré sur tranche, 140 liv.

Au lieu de 220 qu'ils se vendoient précédemment.

Le Dictionnaire grammatical de la langue françoise par Monsieur l'Abbé d'Olivet de l'Académie françoise, 2 vol. in-8°. reliés 12 liv.

Le Dictionnaire des portraits des Hommes Illustres, 3 volumes in-8°. reliés, 15 liv.

Bibliothéque Ecclésiastique, 8 vol. in-12 par l'Auteur de l'Oracle des nouveaux Philosophes, reliés, 24 liv.

Le Patriotisme françois, ou nouvelle Histoire de France pour l'éducation de la Jeunesse, 6 vol. in-12, 15 liv.

Les Œuvres de Monsieur Dorat, 6 volumes in-8° petit papier, brochés, 31 liv. 4 s.

On vend ſéparément l'édition des Baiſers in-8°. avec 43 figures, 7 liv. 4 ſ.

Le grand Dictionnaire des Auteurs claſſiques, par Monſieur Sabbatier, 9 volumes in-8°. veau, 50 liv.

Les Variétés littéraires, par Meſſieurs Suart & d'Arnaud, 4 vol. in-12 reliés, 12 liv.

L'Hiſtoire générale de l'Amérique, 14 vol. in-12. 39 liv.

Le Code matrimonial, 2 vol. in-4°. 1770, 21 liv.

L'Abrégé de l'Hiſtoire d'Italie, par Monſieur de Saint-Marc, 6 vol. in-8°. 1771, 30 liv.

Hiſtoire Eccléſiaſtique de Monſieur de Fleury, 40 volumes in-12, 120 liv.

La Géographie de Lacroix, 2 volumes in-12. 6 liv.

L'Atlas pour la même Géographie, broché en carton, 2 vol. grand in-4°. 42 liv.

La première & la feconde Nuit d'Young, en vers françois, par M. Colardeau, 2 liv. 8 f.

Le Porte-feuille d'un homme de goût, 3 volumes in-12. 9 liv.

Nouvelle Anthologie françoife, 2 volumes in-12. 6 liv.

Les Œuvres de Daguefleau, 6 volumes in-4°. reliés en veau, 72 liv.

Les fermons de Maffillon, 15 volumes in-12. grand papier, 42 liv.

Les mêmes, 13 volumes in-12 petit papier, 30 liv.

Les Mœurs & Ufages des anciens Peuples, pour fervir à l'éducation de la Jeuneffe, 3 vol. 1771, 9 liv

L'Efprit de la Ligue, par Monfieur Anquetil, 3 vol. in-12. 1771 7 liv. 10 f.

Mélanges Orientaux par M. Cardonne, 2 vol. in-12 brochés, 4 liv.

Le Bon Fils, roman, 4 volumes in-12 1771, brochés. 4 liv. 16 f.

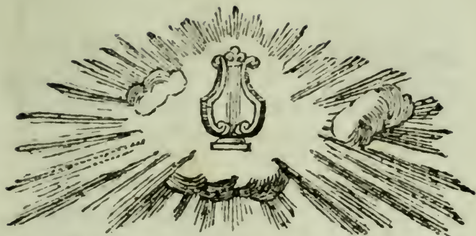
Les Lettres d'une Religieuſe Portuguaiſe à un Officier François, par M. Dorat, in-8°. figures, 3 liv. 12 ſ.

Abrégé du Dictionnaire de Bayle & de Chauffepied, 4 vol. in-8°. brochés Lyon, Barret, 1770 20 liv.

Les Loix Eccléſiaſtiques, par M. d'Héricourt, nouvelle édition, in-folio, 1771, 30 liv.

Le Dictionnaire des cas de conſcience par Pontas, 2 vol. in-4°. 1771, 21 liv.

Le Dictionnaire de Droit, 2 volumes in-4°. 1771, 24 liv.



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poësies fugitives de 1770.

PORTRAIT DE M.ME LA DAUPHINE,

Ou Vers extraits d'une Lettre de Versailles.

Ce n'est ni Junon, ni Pallas;
ce n'est point la morgue éternelle
de ces froides beautés dont l'Olimpe est si las;
c'est le printems lorsqu'il se renouvelle;

c'eſt Hébé ſouriant au plaiſir qui l'appelle ;
de quatorze ans enfin ce ſont tous les appâs.
Née au-deſſus des trônes ordinaires,
elle a l'éclat de la divinité ;
née au village, elle eût été
la plus aimable des bergeres.

Par M. Collet.

On me ſaura gré ſans doute d'avoir placé à la tête de ce recueil le portrait fidèle d'une jeune Princeſſe qui réunit tous les vœux & tous les ſuffrages. Il étoit impoſſible de commencer ſous de meilleurs auſpices.

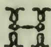
A UNE JOLIE FEMME
NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ.

On vous ébauchoit en automne ;
on vous finit pendant l'été ;
vous pourriez reſſembler à Cerès, à Pomone :
mais à dire la vérité,
vous tenez de plus près à Flore qu'à perſonne.
Tout l'Univers fit ſon devoir
au moment où vous êtes née ;
le ſoleil s'arrêta pour vous mieux recevoir,
& toute la terre étonnée,
a trouvé que les jours les plus longs de l'année
ſont encor trop courts pour vous voir.

Par M. le Chevalier de B**.

LES OISEAUX DE PROIE.

FABLE.

ABITANT d'une vieille roche,
jadis un hibou du Morvan,
ennemi du soleil levant
& des humains fuyant l'approche,
s'avisa de penser comme pense un hibou.
Que fais-je, dit-il dans mon trou?
je suis l'effroi de la nature :
je veux enfin changer d'allure,
me mettre au ton courant, fréquenter les berceaux,
& m'égayer sous la verdure,
donner même concert; le monde est plein de sots:
on louera jusqu'à ma figure.
Cet hibou-là raisonnoit juste; il sort
de sa crevasse, & veut prendre l'essor :
mais il rase en coupable une bruïere obscure;
il va trouver son cousin l'émouchet,
son digne confrère en rapines,
qui sous des masures voisines
non loin d'un colombier, tendoit son trébuchet.
Cousin, dit-il, je suis un parent plein de zele;
j'ai fait un plan de vie, & t'y veux aggréger.
nous croquerons toujours pigeons & tourterelle:
à son régime il faut être fidèle:
cela fait un bon chile, il n'y faut rien changer.
mais nous pourrons au moins, avec un peu d'adresse,

aller partout, être considérés,
réhabiliter notre espèce ;
nous sommes les plus forts, soyons les plus madrés ;
que l'epervier avec nous s'associe :
invitons-y maître corbeau
& la chouëtte du hameau,
& formons une académie ;
ayons quelques paons pour prôneurs ;
ce sont d'éminentes personnes :
notre gosier est dur, mais nos serres sont bonnes ;
nous pourrons toujours bien étrangler nos censeurs. (1)
Tope, dit l'émouchet, qu'a séduit ce langage,
tu parles d'étrangler, c'est un projet fort sage.
L'épervier l'entend : il accourt ;
la choüette passoit, on l'arrête au passage ;
& nos brigands, pour se rendre au bocage,
prennent le chemin le plus court.
Sous un antique ormeau, les voilà qui s'installent :
les Marsias en pied, les Amphions détalent ;
ils abandonnent tout, leurs amours & leurs nids.
Eh ! messieurs, arrêtez leur crioit la chouette ;
ne quittez peint votre douce retraite :
nous voulons désormais n'être que vos amis.
Ce soir vous aurez bal avec grande musique,
le tout suivi d'un banquet magnifique ;
par les mêmes talens nous allons être unis.
Les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes :
hélas ! les pauvres oisillons
s'en vont gobant ces hameçons,

(1) Ici, l'allégorie devient lumineuse.

& ne rêvent plus qu'à des fêtes.
L'heure eſt donnée, on vient au rendez-vous :
chut, chut, dit l'un des quatre;on fait un grand
ſilence :
le corbeau prend l'accord, & le concert commence,
concert affreux, fait pour des loups-garoux.
Le roſſignol frémit & tombe en défaillance ;
bouvreüil, chardonneret, tout ſemble épouvanté;
la linotte indiſcrette en dit ce qu'elle en penſe ; (2)
on lui fait ſigne envain; dans ſa vivacité,
elle ſiffla, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
& l'orcheſtre à l'inſtant dévora l'auditoire.
Mais auſſitôt il ſurvint des chaſſeurs ;
mânes plaintifs, vous eûtes des vengeurs.
Déja la choüette eſt tombée :
l'épervier atteint à ſon tour,
ſent défaillir ſa ſerre recourbée,
& lâche à l'inſtant même un chantre de l'amour.
Enfin l'auteur de cette tragédie,
notre hibou qu'on expédie,
ferme ſes gros yeux ronds à la clarté du jour.

Et chouette & hibou ſont les ſots deſpotiques,
ſoi-diſans Protecteurs, mais fléaux des talens;
& les chaſſeurs, ces courageux critiques,
par qui les arts ſont vengés des méchans.

Par M. DORAT.

(2) *En dit ce qu'elle en penſe*, ces deux *en* font un mauvais effet.

Il y a dans cette fable autant d'eſprit que dans celles de la Motte, & elle n'en a pas le ſtyle recherché. Il y a même beaucoup plus d'images, & la verſification a ce ton facile qui convient à l'apologue.

A MADAME **.

QUOI vous abandonnez la lyre !
dans vos mains je vois le compas !
près de vous l'amour en ſoupire ;
envain de fleurs ſemant vos pas,
lui-même il s'offre à vous conduire ;
envain il daigne vous ſourire :
vous vous échappez de ſes bras.
Eſt-ce à vous de groſſir le nombre
de ces fous dont la vanité
croit embraſſer la vérité,
& n'embraſſe qu'une vaine ombre ?
prétendez-vous juſques aux cieux
porter vos hautes connoiſſances ?
laiſſez-là toutes les ſciences :
l'art de jouir vaut cent fois mieux.
Croyez-moi : reſtez ſur la terre ;
badinez avec les amours ;
tout autre talent eſt chimère ;
contentez-vous de ſavoir plaire :
c'eſt la ſcience des beaux jours.

Par M. D'ARNAUD.



ÉPITRE
A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe :
en dépit de ta vanité
& du manége qui t'occupe,
d'honneur, je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut !... Jeune & charmante,
tes traits sur moi n'ont point porté ;
sans doute l'insulte est criante ;
c'est manquer à la probité ;
à tes ruses les plus secrettes,
qui ! moi ! j'ai le front d'échapper !
tout amant qu'on ne peut tromper,
est un monstre aux yeux des coquettes.
Je l'avouerai, quand je te vis,
fraîche, comme on l'est au bel âge,
t'avancer au milieu des ris,
& fixer la foule volage
de tous nos jeunes étourdis,
t'offrant des cœurs à ton passage ;
lorsque je vis tes beaux cheveux
tomber à boucles ondoyantes,
sur tes épaules éclatantes,
dont l'albâtre en ressortoit mieux ;

lorſque je vis ſur tes grands yeux
tes longues paupiéres baiſſées,
& ton regard ingénieux
où l'on croit lire tes penſées;
cette taille, qui tour à tour
eſt légere ou voluptueuſe,
& ſait être majeſtueuſe,
ſans trop effaroucher l'amour;
embrâſé d'une ardeur nouvelle;
quand je vis tout cela, Zulmé,
je m'écriai : comme elle eſt belle!
qu'il ſeroit doux d'en être aimé!
Mais, après la premiere ivreſſe,
quand laiſſant tomber le bandeau,
je vis tes projets, ton adreſſe,
& tout le revers du tableau,
ta beauté toujours ſous les armes,
pour inſulter à ſes martyrs,
l'artifice de tes ſoupirs
& le menſonge de tes larmes;
quand je te vis à tes amans
jetter une amorce perfide,
pour t'aſſurer de leurs tourmens;
quand je ſurpris une ame aride,
ſous le maſque des ſentimens;
lorſque, pour ſuivre une conquête,
je te vis avec tant de feu,
mettre cent paſſions en jeu,
avec l'amour-propre à leur tête:
prompt alors à me dégager,

& plein d'un ſens froid qui m'étonne,
je m'écriai : qu'elle eſt friponne !
& quel plaiſir de s'en venger !
Bref, la guerre entre nous commence :
j'abjurai vite mon amour,
& n'en gardai que l'apparence ;
tu m'enhardis le premier jour ;
le ſecond, je ris quand j'y penſe,
tu fis un effort de décence ;
les dédains même eurent leur tour ;
je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité,
j'oppoſe une autre batterie :
j'encourage ta perfidie,
par un deſeſpoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
arme l'orgueil de tes appas : (1)
nouvelle attaque, autres combats ;
nous déployons notre ſcience :
c'eſt à qui ſera le plus faux :
de l'art épuiſant les chef-d'œuvres,
je déconcerte tes manœuvres,
& contremine tes travaux.
Ta prudence envain ſe ménage
des chemins couverts & mêlés :
dans tes plus ſombres défilés,
je ſuis toujours ſur ton paſſage.

(1) *Un air d'indifférence* qui *arme l'orgueil des appas* d'une femme. Cette expreſſion eſt-elle bien intelligible ?

Te fouvient-il de ce moment;
où, baloté par ton caprice,
je foupirois fi tendrement
en accufant ton injuftice?
j'appuyai ces foupirs trop vains
par un beau déluge de larmes;
tes yeux alors fembloient fereins;
tu jouiffois de mes allarmes:
eh! bien! ces pleurs, ils étoient feints;
j'en fuis défolé pour tes charmes.

Te fouvient-il encor d'un foir,
où, fur un fopha renverfée,
& par cent zéphirs careffée
dans le plus magique boudoir,
trois fois tu m'étois retracée
par le jeu d'un triple miroir?
tes frais vêtemens laiffoient voir
une jambe au hazard jettée,
attitude exprès méditée,
pour me rembarquer dans l'efpoir?
La lumière demi-voilée,
coloroit ton fein prefque nu,
allant, fans être contenu,
comme une fleur fort effeuillée
du calice qu'elle a rompu;
j'ordonnai: mes yeux s'allumerent;
doux avant-coureurs des plaifirs,
les geftes, les regards parlerent,
& tu les pris pour des defirs.
Tu t'abufois: ciel! quel outrage!

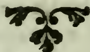
envain expiroit ta fierté ;
envain l'amour livroit passage
à l'heureuse témérité :
tu sais trop combien je fus sage,
& cependant des feux de l'âge
j'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité
qui contrastoit avec l'injure,
du désordre de ta parure ;
de ton maintien déconcerté ;
& tu vis dans cette aventure,
que la jeunesse & la beauté
n'ont qu'un pouvoir bien limité,
sans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux
la bergere douce & sensible,
qui, par un attrait invincible,
naïvement fait un heureux !
Ses baisers peignent son ivresse,
sans ôter rien à sa candeur ;
succombe-t-elle : sa foiblesse
la pare aux yeux de son vainqueur :
sans la moindre supercherie,
elle s'embellit en aimant,
& sa seule coquetterie
est l'art de plaire à son amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire ?
je choisis-là de vieux crayons,
& ressuscite la chimere
des Hilas & des Corydons,

mourant d'amour sur la fougere,
& bien plus sots que leurs moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carriere.
Il est tant de mortels blasés,
tant de petits seigneurs usés,
qui réclament ton savoir faire!
Exerce tes jolis talens,
sur quelques fous mélancoliques;
attaque des tempéramens
Russes, Anglois, ou Germaniques:
voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
& je tiens trop aux sentimens:
sais-je évaluer un caprice?
sais-je priser de faux sermens?
Trompe, désespere, tourmente
les oisifs qui sont tes amans;
poursuis: coquette de vingt ans,
ta couronne est encor brillante:
mais c'est à trente où je t'attends.

Il est peu de Poëtes capables d'avoir fait cette excellente Epitre. Elle ne peut venir que d'un écrivain aussi accoutumé à saisir les travers & les ridicules, qu'habile à les rendre sous des traits piquans. Ceux qui ont été trompés par des coquettes, ne trouveront pas que la vengeance soit trop forte.



LE ROI DE PERSE.

FABLE.

Un Roi de Perſe, non chrétien,
& cependant homme de bien,
avait fait faire un palais magnifique ;
rien n'y manquoit, ſi ce n'eſt qu'un portique
trop étroit d'une toiſe ou deux
défiguroit l'entrée & déplaiſoit aux yeux.
Pour l'aggrandir, il ne falloit qu'abattre
la maiſon d'un voiſin : mais cet opiniâtre,
quoique pauvre & dans l'embarras,
refuſoit tout, honneurs, charges, ducats.
Le Roi peut bien, diſoit-il, me la prendre :
mais je ne la lui donne pas,
& veux encor moins la lui vendre.
Certains ambaſſadeurs de quelques autres cours
ſurpris, choqués de ce diſcours,
s'écrierent : Faites-le pendre,
Sire ; montrez quel eſt votre pouvoir.
Le Roi leur dit, ſans s'émouvoir :
Il augmente ma gloire encor par ſon caprice ;
car mon palais, ce ſuperbe édifice,
n'eſt que pure oſtentation,
& ſa maiſon fait voir ma modération.
Un plus grand prince auroit dit, ma juſtice.



A LA FORTUNE.

TA cour ſans ceſſe eſt mécontente,
ô Fortune, on médit de toi :
on te peint volage ; & pour moi
tu n'es, hélas ! que trop conſtante.
Oui, de ta haine, ſans gémir,
j'ai fait la dure expérience ;
me faudra-t-il vivre & mourir,
ſans éprouver ton inconſtance ?

Par M. IMBERT.

ÉPIGRAMME.

CLÉON, lorſque vous nous bravez
en démontant votre figure,
vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure :
c'eſt mauvais air que vous avez.

Par M. le Comte DE CHOISEUL.

ÉPITRE

A M. DE ST. LAMBERT,

Au sujet de son Poëme des Saisons.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
du Pasteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
qui peignez la nature, & qui l'embellissez,
que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émoussés,
à votre aimable voix se sentirent renaître!
que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux, si long-tems désertés,
sur les pas du travail, j'ai conduit l'abondance;
j'ai fait fleurir la paix & regner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
ces granges, ces hâmeaux désormais habités,
ces landes, ces marais changés en pâturages,
ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages:
ouvrages fortunés, dont le succès constant
de la mode & du goût n'est jamais dépendant;
ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
& que n'atteindront point les traits de la satyre;

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois ;
les charmes des amours, l'honneur des grands
exploits,
& parcourant des arts la fameuſe carriere,
aux mortels aveuglés rendre un peu de lumiere !
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
embellir ſagement un champêtre ſéjour,
entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent !
de ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent ;
un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien :
le ſage miniſtere écoute avec ſurpriſe ;
il reconnoît Tartuffe ; & rit de ſa ſottiſe.
Cependant le vieillard acheve ſes moiſſons ;
le pauvre en eſt nourri ; ſes chanvres, ſes toiſons,
habillent décemment le berger, la bergère ;
il unit par l'himen Méris avec Glycère ;
il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu ;
ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
de peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
d'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
d'inſpirer aux humains le goût de la retraite :
mais de nos chers François la nobleſſe inquiète,
pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours ;
les folles vanités conſument ſes beaux jours :
le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris : c'eſt de-là qu'il appelle
les voiſins de l'Adour, & du Rhône, & du Var ;

tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus ; les autres dans la boüe ;
baisent en soupirant les rayons de sa roüe.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé,
à d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
des laquais de Paris s'en va grossir l'armée ;
il sert d'un vieux traitant la maitresse affamée ;
de sergent des impôts il obtient un emploi ;
il vient dans son hameau tout fier, de par le Roi,
fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
entraîne en des cachots le père & les enfans.
Vous le savez, grand Dieu, j'ai vu des innocens,
sur le faux exposé de ces loups mercénaires,
pour cinq sols de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs,
vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ?
ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
en maudissant les champs que vos mains font fleurir ?
Un tems viendra sans doute, où des loix plus humaines
de vos bras opprimés relâcheront les chaînes ;
dans un monde nouveau vous aurez un soutien :
car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Par M. DE VOLTAIRE.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que personne ne fait des vers plus harmonieux ni moins défigurés par le mauvais goût, que cet Auteur plus que septuagénaire.

A MONSIEUR DE **,

Qui avoit envoyé des perdrix à l'Auteur, & qui, sur son remercîment en vers, lui avoit fait de nouveaux présens.

Puisque vous payant en chansons,
seul bien qui de moi peut dépendre,
je vois chez moi de nouveaux dons
dès le lendemain se répandre;
je ne dis plus mot pour suspendre
un trafic tel que celui-ci:
je serois un ingrat à pendre
d'oser dire encor grand'merci.

Par M. Piron.

A MADAME DE **,

Qui avoit écrit à l'Auteur pour lui souhaiter sa fête.

Quand vous êtes infortunée,
ma fête ne saurait venir;
mon cœur la remet à l'année
où vos malheurs doivent finir.

Par M. l'Abbé de Voisenon.

JUPITER ET JUNON.

Jupiter s'ennuyoit aux cieux ;
il n'y voyoit que des déesses :
ô princes, qui n'aimez qu'en dieux,
vous bâillez près de vos princesses.
Envain il passoit tous les ans
des plus belles aux plus gentilles :
malgré leurs charmes séduisans,
c'étoit pour lui pâtés d'anguilles. (1)
Toujours la reine du printems !
toujours Vénus ! toujours l'Aurore !
Hébé, vous étiez jeune encore :
mais c'étoit depuis si long-tems !
Ah ! dans la céleste demeure,
il faut jouer la dignité ;
ce ton lasse au premier quart-d'heure :
jugez durant l'éternité.
Il quitta les simpiternelles,
& j'en aurois bien fait autant ;
il vint dans les bras de nos belles ;
& l'on n'est dieu qu'en l'imitant.
Junon dans sa jalouse flamme,
fit grand bruit de ses trahisons ;
elle avoit tort par cent raisons :
d'abord c'est qu'elle étoit sa femme.

(1) Allusion au conte de Lafontaine.

Puis elle avoit de trop grands yeux;
je l'ai cent fois lu dans Homere :
je crois, comme il étoit pieux,
que du reste il s'est voulu taire.

D'ailleurs, pourquoi tant quereller
quand le remede est si facile?
en hommes pour la consoler,
la terre étoit assez fertile.

Par gloire ou curiosité,
qui n'eut pris part à sa tristesse?
le cœur s'enfle de vanité
entre les bras d'une déesse.

Ma foi, pour cet honneur divin,
j'aurois passé sur l'agréable;
changer Jupiter en Vulcain,
est un exploit très-mémorable.

Je sais que cet époux coquet
n'étoit pas un époux commode;
le ton de Paris lui manquoit :
nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion son fier courroux
dégrade sa gloire immortelle :
ah! le bonheur d'être infidèle
ôte le droit d'être jaloux.

Par M. de Belloy.

Il y a dans ces vers de l'esprit, de la finesse, & même de la légereté.



VERS

FAITS pour l'envoi d'un ouvrage en marbre, représentant la Volupté ſous la figure d'une femme couchée, & qui ſemble endormie.

IL eſt un dieu qu'on nomme le plaiſir ;
ſon feu follet à peine nous enflamme ;
je ne ſais quoi lui ſurvit dans notre ame :
c'eſt un repos délicieux, charmant ;
c'eſt le bonheur goûté dans le ſilence ;
c'eſt des eſprits un doux recueillement :
après le ſens, c'eſt l'ame en jouiſſance.
Conſidérez cette jeune beauté,
l'œil entrouvert, la bouche demi-cloſe.
Dormiroit-elle ? oh non ! elle repoſe ; (1)
paiſiblement ſon cœur eſt agité ;
il eſt ému ; devinez-en la cauſe :
combien de cœurs ont ainſi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la choſe,
l'amour tranquille après l'activité
d'un doux plaiſir nouvellement goûté,
ſe repoſant ſur des feuilles de roſe :
ce repos-là ſe nomme volupté.
L'art du ciſeau dans ce marbre en expoſe,

(1) Trait délicieux.

le charme heureux dans un ſimple portrait :
moi j'ai vu plus : dire comment? je n'oſe;
Amour le ſait : je l'ai mis du ſecret.

Par M. COLARDEAU.

Il étoit naturel que l'Auteur de la lettre d'Héloïſe réuſſît à peindre la volupté. Auſſi le reconnoîtra-t-on dans ces vers pleins de douceur & de délicateſſe.

ÉPITAPHE.

De deux Amans qui ſe ſont tués à St. Etienne en Forès au mois de Juin 1770.

CY-GISSENT deux amans : l'un pour l'autre ils vécurent ;
l'un pour l'autre ils ſont morts, & les loix en murmurent.
La ſimple piété n'y trouve qu'un forfait ;
le ſentiment admire, & la raiſon ſe tait.

Par M. ROUSSEAU *de Genève.*



PORTRAIT.

L'AMOUR tendre, l'Amour fripon,
l'Amour qui rêve, ou qui badine,
tous les Amours par peloton,
vinrent pour peindre Alexandrine.



L'un dessine d'un air vainqueur,
ces yeux où lui-même il se blesse;
& prêt à peindre leur langueur,
il est distrait par leur finesse.



Celui-ci tâche de saisir
ce nez, qui fait tourner les têtes,
& qui semble ne conquérir
qu'afin de narguer ses conquêtes.



Cent fois échappe le pinceau:
Non, ce nez-là, dit notre Apelle,
ne peut jamais dans mon tableau,
avoir l'air coquin du modèle.



L'autre colorant à loisir
cette bouche digne de Flore,
cesse d'envier au Zéphir
toutes les fleurs qu'il fait éclore.

Plein du feu qui vient l'embrâser,
ah ! dit-il, c'est trop me contraindre :
enfant & dieu je puis baiser
ce qu'un mortel s'amuse à peindre.



Jettant leurs crayons imparfaits,
nos Albanes quittent l'ouvrage,
& vont lutiner les attraits
dont ils n'ont pu tracer l'image.



Pendant ce folâtre concours,
arrive l'amitié fidèle,
qui dérobe & garde pour elle
ce qu'ont ébauché les Amours.

Par M. DORAT.

On trouve dans ce portrait une légereté, une délicatesse, une fraîcheur de coloris dont peu d'Ecrivains partagent le secret avec M. Dorat.

A MADEMOISELLE **

DONT l'Amant s'étoit noyé à cause de son infidélité.

ÉGLÉ, je jure à vos genoux
que, s'il faut, pour votre inconstance,
noyer ou votre amant ou vous,
je vous donne la préférence.

Par M. DE VOLTAIRE.

MISIS

MISIS ET DAPHNÉ,

TRADUCTION LIBRE

De la huitième Idylle de M. GESNER.

MISIS.

IL est passé, ce noir orage
qui dans nos champs répandoit la terreur.
Le tonnerre qui gronde & les vents en fureur
ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.
On ne voit plus de rapides éclairs,
perçant la profondeur d'un funèbre nuage,
en longs sillons de feu serpenter dans les airs.
Viens, Daphné, ne crains rien : déjà dans la prairie,
le jeune Alcimédon ramène ses troupeaux ;
déjà sa voix fait redire aux échos
le nom cher à son cœur, le doux nom d'Egérie.
Suis-moi, viens contempler l'astre dont le retour
sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami, que la campagne est belle !
de cette onde qui fuit que le crystal est pur !
dans les plaines du ciel vois-tu ce bel azur ?
sens-tu dans l'air cette fraicheur nouvelle ?
Les rayons du soleil percent de tous côtés ;

Comme il darde ſur nous ſa flamme étincelante ;
entre l'obſcurité tremblante
de ces nuages écartés !
comme l'air qui les chaſſe offre à nos yeux ſans ceſſe
un ſpectacle mouvant d'ombres & de clartés !
Comme (1) un rideau léger, vois-tu fuir l'ombre épaiſſe,
& courir à travers ces vallons humectés ?
Vois la lumiere enſuite éclairer la richeſſe
de nos ſillons reſſuſcités.

MISIS.

Qu'à mes yeux comme aux tiens la nature eſt riante !
Oui, ma chere Daphné, tout charme ici les yeux ;
regarde au loin cette écharpe brillante
dont le cercle éclatant ceint la voûte des cieux !
vois ſur nos plaines arroſées
cet arc reſplendiſſant s'étendre, & ſe courber !
vois ſes extrémités tomber
ſur les collines oppoſées !
De ce vaſte tableau que mon œil eſt flatté !
& que de ces couleurs l'étonnant aſſemblage
du voile épais de ce nuage
embellit bien l'obſcurité !
Ah ! ſans doute le ciel, par cet heureux préſage ;
annonce à nos cantons épargnés par l'orage,
l'abondance, le calme & la ſérénité.

DAPHNÉ.

Quel doux parfum la terre exhale !

(1) Ce troiſieme *comme* a un ſens différent des autres, & ce léger défaut arrête à la lecture.

que l'air eſt frais, & que le ciel étale
de diverſes beautés un riche aſſortiment!
Vois ces gouttes de pluie, en perles transformées,
mêler l'éclat du diamant
au verdoyant éclat des plantes ranimées.
Remarques-tu ces inſectes divers,
ces papillons brillans, ces abeilles dorées,
qui ſe jouant dans le vague des airs,
étendent au ſoleil leurs ailes colorées?
Entens tu le zéphir ſoupirer dans ces fleurs?
Comme tout reverdit dans ces vaſtes contrées!
Nos campagnes deſaltérées
recouvrent du printems les flatteuſes couleurs.
Vois ces ſaules mouillés étaler leur feuillage
ſur les bords du canal qui baigne ce ſéjour;
comme ſes eaux réfléchiſſent l'image
de ce ciel embelli par l'éclat d'un beau jour!

MISIS.

Embraſſe-moi, Daphné; quelle vive allégreſſe
j'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux!
qu'autour de moi tout m'intéreſſe!
depuis l'aſtre fécond qui regne dans les cieux,
juſqu'au moindre arbriſſeau, tout étonne mes yeux.
Quel délire enchanteur me ſaiſit & m'entraîne,
quand du haut de ce mont élevé dans les airs,
je plonge mes regards ſur cette immenſe plaine;
quand mollement aſſis ſur ces prés toujours verds,
à de moins grands objets fixant ma rêverie,
les arbres & des fruits, des plantes & des fleurs,

j'observe le parfum (1), le goût & les couleurs,
& ces êtres nombreux dont la forme varie ;
enfin lorsque d'un Dieu timide adorateur,
j'admire des saisons la marche toujours sûre,
de ce dôme azuré l'éternelle structure,
le chef-d'œuvre du créateur,
& les trésors de la nature :
alors étonné, confondu,
par ces merveilles entassées,
entre une foule de pensées,
mon esprit reste suspendu ;
je m'arrête en silence, & des larmes pressées
te rendent, Dieu puissant, l'hommage qui t'est dû.
Oui, les transports que ce tableau fait naître,
d'un torrent de plaisirs m'enivrent malgré moi :
mais, Daphné, tu m'as fait connoître
un charme encor plus doux, c'est d'être aimé
de toi.

DAPHNÉ.

Misis, mon cher Misis, l'ivresse qui t'enflamme,
me pénètre de joie en passant dans mon ame.
Tous deux unis par un nœud si touchant,
admirons de la nuit l'astre clair & paisible,
& l'aurore naissante, & le soleil couchant ;
partout d'un être immortel & puissant
reconnoissons la main visible ;
qu'avec ma voix ta voix d'accord
pour rendre grace au ciel toujours se fasse entendre ;

(1) Dit-on, *observer le parfum ?*

Ah ! quel raviſſement, quand un pareil tranſport
ſe mêle aux doux accens de l'amour le plus tendre!

Par M. BLIN DE SAINMORE.

La verſification de cette Idylle répond à la grandeur de la nature & aux merveilles que l'Auteur y a célébrées. Elle eſt pleine de nobleſſe, d'harmonie, de grandes images. M. Blin de Sainmore eſt un de nos Poëtes qui poſſedent le mieux l'art de mélanger harmonieuſement les rimes & la meſure dans ces ſortes de vers.

ÉPIGRAMME.

JE l'ai trouvé cet enfant plein de charmes,
ce traître Amour échappé de tes bras ;
triſte Vénus, arrête ici tes pas :
je l'ai trouvé, mais ſans carquois, ſans armes,
& ſans bandeau. Ne t'inquiette pas
par quel hazard il a, loin de ſa mère,
perdu ſes traits, & revu la lumière :
mais ſeulement, ſi tu crains de nouveau,
qu'il ne t'échappe en ſon humeur légère ;
ou ſur les yeux remets-lui ſon bandeau,
ou montre-toi ſous les traits de Glycère.

Par M. TRICOT.



A MADAME DE S**.

Qui étoit venue au Calvaire près de Paris.

Ce desert n'offre aux yeux que d'austères figures,
qui montrant sur leur front la douleur ou l'effroi,
environnent un Dieu qui meurt dans les tortures,
pour conquérir le monde éclairé par sa loi.

Tout inspire au chrétien dans ces lieux solitaires,
la haine des plaisirs dont les sens sont charmés ;
contemple, jeune Eglé, tous ces grouppes sévères :
de ta beauté si rare ils semblent allarmés.

Tes attraits déplacés dans ce séjour de larmes,
présentent un danger vainement combattu :
ou dérobe à nos yeux tout l'éclat de tes charmes,
ou pour en triompher, prête-nous ta vertu.

QUATRAIN.

L'Amour s'étoit sauvé dans le sein de Glycère,
& delà s'écrioit : Cypris, maman Cypris,
tu peux chercher un autre fils :
moi, j'ai fait choix d'une autre mère.

Par M. Dorat.

ÉPITRE
A MONSIEUR .....

QUOI ! de la Beauté qui te plait
tu vas marchander la tendreſſe !
à prix d'argent, c'en eſt donc fait,
tu veux avoir une maitreſſe !
tu l'auras ; chaſſe ton ennui :
mais crois-tu jouir auprès d'elle ?
l'or, qui te la livre aujourd'hui,
demain va la rendre infidelle.
Peut-être, épris de ſa beauté,
tu ſuffiras, par tes largeſſes,
aux beſoins de ſa vanité :
mais ceux du cœur, t'es-tu flaté
d'y ſuffire par tes richeſſes ?
Les voluptés ſuivront ſes pas :
mais des plaiſirs involontaires
pour elle ſeront ſans appas ;
elle volera dans tes bras,
comme l'on court à ſes affaires. (1)
Ses faveurs ſeront menſongères ;
tu n'enflammeras point ſes ſens ;
il eſt des amours inconſtans :
il n'en eſt point de mercénaires.

(1). Trait charmant.

Ah! plutôt, va, cours humblement
tomber aux pieds d'une bergère ;
ouvre ton cœur au ſentiment ;
ſi tu veux jouir, ſonge à plaire ;
ſi tu veux plaire, ſois amant.
Que ton ame cherche la ſienne ;
crains & deſire tour-à-tour ;
allume ſa flamme à la tienne :
l'amour eſt le prix de l'amour.
Quand ſa pudeur rendra les armes ;
tu ſentiras mieux ton bonheur,
ſi tu l'as payé de tes larmes.
Pourquoi veux-tu flétrir ſon cœur,
avant de jouir de ſes charmes ?
Bien fou l'homme qui veut régner
ſur un cœur dont il fait emplette !
ce cœur qu'il auroit pu gagner,
n'eſt plus à lui dès qu'il l'achète.

Par M. IMBERT.

Les vers de cette Epître ſont de la tournure la plus agréable ; il y a de l'eſprit, de la grace de la facilité.

INSCRIPTION

SUR la diſgrace de Giafer le Barmécide.

MORTEL, foible mortel à qui le ſort proſpere
fait goûter de ſes dons les charmes dangereux,
connois quelle eſt des rois la faveur paſſagère ;
contemple Barmécide, & tremble d'être heureux !

Par M. DE VOLTAIRE.

VERS

A MADAME

LA MARQUISE D'ANTREMONT.

JE faisois serment chaque jour
de fuir les lieux où le fils de Latone
fait d'ordinaire son séjour ;
le plaisir, enfant de l'Amour,
ceignoit mon front de sa couronne ;
je voulois jouir des faveurs
qu'il nous prodigue au printems de notre âge ;
dans ses jardins je cueillois quelques fleurs ;
lui seul obtenoit mon hommage :
mais Euterpe, à l'air enfantin,
pour me séduire, a pris votre figure ;
elle m'a mis sa lyre en main,
& je suis devenu parjure.
Comment pouvois-je résister
à vos attraits, aux charmes d'une muse ?
On m'entendit aussitôt vous chanter :
votre beauté me sert d'excuse.
Je ne sais point tirer d'un luth harmonieux
des accords aussi doux, aussi délicieux
que d'Antremont, (1) que Bernard ou Voltaire ;

(1) *Des accords aussi délicieux que d'Antremont.* Ne faudroit-il pas, *que ceux d'Antremont*, *de Bernard*, &c ?

& je crois qu'on feroit bien mieux
de les entendre , & de ſe taire ,
à moins que de chanter comme eux.
Mais tous les jours dans le bocage,
du roſſignol on admire les ſons ,
& l'on écoute le ramage
& des linots & des pinçons.
Pour vous, ô charmante bergère,
qui conduiſez aujourd'hui les moutons
confiés autrefois aux ſoins de Deshouliere ,
vous ſavez prendre tous les tons :
vous pouvez être ou ſublime ou légère,
vanter les exploits du guerrier ,
accompagner les Graces à Cithère ,
& joindre le myrthe au laurier ,
ornemens qu'aux rubis une Muſe préfère.
Sur le modeſte front d'une jeune Beauté ,
ſied bien ce double diadême ;
Corine ni Sapho, ne l'ont point mérité :
vous ne reſſemblez qu'à vous-même.
Je ne ſais point ſi vous ſavez aimer,
c'eſt pourtant un beſoin à vingt ans néceſſaire :
mais ce qu'on peut ſûrement affirmer ;
c'eſt que vous avez l'art de plaire ,
de ſéduire , & de tout charmer.
Ah! ſi les dieux à mes vœux favorables ,
me laiſſoient l'emploi de mes jours,
le plaiſir me les rendroit courts :
mais ils ſeroient bien agréables.
En trois égales, parts je les diviſerois :

vous faites de beaux vers, & je voudrois les lire;
vous êtes fort aimable, & je vous aimerois,
& le reste du tems seroit pour vous le dire.

Par M. le Marquis DE S. JUST.

Ces vers sont pleins d'aisance & de délicatesse; ils sont dignes de Madame la Marquise d'Antremont.

CONTE.

UNE femme d'esprit,(1) & d'un goût fort vanté,
avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
& tiroit surtout vanité
d'avoir, c'étoit-là sa manie,
en tous ses points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire :
mais n'avez-vous pas prudemment,
de plus d'une galante histoire,
mis de côté le dénouement?
convenez-en : cela n'est-il pas juste?
Ah! reprit-elle en souriant,
je ne me suis peinte qu'en buste.

Par M. le Marquis DE S. MARC.

(1) Madame de Staal.



A MADEMOISELLE **,

Qui s'étoit déguisée en homme.

Bonjour, fripon de Chevalier,
qui savez si bien l'art de plaire,
que, par un bonheur singulier,
de nos Beautés la plus sévère,
en faveur d'un tel écolier,
déposant son ton minaudier
& sa sagesse grimacière,
pourroit peut-être s'oublier,
ou plutôt moins se contrefaire.
Mon cher, nous le savons trop bien;
(le ciel en tout est bon & sage)
pour un si hardi personnage,
dans le fond vous ne valez rien.
Croyez-moi: reprenez un rôle
que vous jouez plus sûrement;
d'un imposteur déguisement
que votre sexe se console;
du mien vous faites le tourment;
& le vôtre, sur ma parole,
vous doit son plus bel ornement.
Hélas! malheureux que nous sommes!
vous avez tout pour nous charmer:
c'est bien être audessus des hommes
que de savoir s'en faire aimer.

Par M. D'ARNAUD.

LE CORDELIER-CHEVAL.

BLAISE à la ville un jour ayant porté
& bien vendu ſon avoine & ſon orge,
ſur un cheval qu'il avoit acheté,
s'en revenoit monté comme un ſaint George;
S. George ſoit : mais S. George deſcend (1)
à ſes beſoins, ou quand le pied lui gèle ;
les pieds gelés, Blaiſe envain s'en défend:
il lui fallut abandonner la ſelle,
de cavalier devenir fantaſſin,
de ſon cheval lui-même être le guide;
& dans la neige entrouvrir un chemin,
tirant la bête après lui par la bride. (2)
Suivoient de loin deux griſons bien diſpos,
non des griſons de l'eſpece indolente
de celui-là qui porta ſur ſon dos
le palfrenier du fameux Roſſinante :
c'étoit de ceux que Bocace nous vante;
de ces matois connus par plus d'un tour
ou de galant, ou d'eſpiegle, ou d'ivrogne,
de ces bons ſaints, qui ſe firent un jour
martyriſer & cuire en Catologne ;
deux Cordeliers, pour vous le trancher net;

(1) Il y a là quelqu'obſcurité,
(2) Image d'une vérité frappante.

ſuivoient de loin & l'homme & le genêt.
Sus, ſus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
vois devant nous ce ruſtre & ſon cheval :
faiſons un tour ici de carnaval ;
entendons-nous, & la monture eſt nôtre.
Seulement ſonge à me bien ſeconder :
goutte ne faut avoir ici, ni crampe ;
je le ſaurai doucement débrider :
toi cependant, habile à t'évader,
ſur le cheval monte, pique & décampe ;
puis ſur nos pas, derriere ce clocher,
tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
tournant tout court, tu courras te cacher ; (3)
je ſuis un ſot, ou tu n'attendras guère
que ſain & ſauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait, & la marche hâtée,
gaillardement à l'œuvre les voila ;
déja par l'un voici la bride ôtée,
& proprement à ſon col ajuſtée,
tandis que l'autre en galopant s'en va,
ſans que le bruit des pieds du quadrupede
fût, ni ne pût de Blaiſe être entendu :
le paillaſſon ſur la plaine étendu,
un pied de neige y mettoit bon remede.
Au lieu marqué le cavalier alla :
qu'il ne ſoit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,

(3) Vers dur. Au reſte le petit nombre de défauts que l'on remarque dans ce Conte, ne ſont rien en comparaiſon des choſes charmantes dont il eſt rempli.

resté pour gage & seul dans l'embarras ;
sur les talons de Blaise pas à pas,
la bride au col pendante & négligée,
la tête basse & l'échine allongée,
alloit un train dont il étoit bien las,
quand Blaise aussi, las de marcher lui-même ;
voulut enfin reprendre l'étrier :
figurez-vous quelle surprise extrême,
se retournant, de voir un Cordelier !
est-il esprit si fort qui n'y succombe ?
en cas pareil, en croiriez-vous vos yeux ?
Au pauvre Blaise, homme simple & pieux ;
la bride échape, & de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
s'agenouillant, & d'un œil de colombe, (4)
bien tendrement laissant couler des pleurs,
s'écrie : Hélas ! je suis Père Paphnuce,
de S. François indigne & lâche enfant,
que de la chair le démon triomphant,
dans ses filets fit tomber par astuce.
Que voulez-vous ? le plus sage a bronché ;
le tentateur mit un morceau d'élite
à l'hameçon : j'y mordis, je péchai ;
j'y remordis, j'y restois attaché ;
c'en étoit fait : j'allois en proie au diable ;
être du vice à jamais entiché :
mais Dieu qui veut en père pitoyable,
l'amendement, non la mort du coupable ;

(4) Excellente peinture.

pour me tirer de l'abîme infernal,
où m'entraînoit cette habitude au mal,
& m'amener à la résipiscence,
constitua mon ame en pénitence,
pendant sept ans, dans le corps d'un cheval;
le terme expire, & vous êtes le maître
de me traiter à votre volonté:
ordonnez-moi l'écurie ou le cloître;
à vous je suis, vous m'avez acheté.

Eh oui! dit Blaise, au diable soit l'emplette!
j'eus belle affaire à vos péchés passés,
pour en payer ainsi les pots cassés!
de Dieu pourtant la volonté soit faite:
car après tout, comme vous j'ai péché;
j'ai comme vous mérité pénitence;
chacun son tour; toute la différence
qu'ici je vois, dont je suis bien fâché,
la vôtre est faite, & la mienne commence.
Quitte j'en suis encore à bon marché;
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître;
un roi pécheur fut ours pendant sept ans;
vous fûtes, vous, cheval un pareil tems:
un tems pareil, âne je pouvois être,
& maintenant travaillant au moulin,
bien autrement je rongerois mon frein.
Eh bien! je perds une assez grosse somme:
mais cinq cens francs ne font la mort d'un homme;
soyez donc libre, & libre sans rançon;
vous serez sage, & vous n'irez pas comme
un étourdi, remordre à l'hameçon.

Qui de si près a frisé les chaudieres,
sur son salut n'est pas si négligent;
Père Paphnuce, au moins pour mon argent,
souvenez-vous de moi dans vos prières.

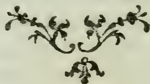
Notre beau Père alors se prosternant,
& par trois fois ayant baisé la terre,
son chapelet, & les pieds du manant,
gai sur ses pas s'en retourne en grand'erre;
tandis que triste, & le gousset vuidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
en véritable & bel oison bridé,
regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
& s'en fut tû long-tems, comme on peut croire,
si quelques mois après dans une foire,
il n'eut revu, reconnu son cheval,
que marchandoit son compère Grégoire;
Il s'émerveille, & souriant à part,
ami, dit-il, le tirant à l'écart,
n'achète pas ce cheval, & pour cause;
tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard;
je le connois : sois bien sûr d'une chose :
c'est qu'un beau jour, te panadant en roi
sur cette bête en effet assez belle,
crac, en chemin, tout d'un coup au lieu d'elle,
tu trouveras un Cordelier sous toi.
— Un Cordelier! tu voudrois que je crusse...
un Cordelier! tu gausses... —Point du tout,
un maître moine ayant cordon, capuce,
grise vêture, & nom Père Paphnuce,

Lors il conta le fait de bout en bout,
l'achat, la route & la métamorphose,
& l'hameçon fatal au Francisquain,
& les sept ans de purgatoire, enfin
tout ce qu'il sait ; le reste, il le suppose.
Tiens, poursuit-il : à peine le bourreau
s'est retrouvé sous sa première peau,
& sous le froc, que perdant la mémoire
du châtiment qui lui fut si bien dû,
à l'hameçon il aura remordu,
& le voilà ! Peste, interrompt Grégoire,
qu'il aille au diable avec son hameçon,
& ses sept ans de nouveau purgatoire !
vraiment sans toi j'étois joli garçon ;
c'est cinq cens francs que je gagne : allons boire.

Par M. PIRON.

Ce Conte est assurément une des choses les plus plaisantes qu'il soit possible d'imaginer, & personne peut-être n'étoit en état de le traiter comme M. Piron ; la narration en est piquante, pleine de feu, de vraie gaîté : on y reconnoît à chaque instant le célebre auteur de la Métromanie.



L'AMOUR
VAINQUEUR DE L'INDIFFÉRENCE.

AIMERAI-JE toujours
un ingrat qui m'offense ?
non : courons abjurer de trop folles amours
au temple de l'indifférence.
Ainsi parloit Eglé : mais l'Amour en secret,
d'un air satisfait & perfide,
la regarde partir, & rit de son projet.
Elle vole, elle suit le dépit qui la guide ;
elle arrive : l'on ouvre, & du temple ennuyeux
traversant aussitôt la froide solitude,
quoi ! dit-elle, je suis presque seul en ces lieux !
accourez tous, amans ; ici l'on est heureux.
Je n'aurai plus d'inquiétude ; (1)
ah ! dejà je jouis de la félicité.
Elle se jette aux pieds de la divinité :
Trop heureuse déesse !
vous savez pour Atis quelle fut ma tendresse ;
vous ... mais que vois-je ? Atis ... ô Dieux !
Eglé se tait, baisse les yeux :
Acheve donc, lui dit la déesse étonnée,
pourquoi ce trouble, amante infortunée ?
l'Amour est un tyran :

(2) *Je n'aurai plus d'inquiétude.* Vers peu lié à ce qui précede.

mais contre lui je ſaurai te défendre ;
tu venois demander d'oublier ton amant ?
Non je venois, reprit-elle à l'inſtant,
pour vous prier de me le rendre.

Par M. DE FUMARS.

L'idée de cette piece eſt ingénieuſe : le ſtyle, naturel & facile.

ETRENNES

A M.ME la Marquiſe DU CHATELET.

Une étrenne frivole à la docte Uranie !
peut-on la préſenter ? oh ! très-bien, j'en réponds ;
tout lui plait ; tout convient à ſon docte génie ;
les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
l'algebre, les ſoupers, le latin, les japons,
l'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

Par M. DE VOLTAIRE.

RÉPONSE.

Hélas ! vous avez oublié,
dans cette longue kirielle,
de placer le nom d'amitié :
je donnerois tout le reſte pour elle.

Par Madame la Marquiſe DU CHATELET.

Les vers de M. de Voltaire ont été imprimés : mais la réponſe de Madame du Chatelet étoit peu connue.

LE SERIN.

UNE Beauté chère à Catulle,
rafola jadis d'un moineau,
malgré le fredon ridicule,
& la roture de l'oiſeau.
Vous placez mieux votre tendreſſe:
l'oiſeau que votre main careſſe
eſt un ſerin bien coloré;
par ſon chant, par ſa gentilleſſe,
fait pour être conſideré:
c'eſt le héros de ſon eſpèce.
Auſſi charme-t-il ſa maitreſſe;
votre jeune cœur en eſt fou;
il voltige ſur la toilette,
il eſt ſur le doigt, ſur le cou,
ſur la tête, il vous ſert d'aigrette; (1)
s'il vous déſriſe, il eſt baiſé
entre vos lèvres demi-cloſes,
& le bec du petit ruſé
ſemble pomper le ſuc des roſes.
Non, cet oiſeau ſi renommé,
qui fut tant aimé de Leſbie,
& le nectar & l'ambroiſie
& le chénevis parfumé,
qui paſſe dans ſa gorge noire,

(1) Image charmante, & tout-à-fait neuve.

ſelon moi ne valent un grain
du millet pris dans votre main
par l'oiſeau digne de mémoire
qui vous charme ſoir & matin.
Quand vous tiendrez de l'hyménée
nouveau titre & nouveau deſtin,
heureux qui, dans cette journée,
prendra la place du ſerin !

ÉPIGRAMME.

ALCIDAS ruiné, part & fait maiſon nette.
Quel revers, diſoit l'un ! oh ! le pauvre garçon
en a perdu l'eſprit ; ſa diſgrace eſt complette.
L'eſprit, dit en riant la naïve Colette !
aſſurément c'eſt-là, Damon,
la moindre perte qu'il ait faite.

Par M. IMBERT.

Outre la jolie Epître qu'on a lue de M Imbert page 31, on trouvera encore de lui dans ce recueil huit ou dix Epigrammes & Madrigaux très-bien faits. Il y a dans tous de l'eſptit, de la galanterie, de la fineſſe. Ce jeune Auteur, qui donne les eſpérances les mieux fondées, doit publier inceſſament un Poëme en quatre chants ſur la fameuſe pomme adjugée par Paris à la déeſſe de la beauté.



STANCES
SUR LA VIE.

Toi qui m'as jetté nud ſur l'océan du monde,
Dieu qui t'aſſieds en paix ſur les orbes des cieux,
veille ſur ton enfant errant au gré de l'onde,
& rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit : ſur cette mer ſans rives,
je nage à la lueur des rapides éclairs ;
ſous mes bras énervés les vagues fugitives,
n'offrent en ſe briſant que des gouffres ouverts.

Mes frères entourés de joyeuſes compagnes,
ornent de ſoie & d'or leurs heureux pavillons,
& leur proue effleurant les liquides campagnes,
vole, & me froiſſe encor de ſes fiers avirons.

Mais tandis que je parle, au loin leur vaſte flotte
qui déployoit aux vents une forêt de mats,
en dépit des nochers, & de l'art du pilote,
près d'un écueil caché ſe diſperſe en éclats.

Où ſont ils ces vaiſſeaux ſurchargés de cordages ?
ſe heurtant dans leur courſe, ils ſe briſoient entr'eux,
quand l'obſcur paſſager qui cédoit aux orages,
ſe ſauve en s'accrochant (1) à leurs débris pompeux,

Empreſſés, ils voguoient vers une iſle inconnue,
l'un par l'autre effacés, je les vois engloutis :

(1) Le terme de *s'accrocher* ne paroît pas aſſez noble, ſur-tout relativement au reſte de la piece.

que ſert contre les vents cette voile tendue,
pour retourner aux bords dont nous ſommes
partis? (2)

Moi qui n'ai ſur la mer ni barque ni nacelle,
que pourroit de mes bras l'impuiſſante vigueur?
lorſque le ciel fondit en pluie univerſelle,
le plus infortuné fut le meilleur nageur.

Enlace, ô ma moitié, tes mains entre les
miennes;
endormons-nous en paix ſur les flots en courroux;
la foudre qui détruit les ſuperbes antennes
ſans nous appercevoir, paſſera loin de nous.

Humains, pourquoi hâter le terme du voyage?
vainement l'un de nous par l'autre eſt devancé;
celui qui le premier ſe trouve à l'abordage,
voudroit loin de la rade être encor repouſſé.

Par M. DE S. PERAVI.

(2) Les deux derniers vers de cette ſtance n'ont pas un rapport bien marqué avec ceux qui les précedent.

Ces ſtances ont de grandes beautés; la métaphore en eſt heureuſe & bien ſoutenue.

ÉPIGRAMME.

TU m'accuſes de plagiat,
& non ſans fondement, Zoïle:
j'ai dit que tu n'étois qu'un fat,
& ne l'ai dit qu'après toute la ville.

Par M. DE BIGNICOURT.

LE

LE
MELON & L'ARTICHAUX.

FABLE.

De Flore le volage amant,
par ſon agréable murmure,
avoit reveillé la nature,
& la nature en s'éveillant,
répondoit par un doux ſourire
aux empreſſemens de Zéphire;
de Phœbus les rayons dorés,
ſembloient rendre la vie au monde;
par ſa chaleur douce & féconde,
il avoit émaillé les prés;
l'humble & timide violette
embaumoit déjà les vergers;
déjà les amoureux bergers
de leur tendre bergère en paroient la houlette;
ſur des gazons fleuris, on voyoit les agneaux
jouer, ſauter, bondir, courir à la mamelle
de la brebis qui les appelle;
l'hirondelle effleuroit la ſurface des eaux;
l'abeille, ſur les fleurs qui ne ſont que d'éclore,
pilloit en bourdonnant les tréſors parfumés
que de ſes pleurs la tendre Aurore
dans leur calice avoit formés;

Philomèle par ſon ramage, . .
Mais pourquoi tant de verbiage ?
diſons plutôt tout bonnement :
On etoit au commencement
du mois de Mai ; l'hiver avoit plié bagage ;
la douce chaleur du printems
réjouiſſoit bêtes & gens,
& moi, tout comme un autre ; (1)
j'étois dans un jardin
qu'avec tout le talent du célebre Le Nautre,
un de mes bons amis a planté de ſa main.
Quand j'eus bien admiré les boſquets, le parterre,
je voulus voir le potager :
un potager plaît d'ordinaire
quand on aime à manger. (2)
J'allois rêvant à quelque choſe,
ou bien
à rien :
mais craignant de mentir, je n'oſe
dire lequel ; un point que j'affirme ſans peur,
c'eſt que je ne m'attendois guère
que j'allois me trouver témoin auriculaire
d'une querelle ſur l'honneur
entre deux jeunes plantes.
La vanité, le croiroit-on ?
les rendoit éloquentes,

(1) Ce contraſte du ſtyle fleuri au ton ſimple, cauſe la ſurpriſe la plus agréable.

(2) *Quand on aime à manger.* Ce vers ne fait pas un bon effet.

éloquentes à leur façon.
Tais-toi, s'écrioit le melon,
tais-toi, vil artichaux, bourfoufflé d'infolence,
je te trouve hardi, vifage de chardon, (3)
de prétendre avec moi faire comparaifon;
parle pour m'honorer, ou garde le filence.
Il faut, felon toute apparence,
que la querelle eût commencé
avant mon arrivée : « Helas, pauvre infenfé!
juge de ton néant, & de mon excellence,
par le mépris qu'on a pour toi,
& les foins affidus qu'on prend autour de moi.
Au moindre petit froid, on réchauffe ma couche;
fur mon habit de verre, on étend un manteau;
fi le tems s'adoucit, on ouvre mon berceau;
fuis-je trop échauffé ? pour me donner la douche,
aux rayons du foleil on fait tiédir mon eau.
Notre maître commun tendrement me regarde;
je fuis l'objet de fon amour:
tu fécherois fur pied, qu'il n'y prendroit pas garde;
& fi tu vois encor le jour,
tu le dois à ma fauvegarde.
Si la fervante Madelon,
qui vient en fimple cotillon,
farcler ici la mauvaife herbe,
avoit droit d'approcher de mon heureux féjour,
mon beau voifin, qui fais aujourd'hui le fuperbe,
demain tu chaufferois le four ».

(3) Expreffion très-plaifante pour un artichaux.

Enfin l'artichaux eut son tour,
& dit d'un ton plus doux : Ton excès d'arrogance
vient d'un défaut d'expérience ;
je veux bien te le pardonner :
mais pour t'instruire un peu, tâche de raisonner.
Les soins qu'on prend pour toi me seroient inutiles ;
je saurai bien donner un bon fruit sans cela ;
& tu vas conclure de là,
que le maître me compte au rang des plantes viles !
pauvre ignorant ! ne vois-tu pas ... ?
peut-être que tu donneras
un fruit qui sera bon peut-être ;
sur ces peut-être hazardeux,
tu vois chaque jour notre maître
à te cultiver fort soigneux ;
& delà tu prétens conclure
que pour toi seul il a des yeux :
apprens, fragile créature,
le sort qui nous attend tous deux,
& juge si tu dois ainsi me faire injure. (4)
Quand nous aurons donné nos fruits dans leur saison,
le tien fût-il exquis ! de la belle maison
tu seras arraché ; pardessus la muraille,
dans la rue on te jettera,
tandis qu'un bon surtout de paille
de l'hiver me garantira.

(4) Vers foible.

ne ſois donc plus ſi fier de la vaine tendreſſe
d'un maître qui nous traitera,
moi comme ſon ami, toi comme ſa maîtreſſe.

Par M. l'Abbé LEMONNIER.

Cette fable confirmera le Public dans l'idée qu'il a du talent de M. l'Abbé Lemonnier.

A MADAME DE **.

QUAND j'aime beaucoup, j'écris peu :
c'est un art que mon cœur ignore ; (1)
le ſilence nourrit mon feu,
& ſous ma plume il s'évapore.
Je m'effarouche de l'éclat ;
j'aime moins, dès qu'on me devine ;
le bruit peut convenir au fat :
l'amour vrai marche à la ſourdine.
Églé, je le dis ſans détours :
craignez nos muſes indiſcrettes ;
les vers & les chants des poëtes
ſont les fanfares des amours.

Par M. DORAT.

(1) *C'eſt un art que mon cœur ignore.* Ce n'eſt point l'*art d'écrire peu* dont on veut parler ici : c'eſt l'*art d'écrire* : l'expreſſion eſt un peu louche.



VERS
DE M. DE M** A SA FEMME.

Oui, des vers, on vous en fera!
vraiment cela se jette en moule!
on diroit qu'ils viennent en foule
se présenter à qui voudra.
A votre avis, il suffira
de se frotter un peu la tête,
de songer que c'est votre fête,
& tout de suite on chantera;
oh parbleu! nenni, nenni da,
Il est vrai que dans ma jeunesse,
je m'escrimois par-ci, par-là:
pas n'y mettois trop de finesse,
bien un peu de facilité,
le plus souvent de la tendresse,
& quelquefois de la gaîté.
Mais, que dis-je? l'aimable Annette
nous rappelle tous à vingt ans;
son humeur égale & folette
arrête la course du tems;
quand sa fête se renouvelle,
on la revoit encor plus belle;
on retrouve plus de talens.
Chut, que ceci soit un mystère!
le devoir des maris prudens,
c'est d'aimer, jouir, & se taire.

※

MA CONSOLATION.

FUNÉRAIRES flambeaux, c'eſt à votre lueur
que je vais peindre ma ſouffrance :
le glaive affreux qui fit tomber ma ſœur
ſous ſon invincible puiſſance,
en me laiſſant la vie, a déchiré mon cœur.
Il n'eſt plus pour moi de bonheur :
accablé de mon exiſtence,
je gémis, je ſoupire, & ma lyre en ſilence,
craint d'interrompre ma douleur.
Depuis que j'ai perdu mon aimable Iſabelle,
de nuages obſcurs tous mes jours ſont couverts ;
quelquefois m'égarant dans des ſentiers deſerts,
je crois l'entendre, je l'appelle . . . .
mes yeux ſans ceſſe aux larmes ſont ouverts ;
quand la mort les fermera-t-elle ?
Quoi donc des mœurs ſans tache, un eſprit complaiſant, (1)
une candeur ſi rare, un cœur ſi bienfaiſant,
de mille qualités le modeſte aſſemblage,
ne ſeroient-ils qu'un frivole avantage ?
Le bien, le mal ne ſe font pas envain :
du crime impuni l'inſolence,
& les ſanglots de l'innocence,
prouvent un juge ſouverain.

(1) *Un eſprit complaiſant.* Expreſſion de ſtyle familier.

D'un puiſſant ennemi ſi l'avide malice
par de tyranniques moyens, (2)
ravit mon héritage, & dévore mes biens,
conſole-toi, mon ame, il eſt une juſtice !
c'eſt elle qui ſoutient mes vertueux efforts ;
ce n'eſt pas pour longtems que le ciel m'abandonne ;
Dieu couvrira de ſes tréſors
la pauvreté qui m'environne ;
il ſera mon vengeur : briſant l'orgueil des forts ;
aux foibles abattus il donne une couronne.

Quand mon tombeau ſur moi ſe fermera,
mes amis chercheront des amitiés nouvelles,
mes filles oublieront ce que j'étois pour elles,
& pour un autre époux mon épouſe vivra ;
oui, des ténebres éternelles,
je traverſerai ſeul le ſéjour redouté :
mais lorſque tout m'aura quitté,
mes vertus, ſi j'en ai, mes vertus plus fidelles ;
ſur leurs étincellantes ailes,
me porteront au ſein de la divinité.

O digne ami, ſenſible Vaſſe,
pardonne : dans ces lieux j'apporte mes douleurs :
mais les charmes de ton Parnaſſe (3)
peuvent les adoucir, & ſuſpendre mes pleurs.

Par M. THIERRIAT.

(2) *Par de tyranniques moyens*, n'eſt guères poétique.

(3) Une ſociété de gens de lettres s'aſſemble toutes les ſemaines chez M. Vaſſe.

Il y a dans cette piece beaucoup de ce talent qui ne ſe développe que dans une ame vraiment pénétrée.

VERS

EXTRAITS D'UNE LETTRE

A MADAME N**.

QUELLE étrange idée eſt venue
dans votre eſprit ſage, éclairé?
que vos bontés l'ont égaré!
& que votre peine eſt perdue!
A moi chetif, une ſtatue! (1)
je vais d'orgueil être enivré:
l'ami Jean-Jacque a déclaré,
que c'eſt à lui qu'elle étoit due;
il la demande avec éclat;
l'Univers par reconnoiſſance,
lui devoit cette récompenſe:
mais l'Univers eſt un ingrat. (2)
D'un beau marbre d'après nature,
c'eſt vous que je figurerai,
lorſqu'à Paphos je reviendrai,
& que j'aurai la main plus ſûre.
Ah! ſi jamais, de ma façon,

(1) Madame N** a imaginé de propoſer une ſouſcription pour élever une ſtatue en marbre à M. de Voltaire. Beaucoup de gens de lettres ont ſouſcrit: M. Pigal eſt chargé de l'exécution.

(2) On dit que d'après ces vers, M. Rouſſeau a voulu ſouſcrire auſſi pour la nouvelle ſtatue.

de vos attraits on voit l'image,
on ſait comment Pigmalion
traitoit autrefois ſon ouvrage.

Par M. DE VOLTAIRE.

On retrouve toujours dans les vers de cet Ecrivain, un tour enchanteur qui n'appartient qu'à lui. Rien de plus ingénieux, de plus délicat, de plus finement exprimé que la penſée qui termine ceux qu'on vient de lire.

PASTORALE.

NOTÉE n.° I.

LISETTE
ramène aux champs ſes troupeaux;
Muſette,
ſoupirez des ſons nouveaux:
mais que vos chanſons
ayent un air ſi tendre,
que dans ces vallons,
Liſette vienne ſouvent les entendre.
Peignez bien à la Paſtourelle,
les tendres plaiſirs des amans,
& dites bien à cette Belle,
qu'on n'aime que dans ſon printems;
peignez-lui la viteſſe
de la ſaiſon des beaux jours,
afin qu'elle s'empreſſe
de céder aux amours.

Ces paroles ſont un peu foibles: mais elles ne le ſont pas aſſez pour que j'aie pu réſiſter à l'envie d'en faire graver la muſique qui eſt charmante.

CANTIQUE SPIRITUEL
D'UN PARALYTIQUE.

Air : Ne voilà-t-il pas que j'aime ?

POUR moi vous croyez qu'il n'eſt plus
de plaiſir dans la vie :
je trouve moi, bien que perclus,
mon ſort digne d'envie.

De mes pieds & mains engourdis,
lorſque je perds l'uſage,
d'un avant-goût du paradis
je fais l'apprentiſſage.

N'avoir aucun ſens en defaut,
me paroît bien commode :
car vous ſavez bien que là-haut
tout change de méthode.

Nous laiſſerons en ces bas lieux
la dépouille mortelle,
& nous n'en jouirons que mieux
de la vie éternelle.

Dans ce ſéjour délicieux
des céleſtes merveilles,
nous aurons des plaiſirs ſans yeux,
ſans mains & ſans oreilles.

Aux plaisirs des sens renoncer
pour vous sera bien rude,
& moi, de savoir m'en passer
j'aurai pris l'habitude.

Un jour pourtant Dieu nous rendra;
consolez-vous, Mesdames,
nos yeux; nos mains, & cætera,
nos corps avec nos ames.

Par M. DE LA CONDAMINE.

On trouvera de la gaîté, & même de la philosophie dans ce joli cantique. Les différentes productions de M. de la Condamine prouvent qu'il remplit aussi bien sa place à l'Académie Françoise qu'à l'Académie des Sciences.

TRADUCTION

D'UN Distique latin sur les Alliances de la Maison d'Autriche.

QU'UN autre suive les combats;
l'Hymen te sert mieux que Bellone:
Bellone dompte les états;
sans combat, Vénus te les donne. (*)

Par M. IMBERT.

(*) *Bella gerant alii; tu felix Austria, nube:*
nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.
Il me semble que ce distique tant de fois traduit n'a jamais été rendu plus heureusement.

VERS

A MON AMI, LE JOUR DE SA FÊTE.

COMTE, point de cérémonie,
point de tumultueux apprêts ;
point de ces feux dont l'Aufonie
a tant varié les effets ;
fous le ceintre de tes bofquets,
point de bal, point de fymphonie :
beaucoup d'amitié, peu de frais,
& voilà ta fête finie.
Vois d'ailleurs l'affreufe faifon !
Flore rembrunie, éplorée,
s'enfuit toute décolorée,
dans les ferres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles,
y rajeunit fes agrémens :
mais il faut des fleurs naturelles
à côté de nos fentimens : (1)
les plus fimples font les plus belles.
Sois heureux, & que la fanté,
de fa main brillante & fleurie,
verfe fur le foir de ta vie
le calme & la férénité !
Le nombre des ans s'accumule ;

(1) On ne peut point fe repréfenter *des fleurs à côté* d'un être métaphyfique comme le *fentiment.*

une foibleſſe ridicule
nous en fait meſurer le cours :
ah ! crois-moi, Comte, les beaux jours
ſont ſuivis d'un beau crépuſcule.
Imite ces vieillards ſenſés,
qui, de tous ſoins debarraſſés,
laiſſent, ſans trouble, aux deſtinées
tourner entre leurs doigts glacés
l'heureux fuſeau de leurs années.
Ainſi du ſage Anacréon
Chaulieu renouvellant l'exemple,
alloit dans les ſoupés du Temple
réchauffer ſa froide ſaiſon
Quitte enfin la retraite obſcure
où tes chagrins vont ſe cacher :
l'Amitié conſolante & ſûre,
quand l'Amour fuit, vient t'y chercher ;
ſes careſſes ſans impoſture
doivent elles t'effaroucher ?
ſon charme, ſa volupté pure
au plaiſir doit te rattacher,
& de l'âge adoucir l'injure :
l'aſtre du jour, à ſon coucher,
ſourit encor à la nature.

Par M. Colardeau.

Je ne ſais ſi on trouvera de la juſteſſe dans ce que je vais hazarder : mais en liſant les pieces fugitives de M. Colardeau, j'ai été mille fois tenté de comparer le coloris de ſes vers à une nuance de roſe tendre & même un peu pâle, couverte d'un vernis doux & brillant.

L'ANESSE ET LA CAVALE.

FABLE.

LA mère d'un Anon jadis
à celle d'un Poulain adressa ce langage :
Ma voisine, plus j'envisage
la ressemblance de nos fils,
plus je trouve qu'il m'est permis
d'en attendre à coup sûr leur commun avantage.
Nés & nourris tous deux dans le même bocage,
tous deux mignons, tous deux jolis,
en un mot, tous deux du même âge,
il ne leur reste plus qu'à devenir amis.
Mon poupon que voilà peut être utile au vôtre,
comme le vôtre au mien ; je brûle de les voir
partager leurs plaisirs du matin jusqu'au soir,
s'instruire tout-à-tour, se corriger l'un l'autre ;
bref il ne tiendra pas à mon consentement,
qu'au plutôt, en faveur de leur avancement, (1)
ils ne vivent, si bon vous semble,
ainsi que vrais jumeaux, ensemble.
Ma voisine, cela ne presse nullement,
répond la Cavale sincère ;
quoique vous m'en disiez, j'ai peine à convenir
que pour leur bien commun, il faille les unir :
car tenez, quand je considère

(1) Vers à retoucher.

combien les jeunes-gens ſavent mieux retenir
le mal, que s'inſtruire à bien faire ;
j'ai tout lieu de douter, ſoit dit ſans vous déplaire,
que jamais votre fils puiſſe apprendre à hennir,
& j'ai peur que le mien ne s'accoutume à braire.

Il y a des longueurs dans cette fable : la fin eſt charmante.

A MADAME

LA COMTESSE DE ***.

LE JOUR DE SA FÊTE.

L'ENFANT que partout l'on adore,
qui règne dans vos yeux, & qui vit dans nos cœurs,
à d'indignes objets prodiguant ſes faveurs,
par ordre exprès de Flore,
ne devoit plus aller cueillir des fleurs.
Il en cueilloit pour vous, au lever de l'aurore,
tout fier de ſon emploi, d'un air fort réſolu.
La déeſſe ſurvient, & l'Amour de ſourire :
De toucher à mes fleurs je t'avois défendu...
Je le ſais, lui dit-il, je veux bien y ſouſcrire :
mais pour ce bouquet-ci, vous n'avez rien à dire ;
il eſt pour la Vertu.

Par M. DE FUMARS.



ÉPITRE

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE B**.

Tes voyages & tes bons mots,
tes jolis vers & tes chevaux,
ſont cités par toute la France ;
on ſait par cœur ces riens charmans
que tu produis avec aiſance ;
tes paſtels frais & reſſemblans
peuvent ſe paſſer d'indulgence ;
les Beaux-eſprits de notre tems,
quoique s'aimant avec outrance,
troqueroïent volontiers, je penſe,
tous leurs drames & leurs romans
pour ton heureuſe négligence,
& la moitié de tes talens.

Mais pardonne-moi ma franchiſe :
ni tes tableaux, ni tes écrits,
n'équivalent, à mon avis,
le tour que tu fis à l'Égliſe.
Nos guerriers, la ville & la cour,
admirant ta métamorphoſe,
battirent des mains tour-à-tour ;
la Gloire en ſourit, & l'Amour
crut ſeul y perdre quelque choſe. (1)

(1) Trait plein de fineſſe & d'agrément.

On a tant célébré Grammont,
ſon eſprit, ſa gaîté, ſes graces!
il revit en toi, tu remplaces
le héros de S^t. Evremont.
Les ris le ſuivirent ſans ceſſe,
& dans ſon arriere-ſaiſon,
ſemèrent des fleurs à toiſon,
comme aujourd'hui ſur ta jeuneſſe (2)
Envain le tems, de ſon poiſon, (3)
voudroit amortir ta ſaillie:
tu donnerois à la raiſon
tous les grelots de la folie.
Jouis bien d'un deſtin ſi beau:
brille dans nos camps, à Cythère;
ſûr de plaire, & toujours nouveau,
chante les plaiſirs & Voltaire;
lis Végece, Ovide & Follard,
& vois les lauriers du Parnaſſe,
unis aux palmes de la Thrace,
couvrir ton bonnet de houzard;
garde ton goût pour les voyages:
tous les pays en ſont jaloux,
& le plus aimable des fous
ſera partout chéri des ſages.
Sois plus amoureux que jamais;
peins en courant toutes les Belles,

(2) L'exactitude voudroit ici, *comme ils en ſement aujourd'hui ſur ta jeuneſſe.*
(3) Dit on, *le poiſon du tems?*

& ſois payé de tes portraits
entre les bras de tes modèles.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

RÉPONSE.

ON me l'avoit bien dit : tout flatteur eſt pervers,
& le miel qu'il diſtille eſt un poiſon cauſtique ;
en feignant d'admirer mes vers,
les vôtres en ſont la critique :
vos éloges ne m'offrent rien
dont ma vanité ne s'attriſte ;
vous me louez beaucoup : mais vous louez trop bien,
& je me ſens battu par mon panégyriſte.

*Par M. le Chevalier de B**.*

La Poëſie eſt une muſique délicieuſe, lorſque chacun fait auſſi bien ſa partie.



L'HIVER,

IDYLLE IMITÉE DE M. GESNER.

SOMBRE hiver! malgré ta froidure,
que tu souris à mes regards!
quelle clarté brillante & pure,
le soleil prête à ces brouillards,
dont s'enveloppe la nature!
Quel beau mélange offrent ces grains
dont la pointe paroît à peine;
ces noires souches de sapins,
coupant la blancheur de la plaine;
ces perles que le vent promène
sur les rameaux de nos buissons,
& cette neige éblouissante,
sur qui la lumiere naissante
fait étinceler ses rayons!
Dans leurs étables enfumées,
les troupeaux reposent en paix,
tandis qu'emportant des forêts
sa lourde charge de ramée,
le bœuf, au milieu des frimats,
imprime tristement ses pas. (1)
Je n'entens plus sur sa musette,
le berger chantant ses amours,
ni la matineuse fauvette,
qui me charmoit dans les beaux jours;

(1) Harmonie imitative.

mais près de moi je vois encore
le roitelet & le moineau,
voler audevant de l'aurore,
& béqueter le verd nouveau
dont la campagne se colore.
Que j'aime à reposer mes yeux
sur le toît de ma jeune amante,
d'où cette vapeur ondoyante
monte en noirs sillons vers les cieux!
Là, s'occupant de moi peut-être,
assise auprès de son foïer,
Lisis aspire à voir paroître
le premier bouton printannier.
O ma Lisis, que tu m'es chère!
je t'aimai du jour que Glycère
égara deux de ses agneaux:
tu voyois sa douleur amère,
& tu donnas à la bergère
deux de tes agneaux les plus beaux. (2)
Pendant la saison orageuse,
je veux sur ma flute amoureuse,
former pour toi de tendres airs:
ô Lisis! puissent mes concerts
être aussi doux que ta pensée,
quand des malheureux que tu sers
l'image à tes yeux s'est tracée. (3)

Par M. LÉONARD.

(2) La fin de cette tirade est un peu seche, défaut dans [l]equel l'auteur de cette Idylle ne tombe pas ordinairement.

(3) L'idée de ces derniers vers a un charme inexprimable, [&] elle appartient au Poëte françois. Elle ne se trouve pas [d]ans M. Gesner.

ÉPITRE
A MONSIEUR **.

Toi qui, dès ton aurore, amant de la pareſſe,
bégayas de molles chanſons ;
toi dont la muſe enchantereſſe,
a la douceur des Moſchus, des Bions,
& dans ſon agréable ivreſſe,
ſait moduler ſur tous les tons ;
Sage aimable que je contemple
dans ces petits ſoupés où nous t'applaudiſſons,
comme le ſucceſſeur des Nevers, des Bouillons,
qu'il eſt doux de t'entendre, en nous prêchant d'exemple,
diſcourir ſur les paſſions,
& de la morale du Temple
rajeunir les vieilles leçons !
que j'aime à te voir au Parnaſſe,
de myrthes couronné, ſur un thrône de fleurs ;
chanter, ſoupirer avec grace,
les voluptés & les tendres erreurs !
Enfans de la ſimple nature,
tes vers, par l'amour embellis,
de la ſéduiſante impoſture
réjettent le faux coloris ; (1)

(1) *Impoſture*, *faux coloris*, pléonaſme.

Vénus t'a cédé ſa ceinture ,
& les guirlandes de ſon fils.
Pourſuis donc : d'une voix légère ;
célébre tes ardeurs & ta jeune bergère ;
Horace de la même voix,
qui chanta les dieux & les rois,
à celébré le nom de ſa Glycère ;
Chaulieu , des bords du monument ,
où ſes pleurs évoquoient l'ombre de Mariamne ;
à la table de l'enjoûment ,
a ſignalé ſon délire charmant ,
& conſacré la joyeuſe Tocane.
Peu jaloux comme lui d'un travail ſuperflu ,
ne recherche que l'art d'exprimer la tendreſſe ;
on eſt toujours ſûr d'être lu ,
lorſqu'on rime pour ſa maitreſſe.
Fuis ſur-tout la prétention :
ainſi Lafare & S. Aulaire ,
n'écrivant que pour leur bergère ,
ont dans les champs de l'Hélicon
cueilli quelque brin de fougère.
Eſt-il beſoin , pour ſavoir plaire ,
de ranimer les cendres d'Ilion ?
ſi l'on s'inſtruit avec Homère ,
on chante avec Anacréon.
L'aigle de Jupiter , au ſéjour des orages ,
voit la foudre ſouvent lui fermer le chemin :
mais l'oiſeau de Vénus , à l'ombre des bocages ,
vole parmi les fleurs, & careſſe ſon ſein.
Contente-toi des myrthes & des roſes ;

ne fois pas envieux des lauriers immortels ;
si tu n'as point des temples, des autels,
au sein du plaisir tu reposes.
Laisse à d'autres frappés de l'éclat d'un vain nom,
acheter du public les inconstans hommages ;
laisse à leur folle ambition
les pénibles honneurs de sublimes ouvrages ;
que l'Amour seul te serve d'Apollon :
ne cherche à plaire qu'à Ninon ;
son souris vaut tous les suffrages.

Par M. D'ARNAUD.

On trouve dans cette Epître un style fleuri, de l'abondance, de l'imagination, &c.

QUATRAIN,

POUR LE PORTRAIT DE CONFUCIUS.

DE la simple vertu salutaire interprête,
qui n'adoras qu'un Dieu, qui fis aimer sa loi,
toi qui parlas en sage, & jamais en prophéte,
s'il est un sage encore, il pense comme toi.

Par M. DE VOLTAIRE.



ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE...

A l'occaſion d'une grace qu'il avoit demandée pour Mademoiſelle..... à M. le Maréchal de Richelieu.

ÉGLÉ poſſéde aſſurément
les attraits d'un joli viſage,
joints au plus aimable talent :
mais la beauté, quand elle eſt ſage,
n'a point le crédit du moment,
à moins qu'un protecteur charmant
ne l'excite, ne la ſeconde,
& n'oſe, ſcandaleuſement (1),
à ce vain tourbillon du monde,
montrer l'éclair du ſentiment.
Voilà ce qu'on vous verra faire ;
j'ai ſu toujours vous bien juger :
en faveur de l'art d'obliger,
on vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour ;
changez tous les mois de maîtreſſe ;
ayez les aîles de l'amour,
& même ſa ſcélérateſſe ;
trompez avec délicateſſe
toutes nos dames, à leur tour,

(1) Perſifflage.

ſans jamais croire à leur tendreſſe ;
ce ſont momens bien employés,
à l'acquit de la conſcience ; (2)
& pour peu qu'elle s'en offenſe,
ces crimes là ſont expiés
par un ſeul trait de bienfaiſance.
Vous dupe-t-on : vous le rendez ;
moi, je ferois ce que vous faites ;
parmi ces plaintes indiſcrettes,
de cœurs l'un de l'autre excédés,
ſoyez toujours ce que vous êtes,
& très volage en amourettes,
& très ſolide en procédés.
Oui, ſur vous Eglé ſe repoſe :
les Grâces gagneront leur cauſe ;
puiſque c'eſt vous qui la plaidez.
Richelieu, qui, dans ſon automne ;
garde tous les goûts du printems,
Richelieu, qui ceint la couronne
& des guerriers & des amans,
doit être juſte pour les belles,
en faveur des doux ſouvenirs
qui l'accompagnent auprès d'elles,
& qui ſont encor des plaiſirs.
Loin d'être ſourd à votre inſtance,
ſon cœur en doit être flatté :
il a tant ſéduit la beauté !
il faut bien qu'il la récompenſe,

(2) Je ne ſais ſi le ſens de ces deux vers eſt bien clair.

& l'échange ainsi de volupté (3).

Ces demoiselles de la scène,
briguent-elles quelques faveurs :
elles font l'échange des leurs
avec celles de leur mécène.
Eglé n'entend rien à cela ;
elle a des mœurs, l'infortunée !
& je sais que cet avoir-là
ne vaut rien au bout de l'année :
mais, en plaignant sa destinée,
le Maréchal l'excusera.

A ce prix, puisse-t-il sans cesse,
poursuivre ses galans exploits ;
chaque matin, voir, sous ses loix,
défiler l'amour, la jeunesse,
avec un essain de minois,
qui présentent à son ivresse,
le piquant embarras du choix ! (4)
puisse-t-il moissonner encore
les fleurs de l'arriere-saison ;
vieillir enfin, comme Titon,
entre les bras d'une autre Aurore !

Par M. DORAT.

(3) Vers délicieux.
(4) Est-il exact de dire *présenter l'embarras du choix à son ivresse ?*

De l'esprit, de la délicatesse, des traits charmans, voilà ce qu'on remarque dans la plûpart des poésies légéres de M. Dorat.

ÉPIGRAMME.

Certain manœuvre, entendant réciter
couplets galans, vantés par mainte belle,
s'eſt au parnaſſe aviſé de monter,
& d'y glapir petits vers de ruelle,
dont los fameux chez les gens à truelle;
& ſur le pinde a groſſi ſon renom :
ſi que, par ordre émané d'Apollon,
pour ne laiſſer la merveille imparfaite,
maçons en corps l'ont couronné poëte,
& les rimeurs l'ont proclamé maçon.

Par M. Tricot.

A MADEMOISELLE **.

Chez l'étranger un ordre trop ſévère,
va donc reléguer vos appas!
ſi l'on s'amuſe où l'on ſait plaire,
par-tout les jeux ſuivront vos pas.
C'eſt moi qui dois pleurer, quand vous m'êtes ravie;
en nous quittant, trop belle Eglé,
vous emporterez ma patrie,
& je ſerai ſeul exilé.

Par M. Imbert.

COUPLETS
*A MADAME****,

Air : *Vous autres Filles*, &c.

EN VAIN Lisette,
m'agace en nos bois :
qui voit Rosette
peut-il aimer deux fois ?

A la bavette, (1)
elle eut des amans ;
aussi Rosette
fut Rosette en tout tems.

Qu'une autre achète
du tein à grands frais :
à ma Rosette,
on n'en vendra jamais.

A sa toilette,
j'ai voulu la voir :
l'art de Rosette
est de n'en point avoir.

Quand la fauvette
gazouille au printems,

(1) *Bavette*, terme peu agréable.

c'est ma Rosette
que célébrent ses chants.

Flore inquiète,
poussant un soupir,
a dit : Rosette
fixera le Zéphir.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

CONTE.

EST-CE exister que vivre sans tendresse?
ah ! qu'on doit plaindre la sagesse,
qui s'effarouche de l'amour !
Pope lui-même tour-à-tour
fondoit le cœur humain, encensoit sa maîtresse.
Un jour qu'il s'occupoit à chanter ses attraits,
elle arrive, il la voit plus belle que jamais,
plus belle, quoique plus parée;
une nouvelle croix voltigeoit sur son sein :
Ah ! cria Pope, en y portant la main,
sur ce beau sein, un juif l'eût adorée.

Par M. le Marquis DE SAINT-MARC.

Ce mot est effectivement de Pope; il seroit difficile de le rendre plus agréablement en vers François.

EPITRE
A MONSIEUR LE COMTE DE MONTAUSIER,
Le jour de son Mariage.

C'EST donc ce soir qu'entre vos bras,
l'hymen remet une mortelle,
que le ciel fit doublement belle,
par ses vertus & ses appas !
Fier de soumettre tant de charmes,
déja dans le même écusson,
l'amour entrelace les armes,
de Montausier & d'Ormesson.
Ce dieu qui sait qu'en tête à tête,
vous triomphez comme aux combats,
en regardant votre conquête,
malignement sourit tout bas,
des doux plaisirs qu'il vous apprête.

Si, pour célébrer votre hymen,
je voulois suivre le chemin (1)
de ces faiseurs d'épithalames,
de madrigaux & d'anagrammes,
qui, poussés d'un zèle inhumain,
savent si bien en prose (2) usée,

(1) *Himen* rime-t-il avec *chemin ?*

(2) Ce n'est pas en prose que ces Messieurs viennent ordinairement présenter leurs hommages : il est vrai, qu'à la rime près, c'est exactement la même chose.

aux beaux atours d'une épousée,
mêler la rose & le jasmin,
vous verriez ma muse étourdie,
sans effort pour vous en ce jour,
dans quelque plate rapsodie,
enchaîner l'hymen & l'amour;
vous me verriez en vers maussades,
vous déployer avec longueur,
l'ennui charmant, les propos fades,
dont on assomme un épouseur;
vous me verriez de cette fête,
publier les plaisirs secrets,
& fatiguer votre conquête,
du long détail de ses attraits.
Mais ce n'est pas d'un ton vulgaire;
qu'il faut qu'on chante l'héritier
de ce duc intégre & sincère,
qui dans vous revit tout entier.
Du Télémaque de la France,
ce grand homme fut le mentor;
sa fortune fut le trésor,
de mérite & de l'indigence;
malgré la fourbe & l'ignorance,
ami des arts, il sut encor
encourager notre Térence:
il fut digne du siécle d'or.
Aux éloges il put prétendre:
mais sa grandeur fit consister
moins de plaisir à les entendre,
que de gloire à les mériter.

Oui, votre ayeul eut en partage,
la plus auſtere probité :
mais avec plus d'aménité,
ſes vertus ſont votre héritage.
Ainſi que vous dans les combats,
il a commencé ſa carrière ;
il montra cette ardeur guerrière ;
qui vous fait braver le trépas ;
dans ce pénible apprentiſſage,
ſon bras long-tems fut notre appui :
à la cour il vécut en ſage,
& vous finirez comme lui.

Enfin la main de l'hymenée
va couronner votre valeur ;
par cette chaîne fortunée,
la vertu s'unit à l'honneur ;
rempliſſez votre deſtinée,
& reſſentez votre bonheur.
Je ſais que, grâce au perſiflage,
on ne tient plus à ſes ſermens ;
que, ſi ce n'eſt dans nos romans,
le tendre amour n'eſt plus d'uſage,
& qu'à la cour préſentement,
de jeunes fous ſans conſiſtance,
vont par-tout prêchant l'inconſtance,
& perſiflant le ſentiment
que leur frivole inconſéquence,
n'inſpire pas aſſurément :
mais votre cœur tendre & fidèle,
dans ce ſiécle d'égaremens,

eſt fait pour être le modèle
& des époux & des amans.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

Les vers de cet Auteur ſont remarquables par le naturel & l'harmonie qu'il y ſait répandre ; il eſt un de nos écrivains qui ſe reſſentent le moins du mauvais goût & du faux bel-eſprit modernes.

A MADEMOISELLE DOLIGNY,

En lui envoyant demander une Recette pour les maux d'eſtomach.

JE ne crois guère aux médecins ;
ils parlent, jugent, définiſſent,
& preſque jamais ne guériſſent,
ſinon, les gens qui ſont bien ſains :
mais puiſque tu veux m'entreprendre,
petit Eſculape charmant,
je cours, ſans oſer m'en défendre,
tous les riſques du traitement.
Tes remédes ſont doux à prendre ;
ſur-tout, un peu de bonne foi,
joli docteur : point d'embuſcade ;
trop d'amour eſt mortel pour moi ;
& je pourrois, guéri par toi,
me trouver encor plus malade.

Par M. DORAT.

IMITATION
DE L'ODE IXme
DU IIIME LIVRE D'HORACE.

HORACE.

QUAND tu m'aimois, quand tes yeux pleins d'ivresse,
nos plaisirs, tes sermens, m'assuroient de ta foi ;
quand d'un rival tu fuyois la tendresse,
quel Monarque jamais fut plus heureux que moi ?

LYDIE.

Quand à tes yeux, moi seule j'étois belle,
quand ton amour étoit égal au mien,
quand tu fuyois Cloé, quand tu m'étois fidèle,
le ciel le sait, je ne desirois rien.

HORACE.

Cloé me tient sous son empire ;
sa beauté, ses talens serrent nos doux liens ;
sa voix, pour les chanter s'accorde avec ma lyre :
ah ! pour sauver ses jours, je donnerois les miens,

LYDIE.

L'amour à Calaïs me lie ;
nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;
si ma mort répétée ajoûtoit à sa vie,
que j'aurois de plaisir à le rendre immortel!

HORACE.

Mais ſi quittant ma (1) nouvelle maîtreſſe.....
ſi l'amour aujourd hui te rendoit ton amant!
ſi jurant à tes pieds de t'adorer ſans ceſſe,
j'expiois par mes pleurs une erreur d'un moment!...

LYDIE.

Ah! que tu connois bien le pouvoir de tes larmes!
tu fus jaloux, trompeur, & tu me fais la loi;
malgré Calaïs & ſes charmes,
je ne puis vivre & mourir qu'avec toi.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

(1) Ce participe eſt-il bien placé?

On peut comparer cette Imitation avec toutes celles qui ont déjà paru de la même piéce; on jugera probablement qu'il en eſt peu qui la ſurpaſſent, & ſur-tout qui rendent le latin avec autant d'exactitude & autant de liberté.

A MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT.

ANCIEN diſciple d'Apollon,
j'errois ſur les bords du Cocite,
lorſque le Dieu de l'Hélicon,
dit à ſa muſe favorite:
écrivez à ce vieux barbon;
elle m'écrit, je reſſuſcite.

Par M. DE VOLTAIRE.

EPITRE
AU SOMMEIL.

SOMMEIL, divinité chérie,
qui ſur ton aîle rembrunie,
nous porte les ſonges légers,
tu ſuſpens dans l'ame aſſoupie,
les autres rêves menſongers
qui nous occupent dans la vie ;
viens, accours, verſe tes pavots
ſur ma paupière appeſantie :
mes ſens ont beſoin de repos.
La nuit règne, tout eſt tranquille ;
tu n'entendras dans mon hameau,
que le murmure d'un ruiſſeau,
qui coule autour de mon aſyle.
D'auprès de moi rien ne t'exile :
pourquoi fuirois-tu mon rideau ?
fuis cet ambitieux qui brigue,
quelque place ou quelque brevet ;
le réveil-matin de l'intrigue
ne ſonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'inſomnie
ce lâche Zoïle tombé
dans le maraſme de l'envie,

& cet avare au teint plombé ;
que ſon inquiéte manie ,
ſur des monceaux d'or tient courbé,
Mais moi , moi qui te ſollicite
après un innocent travail ,
qui ſur ma porte où je t'invite ,
n'ai point pour toi d'épouvantail ,
j'ai quelques droits à ta viſite.
Je ſens que l'air ſe rafraîchit ;
la nuit va replier ſes voiles ;
déjà pâliſſent les étoiles ,
devant l'aube qui les blanchit.
Dieu charmant , quels lieux te retiennent ?
quels ſoins t'occupent loin de moi ?
quoi ! des heures qui t'appartiennent
vont-elles s'écouler ſans toi ?
me ſuis-je trompé ? le coq chante ;
il recommence , je l'entens ;
le jour va poindre , & je l'attens !
Quoi ! ma prière eſt impuiſſante ,
& j'ai jetté ma plainte aux vents !
je t'invoquois , fils des ténèbres ;
toi , Dieu ! j'ai profané ce nom ;
reſte avec tes vapeurs funèbres ,
ſur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres ,
les vampirs , les ſpectres volans ;
tous les fantômes des bords ſombres ;
voilà ta cour , & tes ſuivans.

A des épouses meurtrières ;
tu livrois les fils d'Egyptus,
& de l'incorruptible Argus,
tu fermas les deux cens paupières.
L'habitant des murs de Paris,
en des tems de trouble & de schisme ;
dans ton lâche sein fut surpris,
par la dague du fanatisme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi ;
tu ne fais qu'abréger la vie,
& je puis reposer sans toi.
Le méchant seul craint l'insomnie :
il entend trop distinctement,
dans la nuit & dans le silence,
cette voix de la conscience,
qui l'agite même en dormant :
mais le mortel irréprochable,
s'il veille seul, lorsque tout dort,
goûte la paix inaltérable
d'un cœur à l'abri du remord ;
& cette tranquillité pure,
écartant les sombres ennuis,
rafraîchit son sang à mesure,
dans la marche lente des nuits.
Mais quelle douce rêverie,
par ses charmes assoupissans,
brouille ma pensée obscurcie,
& laisse défaillir mes sens ?
quel baume lentement circule,
& s'insinue en tout mon corps

à peine ma voix articule ;
mon œil se ferme . . . . je m'endors.

Par M. LEMIERRE.

L'idée de cette Epître est tout-à fait singulière ; la premiere moitié est de la plus grande douceur , & fait un contraste heureux avec les injures que le dépit arrache ensuite au Poëte. Rien de mieux exprimé que la manière dont les sens commencent à s'abandonner au sommeil.

EPIGRAMME.

UN courtisan , près de sa dernière heure ;
à son chevêt , écoutoit père Imon ,
qui lui faisoit un excellent sermon ,
sur son départ pour la sainte demeure.
Mon père , hélas ! reprit le moribond ,
oui , j'aime Dieu : car je sai qu'il est bon ;
mais je voudrois qu'il me fît une grâce :
tant seulement qu'il m'accordât le tems
qu'il me faudroit , pour que je satisfasse
mes créanciers , qui sont fort mécontens.

Par M. le Marquis DE SAINT-JUST.



EPITRE

*A Monſieur **, qui compoſoit des Piéces trop libres.*

AU nom de ces Divinités,
qui, par le charme d'un ſourire ;
rendent à nos champs attriſtés
les dons de Flore & de Zéphire ;
à nos cieux leur ſérénité ;
au nom de ces trois ſœurs, égales
en franchiſe, ainſi qu'en beauté,
qui vivent de ſociété,
quoiqu'elles ſoient ſœurs & rivales !
de la part des Grâces enfin,
j'oſe t'adreſſer quelque plainte
ſur ce coloris libertin,
dont ta gaîté charge la teinte.
Crois-tu que ſur la *Ros'alba*,
Clinchetel ait la préférence,
& qu'en faveur de l'élégance,
le Dieu du goût te paſſera,
des traits qu'accuſe la décence ?
L'amour n'a-t-il pas un bandeau ?
l'amour fuit ſa propre lumière,
& cherche l'ombre du myſtère,
s'il veut paroître encor plus beau.

Psyché que le plaisir console
de ne point contempler ses traits ;
Psyché veut le voir de plus près ;
& l'amour aussi-tôt s'envole,
loin de ses regards indiscrets.
La rose, en se montrant à peine,
du papillon & du zéphir
irrite bien plus le desir,
que lorsque d'une beauté vaine,
commençant à s'enorgueillir,
nous la voyons s'épanouir,
& le jouet d'un infidèle,
sans réserve lui découvrir
les trésors que son sein recele.
Dès qu'il ne peut imaginer,
le plaisir devient insipide ;
& plus voluptueux qu'avide,
l'œil veut moins voir que deviner.
Des Grâces amant téméraire,
ainsi prétens-tu les toucher ?
respecte la gaze légère,
que ta main leur veut arracher,
voile aux Grâces si nécessaire,
qui sert bien moins à les cacher,
qu'à relever leur art de plaire.

Par M. D'ARNAUD.



LE JET-D'EAU
ET LE RÉSERVOIR,
FABLE.

DANS un parc deſſiné d'après les meilleurs plans,
un jet-d'eau dans les airs s'élevoit ſous l'ombrage,
& retomboit à travers le feuillage
en perles, en rubis, en globules roulans.
Notre jet-d'eau s'oublie, ainſi que c'eſt l'uſage;
(on a vu de tout tems, les ſots ſe prévaloir)
il inſulte dans ſon langage,
l'onde obſcure du réſervoir,
qui ſubvenoit à tout ſon étalage.
Voi, lui dit-il, ce pompeux appareil,
ſi juſqu'à moi peut arriver ta vue;
voi ces gerbes d'argent, dont s'enrichit la nue,
& que j'oppoſe aux rayons du ſoleil.
A quoi ſers-tu, miſérable eau dormante?
quand je m'élève aux cieux, à mes pieds tu croupis;
ton voiſinage me tourmente,
& gâte bien ſouvent les lieux que j'embellis.
Comme il parloit, un des canaux ſe briſe:
au fond du réſervoir, il s'entr'ouvre un chemin,
& ſoudain
l'onde ſourdit, décroît, coule & s'épuiſe;

vous euſſiez vu les rubis s'exhaler,
toutes les gerbes diſparoître,
& les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à ſe connoître;
il baiſſe, il tombe, il ne peut plus aller,
il eſt à ſec. Vous devinez, peut-être,
de ma fable quel eſt le ſens :
Appauvriſſez le peuple, adieu l'éclat des grands.

Par M. DORAT.

Cette fable eſt très-bien écrite ; quoique brillant, le ſtyle eſt vrai ; la moralité eſt belle & naturellement amenée. L'Auteur ſe propoſe de publier par la ſuite un Recueil de nouvelles fables de ſa compoſition ; celle-ci & celle des Oiſeaux de proie doivent les faire attendre avec le préjugé le plus favorable.

AUX MUSES.

SOUFFREZ les Amours ſur vos traces;
Muſes, ſouvenez-vous toujours
que l'eſprit eſt ſans les Amours
ce qu'eſt la beauté ſans les Grâces.
C'eſt à l'amour qu'il faut céder :
quel autre charme nous arrête ?
l'eſprit peut faire une conquête :
mais c'eſt au cœur à la garder.

Par M. BERNARD.

A MONSIEUR T.**.

Qui moi ! pourſuivre une chimère !
en poëte oſer m'ériger !
dans quelle épineuſe carrière,
mon amour-propre a-t-il ſu m'engager ?
Retournons ſur nos pas, &, quoiqu'il en murmure,
au bizarre projet dont il eſt tourmenté,
ne ſacrifions point cette exiſtence obſcure,
dont la douce tranquillité,
pour un éleve d'Epicure,
vaut bien tous les honneurs de la célébrité.
A l'exemple ici j'en appelle :
Envain dans les banquets du plus aimable Dieu,
Dorat, à côté de Chapelle,
avec une grâce nouvelle,
boit dans la coupe de Chaulieu ;
Colardeau vainement, dans le temple de Gnide,
devant l'image de Cypris,
répéte aux amans attendris,
les ſoupirs de Tibulle & les accens d'Ovide ;
par de frappans tableaux au théâtre applaudis,
Lemiere obtient envain le laurier d'Euripide :
en bute à ces traits venimeux,
aiguiſés par la jalouſie,
tous trois, ſans doute, à l'abri de l'envie,
avec moins de talens ſe croiroient plus heureux....

Hier au ſoir, ſur ces belles penſées ;
je me couchai fort gravement ;
dans mon cerveau, pour mon amendement ;
je les croyois profondément tracées ;
je ſerai ſage enfin, me dis-je en m'endormant.
Ce matin je m'éveille.... ô d'un heureux moment
impreſſions promptement effacées !
je veux écrire.... & j'écris en rimant.
Mon ami, quelquefois la raiſon me ſermone :
mais rarement ſon flambeau me conduit ;
je l'écarte & je m'abandonne,
ſoit à l'amour, quand Eglé me ſourit,
ſoit au démon des vers, quand tout à mon dépit, (1)
je ſuis trahi par la friponne.
Eh! comment réſiſter à leurs charmes puiſſans ?
l'un promet le plaiſir, mon cœur aime à l'en croire !
l'autre à ſon tour promet la gloire,
& pour elle en ſecret je brûle de l'encens.
Suis-je né toutefois pour augmenter le nombre
des auteurs couronnés & des amans heureux ?
pourrai-je.... mais, pourquoi triſtement curieux ;
vouloir approfondir un avenir ſi ſombre ?
eſpérons tous : l'amour n'eſt-il pas généreux ?
quant à la gloire, ami, tant de ſots ſous mes yeux
courent en foule après ſon ombre !
quitte à n'attraper rien, je veux courir comme eux.

Par M. MUGNEROT.

(1) *Tout à mon dépit.* Cela eſt-il bien exprimé ?

A MADAME....

BELLE Aglaé, je voudrois vous écrire ;
j'aurois besoin d'un entretien si doux :
mais le peut-on, sans s'exposer à dire
un mot qui vous met en courroux ?
Quand on vous voit, on garde le silence ;
Aglaé, le respect est un Dieu si cruel !
mais je pourrois, en votre absence,
innocemment devenir criminel.
Puis-je rire avec vous, lorsque mon cœur soupire ?
le sentiment ne sauroit se cacher ;
que faire donc ? cesser de vous écrire,
puisqu'on ne peut vous aimer sans le dire,
ni le dire sans vous fâcher.

Par M. IMBERT.

IN-PROMPTU

A une Dame déguisée en Turc à un Bal.

SOUS cette barbe qui vous cache,
beau Turc, vous me rendez jaloux ;
si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le seroit de vous.

Par M. DE VOLTAIRE.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AMIS, point trop d'impatience ;
le jour n'implorons point la nuit ;
cette ardeur de la jouiſſance
eſt ſouvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine ,
votre chaleur a tout hâté :
rien n'a mûri dans votre été ,
& l'hiver vous crierez famine.

N'ai-je point épuiſé les fleurs
dont au printems on ſe couronne :
c'eſt pour trouver encor meilleurs
les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaiſir :
mais lorſque ma recherche eſt vaine ,
je fais jouir de mon deſir ,
quelquefois même de ma peine.

Par M. DORAT.

Le titre de cette piéce eſt bien rempli, puiſque la vraie philoſophie n'eſt que l'art d'être heureux.



EPITRE

ÉPITRE
A MADEMOISELLE A.***.
Sur ſa tendreſſe pour ſes Enfans.

PARIS retentit de ta gloire ;
A.***, tout vante tes attraits :
faut-il qu'au temple de Mémoire,
ma main grave auſſi quelques traits ?
faut-il m'ériger en copiſte
de quelqu'intrépide rimeur,
qui, ſuivant les gens à la piſte,
les endort pour leur faire honneur ;
& dans ſes rimes éternelles,
du mauvais goût triſtes enfans,
chante tes charmes plus piquans,
& tes appas plus nouveaux qu'elles ? (1)
Les belles reſſemblent aux grands :
chacun a le droit homicide
de leur préſenter ſon encens ;
encor au concert inſipide
faut-il que le Dieu qui préſide, (2)
prête l'oreille ſans dégoût,
& ſans grimace, juſqu'au bout
avale le nectar perfide.

(1) Ces deux vers ſont un peu contournés. D'ailleurs *tes charmes, tes appas*, tout cela dit la même choſe.
(2) *Encore au concert inſipide faut-il que le Dieu qui préſide.* Tranſpoſition forcée.

Tel eſt le deſtin qui t'attend :
il en coûte d'être immortelle ;
ſi Vénus t'avoit fait moins belle,
Phœbus ne t'ennuiroit pas tant.
Reſte-t-il quelque fleur nouvelle
dont on puiſſe te couronner ?
de mes rivaux la main cruelle,
n'a que trop ſu les moiſſonner ;
de rendre à ta beauté les armes,
ils m'ont tous envié l'honneur :
mais je n'en conçois pas d'alarmes ; (3)
j'en prends même un eſpoir flatteur :
ils ont tous parlé de tes charmes,
& nul n'a parlé de ton cœur.

Tous ont peint l'amante volage,
ſes jeux, ſon charmant badinage,
& ſon plus aimable courroux :
qu'ils priſent bien leur avantage ;
mon cœur n'en ſera point jaloux :
moi de la mere tendre & ſage,
je peindrai les tranſports plus doux :
j'aime bien autant mon partage.

Ce n'eſt point au temple des arts,
ſéjour d'agréables preſtiges,
où tout étonne mes regards,
que tu fais les plus grands prodiges ;
là tu ne fais que nous charmer :

(3) *Alarmes* n'eſt pas le mot propre.

mais quand moins auguſte & plus belle,
tu redevions ſimple mortelle,
tu fais plus : tu te ſais aimer.

Télaïre me plaît, m'enchante ;
je reſſens toute ſa douleur :
cependant, ſi j'en crois mon cœur,
A.***. eſt cent fois plus touchante ;
tes charmes ſéduiſent mes yeux ;
tes accens flattent mon oreille ;
la fable te pare à merveille :
mais la vérité te ſied mieux.

Oui, lorſqu'à tes enfans rendue,
tu les careſſes dans tes bras ;
lorſque pour s'offrir à ta vûe,
ils ſe hâtent à petits pas,
& vont d'une main ingénue,
preſſer tendrement tes appas :
c'eſt alors que l'ame eſt émue ;
alors dans mes ſens éperdus,
je ſens naître un tranſport ſincère :
je doute qui j'aime le plus
ou des enfans, ou de la mère.

Abjurez enfin votre erreur,
vous qui, d'un monde ſéducteur,
portez les chaînes arbitraires ;
qui, victimes d'un faux honneur,
ſacrifiez à des chimères,

vos jours, souvent votre bonheur;
lorsque peut-être au fond du cœur,
vous avez honte d'être mères.
Croyez-moi : ce peuple d'amans
qui se plaint sans cesse & desire,
& ce tourbillon d'importans
qui vous adore & vous déchire,
leurs soupirs & leurs complimens
n'ont pas le droit de vous séduire :
que sont-ils au prix d'un sourire,
& d'un baiser de vos enfans ?

La nature attend votre hommage;
A. * * *. vous trace le chemin :
suivez ses pas avec courage.
D'un monde méprisable & vain
que vous importe le suffrage ?
ce n'est qu'un éternel passage
de l'enthousiasme au dédain ;
les airs du jour, le ton, l'usage,
ne sont plus ceux du lendemain ;
la nouveauté, c'est sa méthode ;
sans elle rien n'auroit d'appas :
mais la vertu ne vieillit pas ;
la nature est toujours de mode.

Il est rare de voir de pareilles Epîtres adressées à une Actrice célèbre. Il y a dans celle-ci de l'élégance & de la facilité.



A MADAME DE C***.

En lui envoyant des Oranges de Malte.

UN vieux Dragon veilloit jadis
ſur le jardin des Heſpérides ;
il écartoit les mains avides ;
les regards même étoient punis.
Un jeune enfant, non moins fidèle,
garde aujourd'hui les pommes d'or ;
il les garde pour la plus belle,
& barricade ſon tréſor.
J'approche, ſon œil étincelle,
il ſaiſit ſon arc menaçant :
mais je te nomme, & dans l'inſtant
voilà mon Argus qui chancele.
Prens, me dit-il, cueille, choiſis :
Chloé ſeule excitoit mon zèle ;
porte à ſes pieds l'arbre, les fruits,
&, ſi tu veux, la ſentinelle.

Par M. DORAT.

Ces jolis vers finiſſent d'une maniere d'autant plus agréable qu'elle eſt inattendue.



A MADAME DE**,

Qui avoit feint d'ignorer ce que signifioient les noms de Frere & de Sœur, donnés à l'Amour & l'Amitié dans un Dialogue.

SOUS les noms de frere & de sœur,
l'Amour & l'Amitié se font assez connoître ;
celle-ci par degrés s'établit dans un cœur :
celui-là plus ardent soudain s'en rend le maître.
Ils font à frais communs des jaloux, des heureux :
mais, Caliste, qui peut vous voir & vous entendre,
ne les distingue plus tous deux :
puissiez-vous comme moi toujours vous y méprendre !

Par M. DE BIGNICOURT.

INSCRIPTION

*Mise au bas du Mausolée de Stanislas, Roi de Pologne *.*

IL n'est point de vertus que son nom ne rappelle :
Philosophe & Guerrier, Monarque & Citoyen ;
son génie étendit l'art de faire du bien ;
Charles fut son ami, Trajan fut son modèle.

Par M. l'Abbé PORQUET.

* Il a été élevé par les ordres de l'Hôtel-de-Ville de Nancy.

Ces vers ont de l'élégance, de la justesse & de la précision.

LA DISPUTE,

APOLOGUE.

MIRACLE, mes amis ! crioit un Musulman,
voyant la tempête appaisée ;
Miracle ! Mahomet enfin sur mon turban
daigne de ses faveurs répandre la rosée.
La mer ouvroit sous nous ses gouffres mugissans ;
la foudre déchiroit les cieux étincelans ;
la mort du haut des airs & du fond des abîmes,
nous menaçoit en même tems,
& nous périssions tous déplorables victimes,
de la fureur des élémens :
plein d'un trouble mêlé d'espérance & de crainte ;
j'ai tourné mes regards vers cet heureux séjour,
vers cette ville sept fois sainte,
ou la belle Aménah mit le prophète au jour ;
je suis resté muet : mais j'ai versé des larmes,
& quel autre langage eût mieux peint mes alarmes ?
soudain sur l'océan Mahomet a paru ;
à l'aspect fortuné de ce Dieu tutélaire,
la paix est revenue en mon cœur abattu ;
un jour plus radieux a doré l'hémisphère,
l'onde s'est applanie, & l'orage s'est tû.
Qu'entends-je ? rêvez-vous ? ou le feu de la fiévre
a-t-il troublé votre raison,
dit un Américain, qui par dévotion,

venoit de se fesser en l'honneur du grand Liévre? (*)
ah, désabusez-vous! l'oracle des croyans
n'est aujourd'hui qu'un peu de cendre;
si des traits de la mort il n'a pû se défendre,
pensez-vous qu'il eût sû dans ces cruels instans,
des portes du trépas nous ramener vivans?
connoissez, connoissez l'auteur de ces merveilles:
c'est mon fouet. — Votre fouet, dit le Turc étonné!
— Oui: dès le premier coup que je m'en suis donné,
le grand Liévre a dressé ses augustes oreilles,
m'a regardé frapper, & nous a pardonné.
O Fô, sublime essence, ineffable lumière,
repartit un Tartare enflammé de colère!
comment tes rayons éclatans
n'ont-ils pas de ce fou désillé la paupière?
comment ignora-t-il tes bienfaits si long-tems?
tous les humains sont tes enfans:
l'ingrat doit-il encor méconnoître son pere?
doit-il te refuser l'encens,
tandis qu'au Liévre il le défere?
eh! que n'ai-je cent chiens courans
à lâcher sur le train du Dieu qu'il te préfere!
Apprenez, passagers, apprenez, Matelots,
que son zèle insensé n'eût pas calmé les flots,
chassé les Aquilons, dissipé les nuages,
& loin de ce navire écarté les orages;
si la clarté du ciel à vos yeux luit toujours,
moi seul, de vos destins j'ai prolongé le cours.

(*) Le grand Liévre est le Dieu qu'adorent quelques peuples sauvages de l'Amérique.

Déjà les vents croisoient leur haleine implacable,
l'horison se couvroit d'une nuit effroyable,
la foudre murmuroit sur ce globe coupable,
l'univers tressailloit à ce bruit formidable :
Fô ! me suis-je écrié, puissant Fô, sauve-nous;
& ces mots désarmant le céleste courroux,
dans son ardent foyer ont éteint le tonnerre,
& sur son axe immense ont raffermi la terre.
Il dit : & cependant un Colao Chinois, -
écoutant ces dévots se disputer tous trois,
cachoit sous ses deux mains sa face asiatique;
les ouvroit pour lorgner, lorgnoit d'un œil critique,
& rioit à travers ses doigts.
Compagnons, reprit-il, peut être que la foudre,
sans vos soins empressés, nous eût réduits en poudre:
mais puis-je l'avouer ? j'en doute quelquefois.
Unissez vos efforts, vous dont la bouche pure
impose à votre gré des loix à la nature;
vous dont le fouet fécond en grands événemens,
a fermé sous nos pieds les gouffres écumans;
& vous, pleureur béni qui voyez sans lunettes,
des régions de l'air descendre des Prophètes:
puisque tout est soumis à votre volonté,
hâtez-vous, éclairez mon incrédulité,
& de votre puissance insigne, universelle,
accordez à mes vœux une preuve nouvelle.
Je ne demande pas qu'à l'aspect de vos pleurs,
le rigoureux hiver couvre les prés de fleurs;
que le Gange surpris remonte vers sa source;
que le char du soleil s'arrête dans sa course;

ou que le plus brillant des aftres de la nuit,
après une humble révérence,
& paffe & repaffe en cadence,
par les manches de votre habit ; (*)
je ne demande pas qu'à votre voix facrée,
les ftériles rochers produifent des moiffons ;
que l'éléphant s'envole à la fphère azurée,
& que l'aigle affervi rampe dans les buiffons ;
je ne demande pas que le fouet falutaire,
qui dompta d'un feul coup l'orgueil des flots émus,
rende un bonze honnête homme, un voyageur fincère :
ces prodiges font fuperflus,
je vous difpenfe de les faire.
Le TIEN vous a créés camus ;
obtenez feulement de fa bonté profpère,
qu'il donne à vos trois nez, quelques lignes de plus ;
& je croirai que, pour vous plaire,
il daigne révoquer fes decrets abfolus.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

(*) La tradition Mufulmane veut que la Lune ait ainfi falué Mahomet, & ait enfuite paffé par les manches de fa Kircah.

Il y a dans cet Apologue des chofes très-plaifantes & des vers bien faits. On fera furpris du ftyle foutenu de cet Auteur, quand on faura qu'il ne réfide pas dans la Capitale.



SUR UN BAISER

Que la DAUPHINE *donna à Alain Chartier, fameux Auteur du tems de Charles VI.*

Vous connoissez ce Poëte fameux,
qui s'endormit au Palais de la Reine :
il en reçut un baiser amoureux :
mais il dormoit, & sa faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux ;
& si jamais votre bouche vermeille
vouloit payer ce que j'ai fait pour vous,
n'attendez pas que je sommeille.

Par M. DE VOLTAIRE.

On m'a assuré que ces vers charmans n'ont pas encore été imprimés.

MADRIGAL.

Ah, Tircis ! quelle adresse extrême
vous employez pour me charmer !
non, je ne croyois pas que l'on se fît aimer,
sans jamais dire, je vous aime.

Par M. le Chevalier DU COUDRAY.

LE BASSON.

Jusq'aux genoux, trois puiſſans villageois
tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
qui reniflant & ſoufflant dans ſes doigts,
faiſoit très-laide & piteuſe grimace.
Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grâce ;
dit un paſſant qui plaignoit le pitaud :
Monſieur, répond le ſacriſtain Thibaud,
de notre bourg c'eſt demain la grand'fête :
j'y chanterons l'office en faux-bourdon ;
& ce gros gars qui crie à pleine tête,
je l'enrhumons pour faire le Baſſon.

*A MADAME DE F.**.*

Ce tableau, charmante Sylvie ;
repréſente l'enfant que l'on appelle Amour :
ainſi chez toi l'on verra tour-à-tour,
l'original & la copie.

Par M. le Marquis DE LA VIEVILLE.



AU CARDINAL DU PERRON.

Toi dans le rang des Cardinaux,
moi ſans titre au rang des profanes;
du Perron, pourquoi de tes manes
viens-je interrompre le repos?
pardonne, j'ai l'ame un peu vaine,
d'avoir vu ton grand nom mêlé
dans ma famille neuſtrienne;
& puiſqu'enfin j'ai cette aubaine,
j'aime aſſez qu'il en ſoit parlé.
Par un écart d'une autre eſpèce,
je t'écris ſans trop ſavoir où;
j'étois vain, je paroîtrai fou;
j'aurai beau mettre ſur l'adreſſe:
Au flambeau de la chrétienté,
au grand maître de la parole,
au ſoutien de la Papauté
& du moderne capitole:
les rayons de ton auréole,
étincelent trop loin de moi;
ma miſſive vaine & frivole
ne parviendra point juſqu'à toi.
J'ai cependant une eſpérance:
les ames, dit-on, dans l'abſence,
ſans meſſager, comme ſans tiers, (1)

(1) *Comme ſans tiers* n'eſt guères poëtique.

des bouts même de l'univers,
peuvent être en correſpondance : (*)
pourquoi dans un monde inconnu,
dans cette ſphère de ſilence
d'où rien encor n'eſt revenu,
n'aurois-tu pas l'intelligence
de l'hommage qui t'eſt rendu,
& de ta défunte Eminence
ne ferois-je point entendu ?
Malgré la ſévère ſcience,
où tu ſurpaſſes tes rivaux,
nous avons plus que l'on ne penſe,
de points communs dans nos travaux.
Ton génie éclipſant ton titre,
par qui toi-même, ſans ton rang,
de ta propre taille étois grand,
& qui te fit le digne arbitre
de plus d'un fameux différend,
ton éloquence au conſiſtoire,
pour obtenir de Paul jaloux
le pardon d'un Prince, entre nous,
abſous déjà par la victoire;
c'eſt par-là que tu tiens aux goûts,
ſur qui je veux fonder ma gloire.
Quand ton génie ultramontain,
avec Mornay lutte & s'exerce,
nul ne tient plus ferme en ſa main
la lance de la controverſe :
mais tu ſus chercher d'autres prix,

(*) Syſtème des Platoniciens.

& de l'arène ſcolaſtique,
par intervalle tu ſortis
pour reſpirer l'air poëtique ;
trois lyres ſur ton écuſſon,
qu'on frappa ſans doute au Parnaſſe,
prouvent aſſez que dans ta race,
on voyageoit ſur l'Hélicon.
Auſſi, quoiqu'avec moins de grâce,
moins de cadence que Bernis,
tu pinças de tes doigts bénis
le luth harmonieux d'Horace :
tu cultivas du moins ſon art,
même au pays de nos Derviches,
dédaignant le peuple Caffard,
ſes mœurs & ſes vertus poſtiches ;
& tu fis bien ; parles ſans fard :
conviens que le controverſiſte,
ſous un ciel toujours aſſez triſte,
eſt reſſerré par le terrein ;
qu'il s'agite à la même place,
& fait dans un étroit eſpace,
bien plus de pas que de chemin.
Le poëte avec moins de peine,
s'élance en de plus vaſtes champs,
& deux courſiers ſont différens,
l'un au manége & l'autre en plaine. (2)
Cet art des vers qui de ton tems
débile encore & ſans élans,

(2) Vers dont l'harmonie fait image.

sembloit se traîner dans l'enfance ;
cet art qui, parmi tes travaux,
te délassoit de l'éminence,
me sert d'étude & d'existence,
& ne faisoit que ton repos.
Mais ne crois pas mes sons frivoles ;
ni qu'ils se perdent dans les airs :
si j'aime à fredonner des airs,
sur ces airs je mets des paroles.
Le vrai poëte né penseur,
au philosophe n'en doit guère ;
éloquent abréviateur,
il jette par traits la lumière ;
il régénère ce qu'il fut ;
il devine ce qu'il ignore ;
il prend son vol, il est au but ;
lorsque l'autre calcule encore.

Par M. LE MIERRE.

On reconnoît dans cette Epître le talent de M. le Mierre pour les vers légers ; c'est son énergie, sa touche originale. On ne reprochera pas à cet Auteur de se traîner servilement sur les pas des autres Ecrivains.



L'ASTRONOME ET LE MENDIANT.

FABLE.

UN des enfans de la docte Uranie,
gens dont l'esprit audacieux
s'élève dans les airs, & vole jusqu'aux cieux,
avec les aîles du génie ;
un Astronome enfin se promenoit un jour,
& rêvoit à son ordinaire
qu'il côtoyoit de sphère en sphère ;
du globe du soleil l'étincelant contour.
Un Mendiant le voit, l'aborde, & le supplie
d'aider sa languissante vie :
mais sa priere est sans crédit,
& notre savant taciturne
qui de Mars s'en alloit chez le fils de Saturne ;
ne le vit ni ne l'entendit.
Il n'imaginoit pas, vous le croyez de reste,
en traversant ces vastes champs,
que, sur une route céleste
on pût trouver des Mendians.
Cependant l'homme au sac, sa main toujours tendue,
demande, pleure, crie, & se résout enfin,

en voyant que sa voix n'en peut être entendue,
à le tirer par son pourpoint : (1)
le Savant tombe de la nue :
croyez-moi, dit le pauvre : abandonnez aux Dieux
« le séjour d'où vient le tonnerre :
» qu'allez-vous faire dans les cieux ?
» les malheureux sont sur la terre ».

(1) *Enfin* & *pourpoint* ne riment pas.

S'il y a des défauts de rime dans cette fable, le sens m'en a paru sublime.

COUPLET

*Fait sur le champ pour Madame la Marquise de**, en soupant chez elle.*

De présider à mes ans,
trois Dieux disputoient la gloire;
Phébus m'offrit de l'encens,
& Bacchus m'offrit à boire ;
ils sont séduisans tous deux :
que fit le Dieu de Cythère ?
le fripon plus malin qu'eux,
me fit souper chez sa mère.

Par M. DE SAINT-PERAVI.

ÉPITRE
A MADAME LA COMTESSE DE**.

SUR bien des chofes dans la vie,
je fuis un peu Pyrronien;
je ne fais trop fi c'eft un bien:
mais enfin c'eft-là ma folie.
J'entendois parler chaque jour
d'un perfonnage d'importance,
qu'on cherche & qu'on fuit tour-à-tour,
que l'on détefte & qu'on encenfe;
fixé par état à la Cour;
traînant avec pompe à fa fuite,
l'étiquette & la dignité;
fur fon paffage, il met en fuite
les plaifirs & la liberté,
& va fous le dais qu'elle habite,
faire bâiller la majefté.
Etendant plus loin fa puiffance,
de l'augufte Palais des Rois,
il vient fort bien fans qu'on y penfe,
troubler dans un cercle bourgeois,
le gros rire de la finance.
Sur tous les rangs il a des droits,
& fon empire eft fans limites;
fouvent dans un cours de vifites,
on le rencontre en vingt endroits.

La jeune Ducheſſe à ſa porte
le conſigne inutilement :
juſqu'à ſon boudoir, ſans eſcorte ;
il s'introduit furtivement,
& ſur un ſopha feuille-morte,
ſe place entr'elle & ſon amant.
Dans cette maiſon magnifique,
dans ce ſalon voluptueux,
que l'art le plus ingénieux
orna par ſa vertu magique ;
quand loin d'un monde curieux ;
de nos modernes la muſique
anime un repas ſomptueux ;
quand à le braver on s'applique :
on le voit entrer à pas lent,
& dans l'aſſemblée à l'inſtant,
verſer ſon pavot léthargique.
Dès le matin, courant Paris
dans une élégante voiture,
au ſpectacle, au milieu des ris ;
dans un ſouper fin chez Laïs,
le ſoir il porte ſa figure ;
quelquefois dans de vieux Châteaux ;
ſur de vieux titres de nobleſſe,
il rit des orgueilleux propos
d'une gothique politeſſe.
Il ſe plaît auprès des mamans ;
il attaque à quinze ans les filles ;
il ſe gliſſe à travers les grilles
dans tous les dortoirs des Couvens ;

dans les fauteuils des vieux parens;
il endort nombre de familles,
par des récits de l'ancien tems.
Il paroît, & se multiplie
sous cent visages différens,
de Prédicateurs, de Savans,
de Robins, d'Actrice jolie;
par fois même, à ce que l'on dit;
on l'entend à l'Académie
parler avec beaucoup d'esprit;
il laisse rire le village
où jamais il n'eut grand crédit,
& fuit le cabinet du sage.
Cet être bizarre est l'Ennui:
quoiqu'en tous les coins de la France;
on ne m'entretint que de lui,
je doutois de son existence;
je ne sais pourquoi jusqu'ici
fronçant loin de moi son sourci, (1)
il respecta mon indolence:
au sein des plaisirs les plus doux,
ce n'est sûrement pas chez vous
que j'en ai fait la connoissance.
Mais depuis ce moment d'adieux,
où tâchant de cacher mes larmes,
pour un devoir fastidieux,
il fallut quitter tant de charmes;
le matin; le soir & la nuit,

(1) Il faut écrire *Sourcil*, & alors il ne rime pas avec *Ici*,

certain du succès de ses armes,
par-tout sans relâche il me suit.
Loin de vos charmantes demeures,
le froid ennui file ces heures,
que vous m'y faisiez oublier ;
le tems qui dans sa marche égale,
décrit leur cercle régulier,
pour en allonger l'intervalle,
semble arrêter son balancier.
Moi qui faisois ma grande affaire
d'une paisible oisiveté,
qui savois si bien ne rien faire,
aujourd'hui je suis tourmenté
par ce repos qui sut me plaire ;
l'action devient nécessaire
à mon esprit inquiété. (2)
Si je me vois seul, je soupire,
je deviens chagrin & rêveur ;
pour tromper le tems, veux-je lire,
je maudis le Livre & l'Auteur ;
je me trouve, s'il faut écrire,
& sans idée & sans chaleur ;
nos femmes qu'ici l'on admire
me paroissent à faire peur ;
nos beaux esprits qui les font rire,
ne me donnent que de l'humeur :
rien ne peut charmer ma langueur.
Je cherche en ce qui m'environne,

(2) Dit-on *mon esprit inquiété*, pour *mon esprit inquiet*.

votre raiſon, votre beauté,
les charmes de votre perſonne,
ce tour que la nature donne,
votre aimable naïveté,
le ſel heureux qui l'aſſaiſonne :
mais vous ſeule avez le moyen
d'unir tant de grâces enſemble ;
je ne vois rien qui vous reſſemble ;
mes ſouvenirs ſont tout mon bien.
D'après cette légère image,
jugez de l'état de mon cœur,
& reconnoiſſez votre ouvrage.
Pourſuivi par un mal rongeur,
poiſon de l'ame appeſantie,
le ſombre Anglois vient parmi nous
en reſpirant un air plus doux,
retrouver l'amour de la vie :
je vais vous rejoindre demain ;
ſi vous fûtes, jeune Sylvie,
la cauſe de ma maladie,
ſoyez auſſi mon médecin.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

Cette Epître eſt ſpirituelle, galante, bien tournée. Le portrait de l'ennui eſt rempli de traits heureux.



A MADAME LA COMTESSE DE**,

Qui reſſemble à la figure de l'Amitié dans le Grouppe de M. Pigal.

DANS un grouppe voluptueux ;
Pigal unit l'amour & l'amitié fidelle ;
& s'il en faut croire nos yeux,
tes traits à la dernière ont ſervi de modèle :
quelle amitié ! l'amour n'eſt pas plus dangereux ;
tu bleſſes comme lui, ſi tu ſouris comme elle :
vas, tu reſſembles à tous deux.

Par M. DORAT.

ÉPIGRAMME.

TANT que la liberté fut laiſſée à Clarice ;
nul ne diſtinguoit ſes appas :
ſon mari la renferme ainſi qu'une novice :
mille amans volent ſur ſes pas ;
que cet époux a de malice !

Par M. IMBERT.

STANCES
A L'AMITIÉ.

DIVINITÉ, dont les traits délicats
font reconnoître l'air de ton aveugle frère,
mais qui joins à tous ses appas
les yeux clairs & sereins de ta céleste mère,
tendre Amitié, doux asyle des cœurs,
c'est à toi que je sacrifie :
si l'amour nous donne la vie,
toi seule en donnes les douceurs.



Qu'un insensé porte à ce Dieu cruel (1)
le sacrifice de ses larmes ;
que d'un cœur déchiré de chagrins & d'alarmes,
il aille parer son autel : (2)
s'il en obtient une couronne,
il ignore quel prix elle doit lui coûter :
ta libéralité nous donne
les biens que ce tyran nous fait trop acheter.

(1) *Douceurs, Cruel :* Deux rimes masculines de différentes espéces à côté l'une de l'autre. Je crois qu'il y en a des exemples dans quelques Odes de nos bons Ecrivains : mais cela est très-rare.

(2) *Parer l'Autel de l'Amour d'un cœur déchiré d'alarmes.* Style alembiqué.



Quand les appas d'une douce union
nous engagent ſous ton empire,
ils ne viennent pas nous ſéduire
par une courte illuſion.
Chez toi la vertu, le mérite,
nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
chez toi les vrais plaiſirs ſont toujours à la ſuite
de l'innocence & de la paix.



En amour tout eſt impoſture ;
juſqu'au ſilence, tout y ment ;
ce qui pour l'un eſt ſiécle, eſt pour l'autre un moment :
tout s'y donne à fauſſe meſure.
Chez toi la vérité fait entendre ſa voix ;
ſa lumière nous ſert de guide ;
ſur nos goûts la raiſon décide,
& le tems reſpecte ſon choix.
Au joug d'airain, deux cœurs aſſujettis
font l'un de l'autre le ſupplice,
quand, par un bizarre caprice,
Amour les a fait aſſortis :
ſous les aimables loix dont l'amitié nous lie,
& les biens & les maux, tout doit ſe partager :
mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie,
& le mal y devient léger.

Par M. le Marquis DE SAINT-AULAIRE.

Ces vers ſont peu connus : on y trouvera de la grâce & des négligences.

ÉPITRE

*De Zizi, petit Chien de l'Auteur, présentée par le Chien lui-même à Zirphé, petite Chienne de Madame la Duchesse de B**.*

TOI que le rang & les talens
des autres chiens rendent l'arbitre,
aimable voisine, consens
que je t'adresse cette épître;
les chiens, entr'eux gens peu courtois,
ignorent la cérémonie
dont les humains suivent les loix;
ils sont égaux dans cette vie:
les hommes l'étoient autrefois.

De ce grand chien caniculaire,
doté d'un brevet d'immortel,
chien aux gredines peu cruel,
tu descens, dit-on, par ta mère,
chienne en son tems fort peu sévère:
quiconque a des parens au Ciel,
doit vivre à l'aise sur la Terre.

Sur ses genoux voluptueux,
Hebé te berce & te caresse;
favorite de la mollesse,
tu dors sur des carreaux pompeux,

ou ſur le ſein de ta maîtreſſe :
ce dernier lit me plairoit mieux.
Belles mains par l'amour polies,
& par les Grâces arrondies,
s'empreſſent à te careſſer ;
tantot d'une bouche fleurie,
tu te ſens mollement preſſer ;
& le nectar & l'ambroiſie
réveillent tes goûts aſſoupis :
ſi les chiens ont un paradis,
tu fais le tien dans cette vie.

Par M. DE SAINT-PERAVI.

Quoiqu'on connoiſſe déjà beaucoup de vers ſur des chiens, des chats, &c. on lira encore ceux-ci avec plaiſir. C'eſt un des plus agreables badinages de cette eſpece.

IN-PROMPTU

A Mademoiſelle D'AVEJAN, *au ſujet d'une Piéce de vers adreſſée dans un Bal à la plus belle.*

ON cache en vain le nom de la beauté divine,
dont on nous peint ſi bien les grâces, les appas:
qui vous connoît, ne le demande pas;
qui vous voit, d'abord le devine.

Par M. LE FRANÇOIS.

LES MÉTAMORPHOSES D'ÉRÉSICTÉE.

LA Nayade Eréſictée
ſe jouoit ſur ſon ruiſſeau ;
& ſans bruit, l'heureux Protée
s'approchoit en nageant ſous l'eau.
Soudain la Nymphe éperdue
voit ſon amant, ſe voit nue :
elle fuit dans les airs & s'envole en oiſeau;
elle s'abat toute agitée
ſur un rameau,
près d'un moineau :
c'étoit Protée.
Elle fuit, & le Dieu n'atteint au haut des airs
qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modele
des amans,
il la fuit dans ſes changemens,
change comme elle,
& la pourſuit dans tous les élémens.
Se mêlant aux feux du tonnerre,
il entraine avec lui cette vapeur légère.
La Nymphe en pleurs
échappe à la nue embrâſée,
tombe en roſée :
mais le Dieu la devance, & l'attend ſous les fleurs,

Nymphe févère,
vous fuyez vainement :
rien n'eft feul ; tout a fon aimant ;
& tout ce qui pourra vous plaire
cachera toujours votre amant.
Elle a ceffé de fe défendre ;
& le premier plaifir que fon ame reffent ;
eft le doux plaifir de reprendre
tous fes attraits pour fon amant.

Par M. DE RHULIERES.

Il eft dommage que le mot d'*Amant* foit répété deux fois à la rime & fi près l'une de l'autre. Cette légère négligence n'empêche pas que ces métamorphofes ne foient extrêmement ingénieufes.

ÉPITAPHE

De M. de MONCRIF, *de l'Académie Françoife, mort en Novembre* 1770.

DE mœurs (1) dignes de l'âge d'or ;
ami fûr, auteur agréable ;
ci-gît qui, vieux comme Neftor,
fut moins bavard & plus aimable.

Par M. DE LA PLACE.

(1) Ce génitif ne fait pas un bon effet.

M. de Moncrif a excellé dans la Romance & les petits Actes d'Opéra ; il eft auteur du Conte charmant de Titon & l'Aurore : voilà ce qui doit confacrer le nom de cet Académicien dans les faftes de notre littérature.

ETRENNES A M***.

AMI, j'éprouve votre haine
contre tout cérémonial.
L'anniverſaire phénomène,
que le froid Janus nous ramène,
& qu'honorent d'un culte égal
le Badaut, le Provincial,
le Soldat & le Capitaine,
& le Seigneur & le Vaſſal,
me procureroit la migraine,
s'il n'amenoit le carnaval.
C'eſt un Dieu d'étrange figure:
Écho l'engendra de Mercure,
& de ſérieux Pantalons
l'élevèrent de-là les monts;
il a le babil de ſa mère;
il eſt hableur comme ſon père;
des deux ſexes il prend la voix:
il porte jupes & culottes;
il a plus de maſques cent fois,
que Dom Japhet n'a de calottes;
vêtu de diverſes couleurs,
il rit d'un œil, pleure de l'autre,
embraſſe goujats & ſeigneurs,
crie à tout venant: je ſuis vôtre;
bref, c'eſt le Dieu du compliment.

Pauvre de ſens, riche en parole,
il flatte, il ſouhaite, il conſole,
& le tout indifféremment;
c'eſt en Janvier qu'il caracole;
& met le monde en mouvement;
il rend toute une Cité folle,
comme à Naples la Tarentole: (1)
bien eſt-il vrai que ſon ſéjour
n'eſt ici que d'une ſemaine;
il tient plus long-tems à la Cour:
toute l'année il s'y démène.

Par feu M. ROI.

(1) Dit-on *la Tarentole* pour la Tarentule?
Ces vers ſinguliers n'ont jamais été imprimés.

QUATRAIN.

IL faudroit penſer pour écrire:
il vaut encor mieux effacer;
les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

Par M. DE VOLTAIRE.



APOLOGIE DE L'ART,

ÉPÎTRE

Adressée le premier jour de l'an à un Amateur de la belle nature, en lui envoyant des Magots, des papiers de la Chine, & d'autres colifichets.

BON jour, bon an, ſalut, ſanté,
à mon Philoſophe entêté
de la ſimple & froide NATURE,
cette triſte Divinité,
qui n'oſe, dans ſa marche obſcure,
de ſon éternelle parure,
varier l'uniformité.

De mon ame Idole chérie,
ART charmant, Dieu de ma patrie,
le merveilleux naît ſous tes pas;
enrichis toujours ces climats
des tréſors de ton induſtrie;
laiſſe gronder les partiſans
de ta rivale déſolée :
de nos villes & de nos champs
pour jamais elle eſt exilée.

Un ſceptre d'émail à la main,
tu gouvernes en ſouverain
le François brillant & volage;

c'eſt toi qui formes l'aſſemblage
de ſes légers ameublemens ;
ta délicateſſe, tes grâces
brillent dans ſes appartemens ;
il doit à tes heureux talens
ces feſtons, ces vernis, ces glaces,
ces rideaux à nœuds de rubans,
ces papiers que ta main divine
peignit pour le plaiſir des yeux,
ces magots ſi facétieux,
nés de ton humeur enfantine,
& tous ces riens délicieux,
que tu fais venir de la Chine,
pour en décorer ces beaux lieux.

Qui ſuit la Nature à la piſte,
ne ſera jamais qu'un copiſte,
qu'un malheureux imitateur :
le Chinois ſeul eſt créateur ;
il donne un nouvel ordre aux choſes ;
fertile en prodiges divers,
ſes riantes métamorphoſes
font éclore un autre univers.

Fleuves, coulez ſur les montagnes ;
détachez-vous du firmament,
étoiles, parez les campagnes ;
poiſſons, quittez votre élément ;
vous, oiſeaux, rampez ſur la terre ;
cerfs, rhinocéros, éléphans,
volez au ſéjour du tonnerre ;
& vous, mortels impertinens,
venez ſous diverſes figures,

par mille grotesques postures,
me divertir à vos dépens.

Voilà, malgré votre satyre,
ce que j'aime & ce que j'admire !
soyez aussi de votre tems ;
& que la nature marâtre,
dont vous êtes trop idolâtre,
perde son pouvoir sur vos sens.
Croyez-moi : ses charmes maussades
ressemblent à ces beautés fades,
que l'on contemple sans desirs :
l'art est une coquette aimable,
dont l'enjouement inépuisable
fait donner la vie aux plaisirs.

Par M. FRERON.

Il y a dans cette Epître de l'imagination, de la poësie, des details agréables : on pourroit faire aussi une excellente piece sur le sujet contraire.

A UNE FEMME MORALISTE.

TA morale est pleine de charmes ;
elle touche & séduit les cœurs ;
à la raison je rends les armes :
ta main la couronne de fleurs.
Mais, jeune Elmire, la tendresse,
dans tes yeux, se peint à son tour :
ah ! quand tu parles de sagesse,
devroient-ils inspirer l'amour ?

Par M DORAT.

A MADEMOISELLE**.

Qui avoit proposé le bonheur d'être libre, *pour sujet d'une Piéce de vers.*

L'UN s'attache à la gloire, & l'autre sert les rois ;
chacun a son Dieu qu'il encense ;
il est doux d'être libre & de vivre à son choix :
le courtisan le dit ; l'homme sage le pense.
Quand on vous voit, on n'a point à choisir ;
on se fait un affront (1) de son indépendance ;
l'honneur est dans les fers, la gloire est de servir.
Eh ! comment conserver un parfait équilibre
entre la raison & l'amour ?
si le ciel eût voulu que l'homme restât libre,
il se fût bien gardé de vous donner le jour.

Par M. LE PRIEUR.

(1) *Affront* n'est pas le mot propre.

A MADAME....

En lui envoyant Téliamed.

DES flots, dit cet auteur, nous sommes tous venus :
auriez-vous cru sortir du sein des eaux, Mélite ?
pour moi, j'ignorois qu'Amphitrite
eût produit plus d'une Vénus.

Par M. IMBERT.

LE BOUQUET
DE GENEVIÉVE.

MALGRE' la naiſſance & le rang ;
ſouffrez, Comteſſe, un parallèle
entre vous & la Paſtourelle,
que révère le peuple franc. (1)
Eh ! qu'importent la panetiere,
& la houlette, & les moutons,
& les palais & la chaumière,
& les rubans & les blaſons ?
c'eſt par le cœur qu'on eſt Bergère.
Nos goûts & nos premiers penchans
nous rapprochent de la nature ;
Comteſſe, vous aimez les champs,
leur ſimplicité, leur verdure ;
ils ont des charmes ſi touchans !
on eſt Bergère, je vous jure,
lorſque l'on aime le printems.
Souvent l'ombre de la retraite
plaît, & ſuffit à vos deſirs :
libre des ſoins de l'étiquette,
vous y rempliſſez vos loiſirs
de l'étude ſage & ſecrette,
des vrais biens & des vrais plaiſirs ;.

(1) Vers qui manque à l'harmonie.

ce goût-là tient à la houlette.
Quand le jour de ses derniers traits
doroit les campagnes fleuries,
j'ai vu souvent vos pas distraits (2)
errer sur l'émail des prairies;
rêveuse, vous goûtiez le frais:
on est, avec des rêveries,
Bergère à peu de chose près.
Ai-je fini le parallèle?
oh! non, sans doute!... il faut un chien;
vous l'avez; Carite est si belle!
Carite vous garde si bien!
elle est si tendre & si fidelle!
Mais, quoi? ne manque-t-il plus rien?
filez-vous? j'ai vu cet automne
votre main tourner le fuseau;
les moutons? l'amour vous les donne;
oui, tout ce qui vous environne
vous aime, & voilà le troupeau.

Par M. COLARDEAU.

(2) *Vos pas distraits* expression hardie.

Ces sortes de parallèles commencent à être usés: celui-ci a toutes les grâces de la nouveauté; on n'avoit encore rien sur Sainte-Geneviève, & l'Auteur a su louer la nouvelle Bergère, sans dénigrer l'ancienne.



EPITRE
A M. LE COMTE DE TRESSAN.

JE me fouviens qu'en ma préfence,
d'Apollon difant le fecret,
vous voulûtes dès mon enfance,
qu'une Lyre fût mon jouet.
A cette fameufe fontaine,
où tant de rimeurs fe traînoient,
je vous voyois aller fans peine :
les Grâces vous y conduifoient.
Mais quand par de charmantes routes ;
aux lizières vous me meniez,
je n'y buvois que quelques gouttes
de l'eau dont vous vous abreuviez.
Auffi la Lyre fi touchante,
que de vous j'obtins autrefois,
eft toujours aigre & difcordante,
dès qu'elle paffe fous mes doigts ;
de grâce, apprenez-moi, mon maître,
à l'adoucir, à la régler ;
à vos foins, je devrai peut-être
la gloire de vous célébrer.
Alors dans un charmant délire,
il faudra varier mes fons :
que j'aurai de chofes à dire !

adieu, j'attendrai vos leçons.
La goutte à la ſerre cruelle,
vous a, dit-on, perſécuté ;
c'eſt un bon d'immortalité :
mais vous l'auriez bien eu ſans elle.

Par M. DE L.**.

ROMANCE.

AIR NOTÉ, *n°*. 2.

QUAND Colin eſt auprès de moi ;
mon cœur s'émeut, mon ſein palpite ;
tout s'embellit quand je le voi,
tout me déplait dès qu'il me quitte.
Son ſourire m'ouvre les cieux ;
ſa voix me charme & m'intéreſſe ;
je crains de rencontrer ſes yeux,
& je voudrois les voir ſans ceſſe.

Quelquefois en filant mon lin,
je penſe à lui, je perds courage ;
le fuſeau tombe de ma main :
je ne vois plus que ſon image.
Son ſourire, &c.

Par M. LEONARD.

LE MOUCHERON PHILOSOPHE.

FABLE.

Un Moucheron philoſophoit ;
Philoſopher ! c'eſt bien le fait
d'un Moucheron ! la pauvre bête
ſans doute radotoit,
& s'y caſſoit la tête.
Soit : mais enfin la choſe étoit
comme je vous le dis ; écoutez-moi de grâce.
Tantôt avec audace,
prétendant gouverner les peuples & les Rois,
à l'univers entier il annonçoit ſes loix :
tantôt ſur le ciel même,
déployant, plein d'orgueil, ſon vain & faux ſavoir,
de l'artiſte ſuprême
il attaquoit, par un hardi ſyſtème,
& la ſageſſe & le pouvoir.
Le haſard, diſoit-il, de la nature entière
a formé les accords ;
le haſard ſeul des cieux & de la terre
dirige les reſſorts ;
un ouvrage imparfait ne peut être l'ouvrage
d'un Dieu que l'on dit tout-puiſſant ;

la raiſon nous l'apprend,
& la raiſon eſt le guide du ſage :
Raiſon, fille du ciel, daigne éclairer mes pas.
Pendant qu'il tenoit ce langage,
la Raiſon deſcendit, (telle on peint ſon image),
un flambeau dans la main, diſſipant un nuage :
charmé de ſes appas, (1)
frappé de la vive lumière
que ſon flambeau répand,
notre Philoſophe imprudent
réfléchiſſant à ſa manière,
prend ſon eſſor,
vole autour d'elle,
ſe brûle une aîle,
puis l'autre encore,
enfin périt. Hélas! parmi les hommes,
combien de Moucherons dans le ſiècle où nous ſommes!

Par M. l'Abbé DE VAUROUX.

(1) Cette diſpoſition de rime n'eſt point harmonieuſe.

A MADAME**,

En lui envoyant le recueil des vingt Baiſers.

VINGT! ce nombre-là t'effarouche!
Pour tous les vingt, jeune Pſyché,
ſi j'en obtiens un de ta bouche,
je croirai faire un grand marché.

Par M. DORAT.

PROLOGUE

De la Tragédie D'ESTHER, *qu'on a jouée en 1770 au Couvent de Belle-Chasse, le jour de Sainte Rose, fête de Madame la Prieure.*

LA PIÉTÉ.

PAR ce monde profane, oubliée ou proscrite,
j'ai pour asyle encor ce lieu que Rose habite ;
j'y goûte les douceurs de la sainte cité :
que cet heureux sejour plaît à la Piété !
J'y vois, ô chaste époux, tes compagnes chéries
du céleste froment par toi-même nourries ;
pour soupirer sans cesse au pied de tes autels,
leur cœur a dédaigné l'hommage des mortels ;
leur voix mélodieuse annonçant tes louanges,
semble unir ses accens au concert de tes Anges ;
ta lumière les guide, & d'un pas assuré,
elles suivent tes pas jusqu'au tombeau (*) sacré.

Que vois-je ? quels apprêts ! on accourt, on s'empresse ;
l'air retentit de chants & de cris d'allégresse ;
le doux feu du desir brille dans tous les yeux :
des plaisirs innocens vont animer ces lieux.

* Les Dames de Belle-Chasse sont Chanoinesses du Saint-Sépulchre ; ainsi cet eloge leur est propre.

Rose, pour t'honorer cet enclos se décore ;
les fleurs l'ont parfumé, tes vertus plus encore.
Ne te refuse point à des transports si doux :
de l'encens qui t'est dû le ciel n'est point jaloux ;
tu plais, tu reçus tout de sa bonté suprême ;
c'est elle-même en toi qu'on révère & qu'on aime.
Vois ce tumulte heureux, vois ces jeux pleins d'appas ;
tes filles en ce jour sont par-tout sur tes pas.
C'est par le tendre amour que tu règnes sur elles ;
ainsi que la Colombe assemble sous ses aîles,
ses dociles Petits accourus à sa voix,
les nourrit, les échauffe, & les guide à-la-fois :
ainsi par tes leçons, cette jeunesse instruite,
au sentier du bonheur marche sous ta conduite.

O charme de tes loix ! ô trop rapides jours !...
Mais si ton règne avance, & va finir son cours, (**)
ne crains pas que l'amour dans leur ame s'efface :
il ne tient qu'à toi seule, & non pas à ta place.
Sur un théâtre saint, Rose, je viens t'offrir
ces jeux édifians que j'ouvris dans Saint-Cyr ;
je vais montrer d'Esther l'ame pure & fidelle :
d'autres, en la voyant, feront le paralèle.

Par M. l'Abbé DE MALESPINE.

(**) On élit la Prieure tous les trois ans.

En donnant la Tragédie d'Esther au Couvent de Belle-Chasse, on ne pouvoit se servir du prologue de Racine, où il parle des conquêtes de Louis XIV. Il est heureux que les circonstances aient engagé M. l'Abbé de Malespine à composer celui-ci, où la Piété prend un langage si aimable, & si analogue à son vrai caractère.

BILLET DOUX
A LA FORTUNE.

FORTUNE, je veux bien encore
épier un tems tes faveurs ;
de cette foule qui t'adore,
je t'épargnerai les langueurs :
la langueur ennuie & fatigue ;
pour moi j'aimerois presqu'autant
un vieux, qu'un langoureux amant.
Menons plus gaîment notre intrigue :
je n'entends rien à soupirer ;
tu n'es qu'une franche coquette ;
je sais fort bien comme on les traite :
j'en ai par fois pu rencontrer.
J'ai deviné ton caractère,
& je crois avoir à tes yeux
un assez bon droit pour te plaire :
c'est de n'être point amoureux.
Si je te plais, tu peux me prendre,
beaucoup plus jouissant que tendre ;
si cela dure, eh bien ! tant mieux :
si tu me chasses, sans me pendre, (1)
je te jure, sur mon honneur,
que, sans la plus petite humeur,

(1) *Sans me pendre*, transposition qui rend la phrase lâche.

je ſerai le premier à rendre
billets doux, lettres & portrait.
Ou tu reſteras mon amie,
ou, ſi tu veux, mon ennemie,
ou tu m'oublieras tout-à-fait.
Coquette, jolie & friponne,
peut nous occuper un moment :
mais, par ma foi ! bien fou qui donne
un regret à ſon changement.

Par M. le Marquis DE P**.

A MADAME DE**.

DANS les beaux jours du premier âge
vous auriez eu tous les autels ;
en vous, Eglé, des immortels
on reconnoît l'heureux ouvrage :
Junon vous a donné ſon port majeſtueux ;
ce front qui réunit la grâce & la nobleſſe ;
Hébé, ſur ce beau teint dont l'œil eſt amoureux ;
fixa la fleur de ſa jeuneſſe ;
Minerve, à ces brillans attraits,
ajouta les tréſors de l'ame :
mais c'eſt l'Amour qui combla ces bienfaits ;
dans vos yeux, il a mis ſa flamme,
& dans votre main, tous ſes traits.

Par M. D'ARNAUD.

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

FABLE.

Le Plaiſir & l'Ennui, depuis le premier âge,
vont parcourant cet Univers ;
ce premier vole, & c'eſt dommage.

Le Plaiſir, traverſant les airs,
ſort d'une ville, & va dans un village.
Voulez-vous me loger, dit-il aux habitans ?
» Volontiers, notre ami, dirent ces bonnes gens.
Lors répond le Plaiſir : « J'abandonne la ville ;
» je connois votre cœur : vous connoîtrez le mien ;
» vous ſaurez qui je ſuis : vous le méritez bien.
» Ce village me plaît ; il ſera mon aſyle ;
» j'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre : aujourd'hui
» je loge chez Colin ». C'étoit fête chez lui :
car ſa chère moitié venoit ce jour-là même
de lui donner un beau garçon,
& le Plaiſir fut du Baptême.
Mais l'autre voyageur paſſant par le canton,
l'Ennui, par haſard vint, & leur dit : Eh ! de grâce !
« pour cette nuit, logez-moi ſeulement ».
On répondit qu'on n'avoit point de place ;
le voiſin en dit tout autant ;
plus loin de même. Alors l'Ennui très-ſage
prit le parti de ſortir du village :

mais il n'y perdit pas : car il eût le bonheur,
en affectant un air honnête,
de se glisser chez le Seigneur,
qui ce jour-là donnoit une brillante fête.

Par M. Drobecq.

VERS
A MONSIEUR L'ABBÉ DE VOISENON,
A l'occasion de sa convalescence.

O toi ! le Chaulieu de nos jours ;
qui puisas au berceau l'heureux talent de plaire,
est-il vrai, cher Abbé, que, d'un bras sanguinaire,
le Destin, de ta vie alloit trancher le cours ?
En ce moment que faisoient donc les Grâces ?
Comment ont-elles pu, veillant sur nos climats,
un seul instant s'écarter de tes pas ?
Mais je les vois voler au bruit de tes disgrâces :
le Dieu des morts est attendri ;
il déride son front sévère ;
&, désarmé par la troupe légère,
en soupirant, lui rend son favori.
Echappé de la nuit profonde,
tu regrettes peut-être un laurier éternel ! ...
Pendant quelques momens, séduis encor le monde :
nous aurons tout le tems de te voir immortel.

Par M. le Prieur.

EPITRE

EPITRE AU ROI DE LA CHINE,

Sur le Recueil de vers qu'il a fait imprimer.

REÇOIS mes complimens, charmant Roi de la Chine :
ton trône eſt donc placé ſur la double colline !
on ſait dans l'Occident que, malgré mes travers,
j'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers ;
David me plut auſſi, quoiqu'à parler ſans feinte,
il prône trop ſouvent ſa chère cité ſainte,
& que d'un même ton, ſa muſe à tout propos,
faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connoît mieux ſon monde ;
il eſt plus varié ; ſa verve eſt plus féconde ;
il a lu ſon Horace ; il l'imite, & vraiment
ta Majeſté Chinoiſe en devroit faire autant.
Je vois avec plaiſir que de Pekin à Rome,
l'art de la poéſie eſt néceſſaire à l'homme ;
qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd :
je ne veux pas chanter aux oreilles d'un ſourd ;
les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
dis-moi ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
eſt auſſi difficile à Pekin qu'à Paris,

Ton peuple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure,
qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,
de deux alexandrins, côte-à-côte marchans,
l'un ſerve pour la rime & l'autre pour le ſens :
ſi bien que ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
on pourroit retrancher la moitié d'un ouvrage. (1)
Je me flatte, grand Roi, que tes ſujets heureux
ne ſont point opprimés de ce joug onéreux.....
Parmi nous, le ſentier qui mene aux deux collines,
ainſi que tout le reſte, eſt parſemé d'épines.
A la Chine, ſans doute il n'en eſt pas ainſi ;
les biens ſont loin de nous, & le mal eſt ici ;
c'eſt de l'eſprit françois la deviſe éternelle :
je veux m'y conformer, (2) & d'un crayon fidèle,
peindre notre Parnaſſe à tes regards chinois ;
écoute : mon partage eſt d'ennuyer les Rois.

Tu ſais (car l'univers eſt plein de nos querelles)
quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
occupent tous les mois l'infatigable main
des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin. (*)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
ſont le champ de bataille où le fort ſe déploye....
Du Janſéniſme obſcur, le fougueux gazetier
aux beaux eſprits du temps ne fait aucun quartier :

(1) On n'a jamais peint auſſi agréablement les inconvéniens de nos vers de douze ſyllabes. Voilà, ce me ſemble, de ces details qui marquent le grand écrivain.

(2) Cela n'eſt-il pas un peu vague? Comment ſe conformer à cette éternelle deviſe de l'eſprit françois: *Les biens ſont loin de nous, & le mal eſt ici?* eſt-ce là une deviſe ?

(*) Imprimeurs.

H** pourſuit de loin les Encyclopédiſtes ;
L** fond en courroux ſur les Economiſtes ;
à brûler les Payens, R*** ſe morfond ;
B** pouſſe à Jean-Jacques, & Jean-Jacques à B** ;
P*** contre eux tous puiſſamment s'évertue :
que de fiel s'évapore, & que d'encre eſt perdue !
Parmi les combattans, vient un rimeur gaſcon,
prédicant Huguenot, favori de F**,
qui, pour ſe ſignaler, refait la Henriade ;
& tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
de voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
on vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré.
La diſcorde eſt par-tout, & le public s'en raille ;
on ſe hait au Parnaſſe, encor plus qu'à Verſaille.
Grand Roi, de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
crois-moi : reſte à Pekin, ne viens jamais chez nous ;
auprès du fleuve jaune, un peuple entier t'admire ;
tes vers ſeront toujours très-bons dans ton Empire :
mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers ;
les François ſont malins & ſont grands chanſonniers....
Le Roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique,
accompagné par-tout de l'eſtime publique,
vit Paris ſans rien craindre, & régna ſur les cœurs ;
on reſpecta ſon nom, comme on chérit ſes mœurs :
oui, mais cet heureux Roi qu'on aime & qu'on révère,
ſe connoît en beaux vers, & ſe garde d'en faire ;
nous ne les aimons plus ; notre goût s'eſt uſé ;
Boileau, craint de ſon ſiècle, au nôtre eſt mépriſé ;
le Tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
fatigué de rimer, va ne parler qu'en proſe ;

de Moliere oublié, le sel s'est affadi.
Envain pour ranimer le Parnasse engourdi,
du Peintre des Saisons la main féconde & pure,
des plus brillantes fleurs a paré la nature;
vainement de Virgile élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé son auteur :
d'un siècle dégoûté, la démence imbécille
préfere les remparts, & Faxhall à Virgile ;
on verroit Cicéron sifflé dans le Palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
conservent notre gloire à l'opéra-comique :
tout le reste est passé, le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant;
Zoïle te loueroit pour quelqu'argent comptant :
mais tu serois peu lu, malgré tout ton génie,
des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France, il faut prendre son tems...

. . . .

Monarque au nez camus des fertiles rivages,
peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
règne en paix, fais des vers, & goûte de beaux jours,
tandis que sans argent, sans amis, sans secours,
le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée;
que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
qu'une pipe à la main, sur un large sopha,
mollement étendu, le pesant Mustapha
voit le Russe entasser de victoires nouvelles,
des rives de la Save aux bords des Dardannelles,
& qu'un Bacha du Caire à sa place est assis,

au trône où les Hébreux ont vu régner Isis.
Nous autres cependant au bout de l'hémisphère ;
nous des Velches grossiers postérité légère, (3)
livrons-nous en riant dans le sein des loisirs,
à nos frivolités que nous nommons plaisirs. ...

Par M. DE VOLTAIRE.

(3) Vers charmant.

Pour donner à cette Piéce le tribut de louanges qu'elle mérite, il faudroit répéter ce qu'on ne cesse de dire sur les vers de M. de Voltaire depuis 50 ans. On est sur-tout d'accord sur la supériorité de ses poësies légéres.

ÉPITAPHE

De M. le Président HENAULT, *de l'Académie Françoise.*

AINSI que les vertus, les talens n'ont point
d'âge ;
dans ses écrits jamais on n'entrevit le sien ;
il lut l'histoire en Philosophe, en sage :
il l'écrivit en citoyen.

Par M. DE LA PLACE.

M. le Président Hénault, célèbre par son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, & qui auroit dû l'être au par sa piéce de François II, est mort à Paris le 24 Novembre 1770.

MADRIGAL.

Sur les jaloux, l'amour épuiſe
ſes plus redoutables rigueurs ;
il veut qu'on engage les cœurs,
& défend qu'on les tyranniſe.
Belles, prenez de douces chaînes ;
tout doit répondre à vos deſirs ;
le Dieu d'amour garde ſes peines,
pour qui troublera vos plaiſirs.

A MADAME DE SA**,

En lui envoyant une Pomme avec ces mots : à la plus Belle.

De la beauté cette pomme eſt le prix ;
Vénus l'obtint, vous l'obtiendrez comme elle ;
je ſuis juſte comme Paris,
comme Vénus vous êtes belle.

Par M. Imbert.



LE RUBAN,

IDYLLE.

LUCETTE, MIRTIL.

LUCETTE *à part.*

Le voilà ! le perfide ! . . ah ! que je ſuis émue !

MIRTIL *à part.*

L'infidelle ſoupire . . . & je ſoupire auſſi !

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue ;
je ne m'attendois pas à te trouver ici :
mais je vais m'en aller, pour éviter ta vûe ;
une autrefois je chercherai
mon ruban qui s'eſt égaré.

MIRTIL.

Ah, cruelle ! eſt tu donc fâchée
d'être encore une fois condamnée à me voir ?

LUCETTE *cherchant ſon ruban.*

Ce n'eſt pas qu'au ruban je ſois bien attachée :
pour te le rendre, ingrat, j'aurois voulu l'avoir ;
c'eſt un don qu'autrefois m'avoit fait ta tendreſſe ;

j'en ornois mes cheveux ; je le portois pour toi . . . .
Quand tu le trouveras, pour gage de ta foi,
tu peux l'offrir à ta maîtreſſe.

MIRTIL *ſuivant Lucette qui va çà & là le corps penché.*

Mon ruban ne te plaiſoit pas :
tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère ;
ceux de Lamon, ſans doute, ont pour vous plus d'appas ;
je ſuis pauvre ; il eſt riche... il a droit de vous plaire.

S'arrêtant devant elle, & croiſant les bras.

Hélas ! ſi tu m'aimois, quel ſeroit mon deſtin !
nul mortel ne m'eût (1) fait envie ;
& voilà que dans le chagrin
je vais finir ma triſte vie !
l'éclat d'un jour pur & ſerein
pour mes yeux n'aura plus de charmes ;
je gémirai dès le matin ;
& le ſoleil, à ſon déclin,
me retrouvera dans les larmes.

Se promenant d'un air accablé.

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur :
ici, ſur mes genoux, repoſoit la cruelle ;
ici, mes plus beaux jours s'écouloient auprès d'elle ;
ici, par cent baiſers (ô comble d'horreur !)

(1) Après *quel ſeroit mon deſtin*, ne faut-il pas : *nul mortel ne me ſeroit envie ?*

l'ingrate m'assuroit d'une amour éternelle....

S'approchant de Lucette & la regardant :

Je t'entens soupirer! tu pleures, infidelle !...
& tu ne pleures pas de me percer le cœur !

LUCETTE.

Va ! c'est toi qui n'est qu'un trompeur ;
laisse-moi.... va trouver cette amante nouvelle,
que peut séduire aussi ton langage imposteur.....
hélas ! à me tromper tu n'avois point de gloire ;
j'avois tant de plaisir à croire
que de mes sentimens tu faisois ton bonheur!

MIRTIL *se jettant aux pieds de Lucette.*

Quoi! tu peux te livrer à d'indignes alarmes!
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes :
c'est toi seule que j'aime.

LUCETTE.

Oses-tu l'assurer ?
tu m'aimes!... pleure, ingrat, après m'avoir trahie....
tu m'aimes! toi qui fais le tourment de ma vie!
que tu vas me désespérer!

En sanglottant.

Je ne pourrai survivre à cette perfidie ;
je sens que j'en mourrai... quand je ne serai plus,
tu pleureras alors ta malheureuse amie,
& tes pleurs seront superflus.

MIRTIL *se levant avec vivacité.*

Qui ! moi ! . . moi ! je suis infidèle !
non, je ne le suis pas . . C'est Lucette, c'est elle ;
Lamon a sçu lui plaire ; oui, parjure, c'est toi :
ne l'épouses-tu pas au mépris de ta foi ?

LUCETTE.

Moi ! j'épouse Lamon ! qui te l'a dit ?

MIRTIL.

Lui-même.

LUCETTE *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah ! je respire ! il nous trompoit ;
ce méchant que je hais, & qui veut que je l'aime ;
de nous brouiller, sans doute, avoit fait le projet.
Si tu savois ce qu'il disoit !
hier, j'étois assise auprès de ma chaumiere :
je t'attendois, Mirtil, & tu n'arrivois pas ;
quelques larmes déjà couloient de ma paupiere ;
le cruel vint à moi . . . pauvre Lucette ! hélas !
sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergere ? . . .

MIRTIL.

Ah ! Lucette . . . .

LUCETTE.

A ces mots, je tombai dans ses bras,
& des ruisseaux de pleurs inondoient mon visage.
Le trompeur ajouta : » Venge-toi d'un volage ;
» Lucette ! épouse-moi, tes jours seront heureux :

» j'ai de l'or, des troupeaux, & de vaſtes campagnes;
» tu jouiras d'un ſort au-deſſus de tes vœux,
» & tu feras envie à toutes tes compagnes ».
Je répondis : « Lamon, tu peux garder ton or;
» Mirtil m'aimoit, & ſa tendreſſe
» étoit pour Lucette un tréſor :
» Mirtil ne m'aime plus... j'ai perdu ma richeſſe;
» mais quoique le perfide ait trahi ſa promeſſe,
» je ſens bien que je l'aime encor ».

O Dieu! que j'ai ſouffert dans cette nuit cruelle!
je diſois en pleurant, je veux aller revoir
les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,
& j'y mourrai de déſeſpoir.
Je ſuis venue ici, livrée à mes alarmes;
j'ai ſenti mon cœur battre, alors que je t'ai vû;
je cherchois un ruban qui n'étoit point perdu:
mais je voulois cacher le ſujet de mes larmes.

Par M. LEONARD.

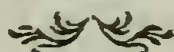
Cette Idylle eſt une nouvelle preuve du talent de M. Léonard pour ce genre. Que d'intérêt, de grâces, de naïveté! Il faut auſſi remarquer que cette Pièce n'eſt imitée d'aucun Poëte étranger, & qu'elle appartient toute entière à l'Auteur. Le recueil de ſes Idylles, au nombre de plus de vingt, eſt actuellement ſous preſſe; il aura tous les ornemens typographiques, & il eſt peu de Poéſies qui les méritent davantage.



LA FUITE INUTILE.

Air noté, n°. 3.

L'AUTRE jour, j'apperçus Lisette
triste & déjà loin du hameau,
avec panetiere & houlette,
mais sans son chien & son troupeau.
Je lui dis : où vas-tu, la Belle,
avec l'air de te désoler ?
Je suis l'amour, me répond-elle,
& si loin qu'il n'y puisse aller.



Ton erreur, lui dis-je, est extrême :
un vain dépit te fait la loi ;
ton cœur te suit ; si ton cœur aime,
l'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos pastourelles,
si tu n'as pas d'autres secours :
le Dieu que tu fuis a des aîles ;
il te rattraperoit toujours.

Par M. DORAT.

L'Auteur des paroles l'est aussi de la musique.



EPITRE

Sur les avantages de l'adverſité.

OUI, Chloé, le malheur à l'homme eſt néceſſaire;
par lui de la raiſon le flambeau nous éclaire ;
il réveille en nos cœurs la ſenſibilité ,
& nous fait mieux goûter la tendre humanité.
Il prête aux vrais amours une flamme nouvelle ;
lui ſeul à mes regards rendroit Chloé plus belle ;
il irrite le feu qui nourrit nos deſirs ,
nous conduit au bonheur , & ſert à nos plaiſirs.
L'Aurore s'embellit de la fuite des ombres ;
le plus riant matin naît des nuits les plus ſombres ;
qui n'eût point vu les mers lui préſenter la mort ,
jouiroit moins du calme & des douceurs du port.
Si j'oſois des héros t'expoſer les images ,
tu verrois l'infortune enflammer leurs courages ;
tu verrois un Alcide , inſtruit par le malheur ,
lui devoir ces autels , le prix de ſa valeur ;
Ulyſſe par le ſort combattu dix années ,
dans ſes foyers chéris , fixer ſes deſtinées ;
ſous une voûte obſcure , aux portes des enfers ,
tu verrois tout courbé ſous le poids des revers ,
à la ſombre lueur d'une lampe fumante ,
Guſtave , méditant une vengeance lente ,
tel qu'un Dieu menaçant qui vient frapper les Rois ,
s'élever de la terre , & lui donner des loix.

De combien de talens l'infortune est la mère !
c'est peut-être à ses coups que nous devons Homère ;
ce don seul suffiroit pour nous la faire aimer.
Sous les traits du malheur, la beauté sait charmer ;
Ariane trompée eût été moins touchante,
si le sort qui vouloit consoler cette amante,
& la dédommager de volages ardeurs,
aux regards de Bacchus ne l'eût montrée en pleurs ;
Un prince vertueux que guide une Déesse,
veut d'un jeune héros éprouver la sagesse :
il bannit de son front l'éclat, la majesté,
s'offre dans l'appareil de l'humble adversité ;
Télémaque sensible accueille l'indigence ;
son pere dans ses bras avec un cri s'élance :
« O Minerve ! mon fils est digne de mon sang ;
» conserve-lui ce cœur tendre & compatissant ;
» il a su respecter & plaindre la misère :
» mon fils, quel autre hommage auroit flatté ton
» pere » ?
Sans doute le malheur inspira la bonté.
A l'utile creuset, l'or doit sa pureté :
ma Chloé, le malheur est le creuset de l'ame ;
elle lui doit sa force & son active flamme,
cet amour épuré, le germe des vertus :
les plus infortunés aiment toujours le plus. (1)
Loin de vous accuser, ô Dieux ! je vous rends grace
de m'avoir fait connoître & sentir la disgrace ; (2).

(1) Ce trait de sentiment peut devenir proverbe.
(2) *Grace* & *disgrace*. Les composés ne riment point ; mais cette règle doit-elle avoir lieu quand l'acception des mots est aussi différente ? *Grace*, est pris en cet endroit pour *remerciement* : quel rapport à *disgrace* qui signifie le malheur.

mon cœur, ſans cette épreuve, eut pu reſter fermé
au ſuprême plaiſir d'aimer & d'être aimé;
ſurpris par les vapeurs d'une coupable ivreſſe,
j'aurois pu m'endurcir au ſein de la richeſſe.
Non, non, le ſentiment, de l'éclat ennemi,
ne ſuit point ce bonheur dont on eſt ébloui;
ſon orgueil lui déplaît, ſon éclat l'importune;
il eſt le fils heureux de la triſte infortune.

Au même ſein conçus & nés le même jour,
deux êtres habitoient le terreſtre ſéjour,
bien différens de traits, ainſi que d'apanage:
l'un étoit le bonheur, ayant tout en partage,
& des Dieux complaiſans épuiſant la bonté;
l'autre étoit le malheur, enfant déshérité,
dès le berceau, proſcrit du ciel inexorable.
Le ciel fut attendri de ſon ſort déplorable.
Par l'immortelle cour, Mercure député,
accourut près de lui placer (3) l'humanité,
le tendre ſentiment, préſent ſi plein de charmes;
& le plaiſir touchant de répandre des larmes.
L'amour vint en pleurant s'unir à l'amitié:
ce couple pour jamais au malheur fut lié.
Il connut tes douceurs, flatteuſe rêverie;
il ſuivit tes détours, ſolitude chérie;
il aima le ſilence, & l'ombrage des bois,
dans les lieux écartés fit entendre ſa voix;
c'eſt pour lui qu'un jour ſombre attriſte la nature,
que la ſource s'échappe & coule avec murmure.
Fuyant la folle joie, épris de ſon chagrin,

(3) *Accourut placer.* Cette expreſſion eſt-elle exacte?

il se nourrit des pleurs qui tombent dans son sein;
il donna la naissance à cette enchanteresse,
qui trompant nos ennuis, attache à la tristesse;
qui nous fait préférer à de vives ardeurs,
le charme attendrissant de ses douces langueurs; (4)
elle est de tous ses pas la compagne fidelle,
& dans l'ombre il se plaît à gémir avec elle;
ses maux furent mêlés à ses plaisirs si doux,
que du malheur enfin le bonheur fut jaloux.

Par M. D'ARNAUD.

(4) On ne pouvoit guères mieux désigner *la mélancolie.*

On trouvera dans cette Epître beaucoup de sentiment, de l'imagination, des vers pleins de douceur & d'harmonie : mais elle a un autre mérite plus précieux encore : elle fait aimer & estimer l'Auteur qui l'a produite. Toutes les ames sensibles éprouvent du penchant pour ceux qui savent si bien parler leur langage; & ce langage-là est universel : il est de tous les lieux & de tous les tems.

QUATRAIN

Mis au bas du portrait de Madame Violet, fait par son mari.

TOUT enchante ici le regard,
& le modèle & la peinture :
l'une est le chef-d'œuvre de l'art,
l'autre celui de la nature.

Par M. IMBERT.

EPITRE

Sur l'amitié des femmes.

Non, vous dis-je, Mademoiselle ;
non, je ne change point d'avis :
a-t-on le malheur d'être belle ?
il faut renoncer aux amis.
Sexe adoré qui nous occupes,
en amour nous sommes tes dupes
mais l'être encore en amitié,
oh ! ce seroit trop de moitié.
Belle Ninon, il a peut-être
l'art de tromper bien finement ;
quoique perfide, il est charmant ;
est-il ami ? sans compliment,
il ne l'est point, ni ne peut l'être.
En doutez-vous ? faut-il prouver ?
du vieux tems perçons les ténèbres :
je cherche à vos Beautés célèbres
des amis. & n'en puis trouver.
Je sais bien qu'Omphale eut Alcide ;
Sapho, Phaon, Julie, Ovide ;
qu'Helène brûla pour Paris ;
que Renaud fut goûté d'Armide,
que Vénus eut Mars, Adonis,
& cætera : ce qui m'attriste,

c'eſt que je vois dans cette liſte
beaucoup d'amans, & point d'amis.
D'une autre part, les belles ames
de Caſtor, de Pirithoüs,
& de Pilade, & de Niſus,
de l'amitié ſentoient les flammes;
oui, mais, parmi ces noms connus,
je ne vois point de nom de femmes.
Haïſſez-moi ſi je vous mens.
L'amitié veut des ſacrifices :
vous autres, dans vos bons caprices,
vous n'en faites qu'à vos amans.
L'amitié veut des confidences :
& ſi j'en crois nos médiſances,
nous devons craindre vos caquets;
vos cœurs, peu ſemblables aux nôtres,
ne ſont pas, dit-on, fort diſcrets;
vous gardez très-bien vos ſecrets, (1)
mais pas auſſi-bien ceux des autres.
Enfin l'amitié veut des ſoins;
&, lorſqu'on eſt jeune & jolie,
où les placer? tant de beſoins!
tant de plaiſirs! ... Voyez Julie,
voyez Eglé, Flore, Célie.
Quand le ſoleil a fait le tour
de la moitié de l'hémiſphère,
on ouvre une longue paupière,
on tire un cordon, il eſt jour.
D'abord billets-doux, & lecture :

(1) Vers frappant de vérité.

il en eſt un dont l'écriture
eſt reconnue, & qu'on relit.
prompte réponſe faite au lit.
On court à ſa glace, on ſourit;
puis le café, puis la toilette,
quelques viſites du matin :
un colonel, un médecin,
un jeune abbé. Sur quelque emplette,
& ſur ſes yeux, & ſur ſon tein,
on les conſulte; l'heure ſonne;
il faut voler à l'opéra :
il le faut; *Arnoud* chantera.
On cauſe, on rit, M** détonne;
on dit : mais *Guimard* n'eſt pas mal; (*
j'attens *Veſtris* à la chaconne :
quelle jambe à ce *d'Auberval !*
Vient le ſouper : très-grande chère,
très-jolis vins; il faut y plaire;
il faut paroître tour-à-tour,
ſenſible, folâtre, ingénue;
des mots que chacun s'attribue,
des ſouris agaçant l'amour,
& des regards qu'on diſtribue
aux élégans qui font leur cour;
enfin le Wisk.... Mais les bougies
baiſſent déjà : plus de parties,
& chacun ſort. Monſieur un tel,

(*) *Pas mal :* C'eſt une femme qui parle d'une danſeuſe charmante, la première ſans contredit pour la volupté & pour les graces : j'en demande pardon aux autres. Elle vient de jouer Creuſe dans le ballet de Médée avec le plus grand ſuccès; elle a prouvé qu'une bonne danſeuſe peut être une bonne actrice. (Note de l'Auteur.)

par la plus étrange aventure,
n'a ni ses gens, ni sa voiture;
attendre seul est trop cruel :
aussi, Madame très-honnête,
pour charmer cet ennui mortel,
veut bien rester en tête à tête.
Lisette rentre... une heure après;
on va reprendre un tein plus frais;
on se couche en grondant ses femmes :
voilà le jour bien employé!
Dans tout cela, pardon, Mesdames,
je n'ai rien vu pour l'amitié. (2)

Belle Ninon, quelle existence!
ce n'est pas tout-à-fait ainsi
que vos jours coulent en Provence :
mais pour l'amitié, quand j'y pense,
avez-vous plus de tems qu'ici?
Après tout, ce plaisir du sage
trop tôt peut-être aura son tour;
consolez-vous : dans le bel âge,
l'amitié ne vaut point l'amour.
Eh! croyez-moi : soyez moins belle,
cachez ces roses & ces lis,
cette bouche au tendre souris,
ces yeux où l'esprit étincelle,
si vous voulez, Ninon cruelle,
n'avoir jamais que des amis.

(2) Rien de plus délicieux que cette peinture de la journée d'une jolie femme, ni de plus adroit que la manière dont l'Auteur rentre dans son sujet.

Mais je me prête à vos chimères ;
je suis votre ami, je le veux.
Que nous nous abusions tous deux !
cette amitié ne dure guères.
Il n'est point d'homme apparemment
assez heureux dans ma patrie
pour être jamais votre amant :
mais (passez-moi cette folie,)
j'en suppose un pour le moment.
Dès-lors l'amitié languissante
n'a que des entretiens glacés,
de froids plaisirs, des ris forcés ;
l'amant paroît, l'ami tourmente ;
je l'abhorre, j'en suis jaloux ;
il l'est aussi de moi peut-être ;
de moi! sans doute, il peut bien l'être
les amans ne sont-ils pas fous ?
la guerre enfin devient trop forte ;
c'est un procès bientôt jugé,
bientôt perdu ; l'amant l'emporte ;
je suis l'ami : j'ai mon congé (3).
Et si l'amant est infidèle ?
(ne trompent-ils pas la plus belle ?)
on daigne alors me rappeller ;
qu'une jeune amie est touchante,
lorsqu'on voit ses larmes couler !
que sa douleur est pénétrante !
par dégrés je me sens troubler ;

(3) La rapidité du style fait ici le meilleur effet ; il n'est pas possible de l'employer plus à propos.

vous avez vingt ans, j'en ai trente ;
Dieux ! quel plaiſir . . . de conſoler !
Entre notre ſexe & le vôtre,
il eſt donc vrai, chère Ninon,
que l'amitié n'eſt qu'un vain nom,
& par ſa faute & par la nôtre.
Mais quel vacarme dans Paris,
que dis-je ? dans toute la France !
nos tendres Beautés que j'offenſe
ont des fureurs, pouſſent des cris.
« Eh, mais ! voyez l'impertinence !
» on permet de pareils écrits !
» nous refuſer . . . quelle inſolence !
» vous verrez qu'on n'a point d'amis ».
Ah ! Meſdames, de la mépriſe
mille pardons ; vous en avez ;
pardon, Madame la Marquiſe :
ce jeune duc, que vous ſavez,
qu'on reçoit en petite loge,
que l'on ramène en Vis-à-vis ;
oh ! je le crois de vos amis,
& j'en conviens à votre éloge.
Le chevalier, vif & charmant,
qui, ſans hériter de ſa tante,
vient de payer ſon régiment,
de madame la préſidente
eſt l'ami très-certainement.
Pour vous, madame la ducheſſe ;
vous eûtes, dit-on, tour-à-tour
quinze amis : quel fonds de tendreſſe !

quinze ! c'eſt aſſez à la cour ;
& même on diſoit l'autre jour,
qu'un d'eux encor vous intéreſſe.
Ah ! quel crime ai-je donc commis ?
comme on ſe trompe ſur les femmes !
vous eûtes, vous avez, Meſdames,
vous aurez toujours des amis.

Par M. Barthe.

Cette piéce peut être regardée comme un modéle de perſiſſage & de bonne plaiſanterie. Les détails en ſont finis, & l'enſemble a l'effet le plus agréable & le plus piquant. Un homme de goût donneroit bien de longs poëmes que l'on connoît, pour une pareille épître.

F I N.

TABLE.

Epitre

PIÉCES ANONYMES.

FIN.

AIRS NOTÉS.

N.º 1. Paſtorale.

Li-set - te ramene aux champs ses trou - peaux; muset - - te, soupi-rez des sons nou - veaux: mais que vos chan - sons ay - ent un air si ten - dre que dans ces val - - lons, Li-set-te vien-ne sou-vent les en - ten - - - dre. Lisette &c.

Fin.

au majeur.

Majeur.

Peignez bien à la pastou-rel-le;

les tendres plai-sirs des a-mans,

et di-tes bien à cet-te bel-le,

quon n'ai-me que dans sonprin-tems;

pei-gnez lui la vi-tes-se,

de la saison desbeaux jours, afinqu'elle s'en

au minei

-presse de ce-der aux a-mours. Lisett

N.º 2. Romance.

Quand Colin est auprès de moi mon cœur s'é -

meut mon sein palpi - - te, tout s'embellit quand je le

voi ; tout me dé-plait, tout me déplaît, dès

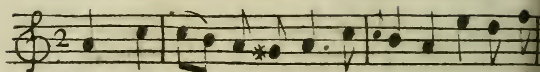
qu'il me quit - te. son souri - re m'ouvre les

cieux, sa voix me charme et m'in - te -

resse ; je crains de rencon - trer ses yeux,

et je voudrois je voudrois les voir sans ces - se.

N°3. La Fuite inutile.



L'au-tre jour j'apperçus Li - zet-te triste et dé



- ja loin du hameau, a-vec pa-netiere et hou-



- - let-te, mais sans son chien ni son troupeau, je lui



dis ou vas-tu la belle avec l'air de te déso



- - ler? Je suis l'a-mour me ré-pond el- - le,



et si loin qu'il n'y puisse al-ler et si



loin qu'il n'y puisse al- - ler.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

Qui ont paru en 1770.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1770.

POEMES.

L'Iliade d'Homere, traduite en vers françois avec des remarques, (par M. de Rochefort) 4 volumes in-8°. Paris, Saillant & Nyon.

De tous les Traducteurs d'Homere, c'est assurément M. de Rochefort qui nous donne les connoissances les plus profondes du génie de ce premier des Poëtes, & qui nous le fait mieux sentir.

Œuvres de Sébastian Garnier, ou la Henriade & la Loyssée de Sébastian Garnier, Procureur du Roi Henri IV, au Comté & Bailliage de Blois; deuxiéme édition sur la copie imprimée à Blois, chez la veuve Gomel en 1594 & 1693. Paris, J. B. G. Musier, in-8°.

On avoit publié que M. de Voltaire avoit

pris sa Henriade presque toute entière dans celle de Garnier. Le Poëme du Procureur a paru : il s'est trouvé qu'il n'y a rien à y prendre.

LES SENS, Poëme en cinq parties, à Mademoiselle de L**. par M. Girard Raigné. Genève, Paris, Lejay, in-8°. avec gravures.

Ces cinq Parties *commencent par ce vers poëtique :*

Vous qui constituez mon être,

& elles se soutiennent jusqu'à la fin où l'on trouve ces trois lignes remarquables :

Cette vie est un vrai festin,
où notre ame qui nous convie,
nous sert son plus excellent vin.

LES ELÉMENS, Poëme en 4 Chants. La Haye, Gosse *junior.* Paris, J. P. Costard, in-8°. de 32 pages.

Poësie facile ; des épisodes à chaque chant.

LES BAINS DE DIANE ; ou le Triomphe de l'Amour, par M. Desf**. Paris, Costard, in-8°. de 123 pages avec gravures.

Poëme en vers mêlés. Le titre de l'ouvrage promet de la volupté : on n'y trouve qu'une facilité verbeuse & vuide.

* LES GEORGIQUES DE VIRGILE, Traduction nouvelle en vers françois avec des notes; par M. Delille, Professeur en l'Université de Paris, &c. cinquiéme édition. Paris, Bleuet, in-12. de 348 pages.

Jusqu'à présent on avoit cru impossible de rendre en françois dans un style élevé les détails de l'Agriculture : M. Delille a prouvé que le goût peut tout ennoblir ; à l'aide d'une versification ferme il a fait passer les termes les plus communs, & c'est une espèce de révolution qui doit faire époque dans notre littérature. Quoique la partie des images ne soit peut-être pas rendue avec la même supériorité, le succès de cet Ouvrage paroît fixé : on le cite déjà comme la meilleure Traduction que nous ayons en vers françois.

LA RELIGION établie sur les ruines de l'Idolâtrie, Poëme couronné par l'Académie de la Conception de Rouen. Par M. Léonard, in-12. de 13 pages.

On doit savoir gré à M. Léonard d'avoir évité le faste, & la déclamation dans un pareil sujet.

L'INCENDIE, Poëme suivi d'une Epître à M. Le;

* Cette étoile désigne les secondes éditions.

mierre fur fon Poëme de la Peinture, par M. l'Abbé de Malefpine. Paris, Prault, in-8°. de 14 pages.

Plufieurs effets de l'Incendie font bien faifis dans ce Poëme. L'endroit où l'auteur fuppofe un enfant au berceau, dormant au milieu du danger, eft naturel & touchant.

Le Vaux-Hall de Londres, Poëme in-8°. de 40 pages.

A la fuite de ce Poëme qui a été inféré autrefois dans les Journaux, font d'anciens vers de Madame du Boccage fur le Renelas de Londres.

* Recueil de Contes & Poëmes (par M. Dorat) troifiéme édition augmentée de l'Hermitage de Beauvais. Paris, Delalain, in-8°. de 184 pages.

Les Poëmes érotiques & les Contes de M. Dorat font pleins de détails charmans. L'hiftoire d'Alphonfe en particulier offre des fituations extrémement plaifantes. C'eft un des meilleurs Contes qu'on nous ait donnés depuis ceux de la Fontaine.

Premiere nuit d'Young, traduite en vers françois, par M. Colardeau. Amfterdam, Paris, Delalain, in-8°. de 31 pages,

On convient généralement que M. Colardeau est un de nos plus grands versificateurs. Il y a des morceaux excellens dans cette Traduction. Pourquoi donc l'ensemble ne fait-il pas autant d'effet que dans la Prose de M. le Tourneur? C'est qu'il y a dans l'original une infinité de détails qui ne peuvent entrer dans nos vers françois; c'est que le style de M. Colardeau qui est doux, harmonieux, soigné, ne s'est pas trouvé analogue au génie du Poëte Anglois, qui est sombre, inégal & pittoresque.

QUINZIÉME NUIT D'YOUNG traduite en vers françois. Amsterdam, Paris, Costard, in-8°. de 23 pages.

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Boileau.

VÉRITÉS PHILOSOPHIQUES tirées des nuits d'Young, & mises en vers libres, par M. de Moissy. Paris, Pillot. Rouen, le Boucher, in-8°. de 166 pages.

Poësie lâche & sans vie, où presque toutes les images d'Young sont éteintes sous un style froid & métaphysique.

Poëmes, Odes & autres Piéces sur le Mariage de Monseigneur le Dauphin.

LES MUSES PATRIOTIQUES ou Poëme sur le

Mariage de Monſeigneur le Dauphin, par M. Rocher, avec une Ode ſur le même ſujet, par M. Imbert de Nîmes. Paris, Delormel, in-8°. de 26 pages avec gravures.

Cette brochure eſt peut-être ce qui a paru de mieux ſur cet heureux événement.

Ode ſur le mariage de Monſeigeur le Dauphin; ſuivie d'une Epître à M. le Cardinal de Bernis ſur le même ſujet, par M. l'Abbé du Rouzeau. Paris, veuve Ducheſne, in-8°. de 16 pages.

Epithalame de Monſeigneur le Dauphin, de Madame Antoinette, Archiducheſſe, ſœur de l'Empereur, préſentée à Monſeigneur le Dauphin par M. Perrier, Principal du Collége de Couches. Paris, Deſnos, in-8°. de 7 pag.

Le Pacte du Destin, de l'Amour, de l'Hymen & de la Félicité, &c. par M. Hartault, &c. Paris, Pillot, in-8°. de 23 pages avec gravures.

Les Bouquets de Noces ou les deux Bouquetieres, Dialogue ſur le mariage de Monſeigneur le Dauphin, par M. Roſſel. Paris, Lambert & Delalain, in-8°. de 35 pages.

Divertissement patriotique à l'occaſion du

mariage de Monſeigneur le Dauphin. Paris; Vente, in-8°. de 16 pages.

Le Mariage de Monſeigneur le Dauphin, Ode; par M. Tannevot, ancien premier Commis des Finances, &c. Paris, Vente, in-4°. de 15 pages.

ODES,

Odes ſacrées, Odes anacréontiques; Stances, &c.

Ode ſur la diſtribution ſolemnelle des prix du Séminaire Epiſcopal de S. Claude, en forme de Collége & Penſionnat, fondé en 1769 par M. Drouas, Evêque, Comte de Toul; prononcé en la grande Salle dudit Séminaire, après cette diſtribution, le 14 Septembre 1770. Par M. François de Neufchâteau, des Académies de Dijon, Lyon, &c.

Cette Ode a été fort applaudie au Séminaire de S. Claude, & l'Evêque a propoſé à M. François d'y occuper une Chaire publique d'Eloquence, de Poëſie & d'Hiſtoire : ce qu'il a accepté d'après l'agrément de M. le Bailli de Hennin Liétard, ſon protecteur.

Poésies tirées des ſaintes Ecritures, dédiées à

Madame la Dauphine, par M. de Reyrac; &c. Paris, Delalain, in-8°.

Ouvrage estimable, au moins par son objet.

STANCES SUR LES EVANGILES, avec des Cantiques & Ariettes spirituelles à l'usage de la jeunesse, par M. l'Abbé de la Pérouze, dédiées à Mademoiselle. Paris, Berton, in-12 de 300 pages.

POÉSIES SACRÉES, dédiées à Monseigneur le Dauphin, sur les airs les plus analogues aux sujets, tirés des anciens & nouveaux opéra, par M. l'Abbé de la Pérouze. Paris, Saillant & Nyon, in-8°. de 118 pages.

Quelque louable que puisse être l'intention de l'Auteur, il sera toujours bizarre d'entendre chanter des paroles dévotes sur des airs de Titon & l'Aurore, ou du Peintre amoureux de son modèle.

LES BAISERS, précédés du mois de Mai, Poëme, vol. grand in-8°. de 120 pages, imprimé sur du papier d'Hollande & orné de 47 figures. La Haye, Paris, Lambert & Delalain, prix 24 liv.

Nous avons très-peu de Poësies voluptueuses: c'est ce qui a engagé M. Dorat à donner une suite de petits Ouvrages dans ce genre agréable. Il y a de la volupté dans plusieurs: il y

a de l'esprit dans tous. L'Auteur a heureusement imaginé de changer à chaque Piéce la mesure de ses vers. On a remarqué dans le Poëme du mois de Mai, un épisode très-ingénieux au sujet du mariage de M. le Dauphin.

* Stances sur l'industrie, qui ont remporté le prix de l'Académie de Pau, par M. l'Abbé Talbert, Chanoine de Besançon, in-8°. de 6 pages. La Haye, Paris, Lottin jeune.

CONTES ET FABLES.

Le Songe d'Irus, ou le Bonheur, Conte en vers à J. J. Rousseau, &c. Paris, Costard, in-8°. de 112 pages.

Irus rêve qu'il cherche le bonheur dans tous les Etats : à la fin, un fantôme lui apparoît, & lui prêche les vertus nécessaires pour être heureux. Rien de moins neuf que ce cadre : la manière dont il est rempli ne l'est pas davantage. Ce Songe est suivi d'un Conte en prose & d'une vingtaine de Fables, parmi lesquelles il y en a une de passable.

Fables Allemandes & Contes François, en vers, avec un essai sur la Fable. Paris, Jorry, petit in-8°. de 116 pages.

EPITRES,

Héroïdes, Lettres, &c.

LETTRES d'une Chanoinesse de Lisbonne à Melcourt, Officier François, &c. (par M. Dorat). La Haye, Paris, Lambert, Jorry & Delalain, in-8°. de 117 pages avec gravures.

Si les Lettres Portugaises, quoique défigurées par un mauvais style, ont toujours passé pour un des Ouvrages les plus passionnés que nous ayons en notre langue, quel succès ne doivent-elles pas avoir, mises en vers par un Ecrivain tel que M. Dorat?

LE DÉSAVEU DE LA NATURE, nouvelles Lettres en vers. Londres, Paris, Fétil, in-8°. de 64 pages.

Plaintes d'un pere qui a perdu son fils en le faisant inoculer.

Quand ces plaintes-là nous feroient tous fondre en larmes, cela ne conclueroit rien du tout contre l'inoculation. Il ne faut pas se faire saigner par un mal-adroit qui coupe l'artère.

EPITRE à M. A. Petit, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, &c. par M. le Clerc de Montmerci, Avocat au Parlement, & Docteur en Droit. Paris, Gogué, in-8°. de 88 pages.

Cette Epître a près de deux mille vers. M. Petit partage l'encens de l'Auteur avec M. de Voltaire. Qu'on juge de son parfum par cette petite citation :

S'il falloit pour un mois quitter la Henriade,
j'en perdrois l'appétit, j'en tomberois malade....
Je brigue l'amitié des amis de Voltaire....
Son nom, qui tant de fois est dans ce foible ouvrage,
si j'écoutois mon zèle, y seroit davantage;
ma méthode est assez de suivre mon penchant,
d'autant que, grace au ciel, mon cœur n'est pas méchant.

RÉGULUS AU SÉNAT, Héroïde, par M. Poujade. Paris, Grangé, in-8°. de 7 pages.

Un goût peu formé, quelques détails qui annoncent du talent.

POESIES DIVERSES.

ABRÉGÉ chronologique de l'Histoire de France en vers techniques, &c. par M. Fortier. Paris, Moutard & Barbou, petit in-8°. de 130 p.

On a un peu outré la précision dans cet abrégé. Le règne de Louis XIV y est en trois strophes.

POINSINET & MOLIERE, Dialogue dédié à M.

Piron (par M. Imbert). Londres, in-8°. de 31 pages.

Plaisanterie agréable en faveur de l'ancienne Comédie contre le genre philosophique & larmoyant.

HISTOIRE de deux Amans françois, écrite en vers & en prose. Amsterdam, Paris, Fetil, in-8°. de 157 pages.

Il se présente une difficulté en lisant cette brochure : on ne sait laquelle est la plus insipide de la poësie ou de la prose que l'on y trouve successivement : je crois cependant que ce sont les vers.

SATYRE sur les abus du luxe, suivie d'une imitation de Catulle, par M. C** (M. Clément). Genève, Paris, Lejay, in-8°. de 19 pages.

Quelques vers bien tournés, naturels, d'autres communs & négligés.

LA RÉCRÉATION DES HONNESTES GENS, ou Opuscules en vers, par M. de la M**. Amsterdam, Paris, Fétil, in-8°. de 52 pages.

Ces poësies, *dit l'avis au lecteur*, sont faites la plûpart par occasion & toutes pour son amusement, par un galant homme que son état & son goût n'empêchent pas moins de tendre à la qualité de Poëte, que son défaut de talent pour ce qui la pourroit mériter.

GALIMATHIAS poëtique, &c. par M. Meſſageot, Caporal au Régiment de Touraine, &c. petit in-8°. de 117 pages.

Ce Galimathias eſt compoſé de chanſons & de petits vers, dont aucun ne dément le titre de l'Ouvrage.

ETRENNES SPIRITUELLES en vers. Troyes, le Febvre, &c.

Ouvrage de ſpiritualité, mais non d'eſprit.

CHOIX varié de poëſies philoſophiques & agréables, traduites de l'Anglois & de l'Allemand, 2 volumes in-12. Avignon, Girard & Seguin. Paris, Saillant & Nyon.

On ne fait ici mention de ces deux volumes que relativement à une traduction en vers déjà imprimée, de l'Ode de M. Haller ſur les Alpes.

MÉLANGES hiſtoriques & critiques de phyſique, de littérature & de poéſie, par M. le Marquis d'Orbeſſan, 4 volumes in 8°. Saillant & Nyon.

Recueil de Poëſies de différens Auteurs.

ELITE de Poëſies fugitives, tome 4 & 5, in-12. de 260 pages.

Il s'en faut de beaucoup que ces deux der-

niers volumes vaillent les trois premiers du même Recueil.

Le Trésor du Parnasse ou le plus joli des Recueils, tome 5 & 6. Londres, Paris, Delalain, in-12. de plus de 300 pages chacun.

Ce Trésor (*) *est composé de vers copiés dans l'Almanach des Muses, ainsi que d'Epîtres qui ont remporté des prix ou qui ont concouru à l'Académie Françoise. Les piéces qui n'ont pas paru ailleurs sont le plus petit nombre. Elles sont la plûpart de M. de Reyrac, de M. de Belloy, de M. le Brun, &c.*

* Le Porte-feuille d'un homme de goût ou l'esprit de nos meilleurs Poëtes. Amsterdam, Paris, Delalain, 3 volumes in-12. de plus de 400 pages chacun.

La plus grande partie des piéces de ce Porte-feuille est connue depuis long-tems : le reste ne mérite pas de l'être.

Almanach des Muses, ou choix des Poësies fugitives de 1769. Paris, Delalain, in-12. de 203 pages.

Étrennes du Parnasse. Venise & Paris, Fétil, petit in-12. de 155 pages.

(*) On ne parle ici que des deux derniers volumes.

Le Secrétaire du Parnasse ou nouveau choix de Poësies fugitives, &c. Londres, Paris, Lejay, in-12.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois Journaux dans lesquels on insere ordinairement des Poësies fugitives : le Mercure de France, *le* Journal Encyclopédique, *& le* Journal de Verdun : *on en imprime aussi quelquefois dans* l'Année littéraire. *Les autres Journalistes se contentent de donner l'extrait des Ouvrages de poësie à mesure qu'ils paroissent.*

THÉATRE.

Tragédies représentées.

Hamlet, Tragédie imitée de l'Anglois par M. Ducis, représentée le 30 Septembre 1769. Paris, Gogué, in-8°. de 68 pages.

Cette Piéce excite une terreur profonde; la scène où Hamlet présente à sa mere l'urne qui contient les cendres de son mari, & veut lui faire jurer qu'elle n'est point coupable de sa mort, est du plus grand effet : beaucoup de personnes auroient désiré que l'Auteur risquât de faire paroître le spectre comme dans Sakespéar.



Tragédies non représentées.

GASTON & BAYARD, Tragédie par M. de Belloy, citoyen de Calais. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 169 pages.

Le fond de ce drame est la conjuration de Bresse, dont l'objet étoit la perte de l'armée Françoise. L'Auteur ayant fondu dans cet événement *l'Histoire de Bayard & celle de Gaston de Foix, a mis tout ce qu'il a pu dans sa Tragédie, & le reste dans ses Notes. On a trouvé des beautés dans la scène où le Duc d'Urbin veut séduire Bayard; l'on a pensé que le combat entre ce Chevalier & Gaston, qui aiment la même femme, pourroit avoir du succès au Théâtre. Quant au dénouement, c'est la découverte de la conjuration. Si l'Art dramatique fait encore quelques progrès, nous aurons incessamment d'excellentes Tragédies, dont la catastrophe sera la bataille de Bovines ou celle de Marignan.* On prévient le lecteur, *dans la Préface,* que le cinquiéme acte est entiérement dans le goût des Grecs. Page 7.

FAYEL, Tragédie par M. d'Arnaud. Paris, Lejay, in-8°. de 174 pages avec gravures.

Les trois premiers actes de cette Tragédie sont supérieurement traités; les caractères de Gabrielle

Gabrielle & de son pere sont touchans; & l'on n'en connoît point de plus violent que celui de Fayel, tel que l'a représenté l'auteur. Quelque criminel qu'il soit, la force de sa passion fait qu'on le plaint encore. C'est de là que dépendoit ce sujet; si Fayel n'est pas le plus violent des hommes, il est le plus odieux: dès-lors il faut le proscrire tout-à-fait de la scène. On a reproché à l'auteur la monotonie des emportemens de Fayel, & l'invraisemblable de la scène où Gabrielle prend de la nourriture dans l'extrémité où elle se trouve. On dit qu'il se propose de corriger ces défauts à la seconde édition.

GABRIELLE DE VERGY, Tragédie par M. de Belloy, citoyen de Calais. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 109 pages.

Même sujet que celui de Fayel. Il y a dans la piéce de M. de Belloy quelques mouvemens de jalousie assez bien saisis, quelques surprises, quelques contrastes d'événemens: mais il n'a pris aucune des précautions capables d'en faire supporter l'horrible catastrophe. Son plan n'est point net: il est surchargé de sentimens patriotiques qui sont entiérement étrangers à la piéce. Les bienséances sont violées dans les caractères. Fayel est souvent un amoureux fade qui fait des madrigaux. Gabrielle s'abandonne ouvertement à sa passion devant Couci, quoiqu'elle se reprenne ensuite: ce qui a l'air très-factice. Couci se

sauve à l'arrivée de Fayel, & la confidente dit en propres termes, qu'un certain Monlac arrête & va tromper *le mari, pour donner à l'amant le tems de s'enfuir. Enfin l'affreuse idée du cœur est répétée sans cesse dans le cours de la Tragédie, & cette image dégoûtante, présentée au cinquiéme acte sans aucun ménagement. Le vase a beau être fermé : il sera toujours diaphane pour tous les spectateurs ; à plus forte raison, quand les personnages viennent le couvrir, & le découvrir, & regarder dedans pendant une demi-heure.*

La Comtesse de Fayel, Tragédie de société. Lyon, frères Périsse, in-8°. de 92 pages.

Troisiéme piéce sur le même sujet. Celle-ci a été faite en douze jours, & elle est pleine d'incorrections. Ce ne sont pas du moins des incorrections laborieuses : ce sont des négligences. On y trouve des scènes bien vûes, des détails naturels, & même les caractères de Fayel & de Gabrielle de Vergy y sont assez bien tracés. Mais l'Auteur n'a pas pris garde qu'en faisant périr Couci à l'armée, la vengeance du cinquiéme acte devient moins excusable ; la présence d'un rival n'irrite plus la jalousie de Fayel, & la nouvelle de sa mort doit beaucoup l'affoiblir.

Sophonisbe, Tragédie de Mairet, réparée à neuf (par M. de Voltaire). Paris, veuve Duchesne, in-8°, de 59 pages.

On a si bien réparé cette Tragédie qu'il n'y reste presque plus rien de Mairet. Le sujet est le refus que fait aux Romains le roi Massinisse, leur allié, de remettre en leur pouvoir Sophonisbe, niéce d'Annibal, qu'il vient d'épouser. Au cinquiéme acte, ses projets ayant été prévenus par Scipion, il promet de la livrer; on ouvre une porte: Sophonisbe paroît étendue un poignard dans le sein; Massinisse la rend aux Romains dans cet état, arrache le poignard, s'en frappe, & tombe à côté d'elle.

Il y a beaucoup de simplicité dans cette piéce, peut-être trop peu d'action. Le dénouement est sublime.

Azor, ou les Péruviens, Tragédie en 5 actes, dédiée à Madame la Marquise de***, par M. de Rosoy. Genève, Paris, P. l'Esclapart, in-8°. de 138 pages.

Tragédie dans laquelle M. de Rosoy a voulu peindre la politique de Charles-Quint & les mœurs Amériquaines; elle est beaucoup mieux écrite que les Decius françois *du même Auteur: mais elle n'est, ni mieux conduite, ni plus intéressante.*

Philotas, Tragédie, sujet tiré du sixiéme livre de Quinte-Curce. Londres, Paris, Regnard & Demonville, in-8°. de 88 pages.

L'Auteur prétend qu'il n'a pas mis de mouvemens dans sa piéce, parce qu'il a pris l'idée

de la Tragédie dans Racine, & de grands connoiſſeurs lui ont dit que Racine n'avoit pas connu la vraie Tragédie : mais ſi les ſituations de ſon drame ſont traitées d'une manière peu intéreſſante, ſi la plûpart des caractères ſont manqués, ſi le ſtyle toujours foible eſt quelquefois inexact & quelquefois de mauvais goût, eſt-ce encore à Racine qu'il faut s'en prendre?

DONICE, Tragédie en 5 actes par M. de la Grange. Paris, Valade, in-8°. de 92 pages.

Ce qu'il y a de plus tragique dans cette piéce, ce ſont les ordres d'un Sultan, qui, en trois ſcènes, envoie à la mort l'héroïne du drame, Arianites ſon pere, & Caſtriot ſon amant; ils trouvent le moyen de ſe ſauver, & le Sultan reſte ſeul. Le ſtyle répond au ſujet.

LES TROGLODITES, Tragédie en 5 actes. Paris, Delalain, in-8°. de 67 pages.

Le but de l'auteur, dans cette piéce tirée des Lettres Perſanes, eſt de faire voir que les Dieux protégent la vertu, & qu'une nation corrompue ſera tôt ou tard la victime d'un peuple qui a de bonnes mœurs.

TÉLÉMAQUE, Tragédie en 5 actes. Paris, Mérigot, in-8°. de 62 pages.

Drames repréſentés.

L'ORPHELIN ANGLOIS, Drame en trois actes

en proſe, repréſenté par les Comédiens françois le 26 Février 1769. Paris, Lejay, in-8°. de 83 pages avec gravures.

Un Menuiſier de Londres a adopté un enfant-trouvé, lui a fait apprendre ſon métier & épouſer ſa fille. On trouve les papiers de cet enfant; c'eſt le fils du Lord Spencer: le Roi lui rend ſes biens, ſes honneurs, & confirme ſon mariage. Dans le cours du drame, une Ladi qui jouit des biens de la famille des Spencer, a obtenu un ordre pour éloigner de l'Angleterre ce Menuiſier dont elle connoît la naiſſance, & lui enlever ſes enfans: la fureur & le déſordre du pere ont été rendus par M. Molé, avec une vérité & une force dont il y a peu d'exemples; cette ſcène a décidé le ſuccès de la piéce.

Les deux Amis ou le Négociant de Lyon, Drame en cinq actes & en proſe, par M. de Beaumarchais; repréſenté par les Comédiens françois, le 13 janvier 1770. Paris, veuve Ducheſne & Merlin, in-8°. de 156 pages.

Il y a du ſentiment dans ce drame: mais l'action eſt trop compliquée Quand l'eſprit eſt péniblement occupé à débrouiller une intrigue, le cœur ne peut s'attendrir librement.

Drames non repréſentés.

Les deux Reines, Drame héroïque en cinq ac-

tes & en profe (par M. Dorat). Paris, Jorry, in-8°. de 200 pages avec gravures.

Pepin, Roi de France, a cru époufer la fille du Roi de Hongrie : mais Margifte, Dame d'honneur de cette jeune Princeffe, lui a perfuadé que Pepin étoit un barbare qui la feroit périr. D'après cela, elle l'a éloignée de la Cour, & a fubftitué fa propre fille à fa place. Ce crime fe découvre long-tems après ; la fauffe Reine fe donne la mort, & avant d'expirer, rend le trône à la Reine légitime.

L'hiftoire fur laquelle cette piéce eft fondée manque tout-à-fait de vraifemblance. D'ailleurs le lecteur voit avec peine une infortunée digne du trône, punie d'un crime dont elle n'eft point coupable, & que fa mère a commis pour elle.

MÉLANIE, Drame en 3 actes & en vers (par M. de la Harpe). Amfterdam, Harrevelt, (Paris, Lacombe), in-8°. de 64 pages.

Un homme de robe veut forcer fa fille à prendre le parti du cloître, pour augmenter la fortune de fon fils aîné, & la jeune perfonne s'empoifonne avant de faire profeffion : tel eft le fujet de ce drame qui a fait beaucoup de bruit. Les amis de l'auteur l'ont peut-être trop vanté, avant qu'il parût ; enfuite le parti contraire l'a trop déprimé. Le public impartial paroît avoir

jugé que ce ſujet eſt heureux, mais qu'il pouvoit être traité d'une manière plus touchante; qu'il y a peu de convenance dans les caractères; que le ſtyle paſſe quelquefois les bornes du ſtyle familier; que la piéce eſt aſſez bien conduite, & qu'il y a des traits d'éloquence dans la ſcène entre le Curé & le père de Mélanie.

Le Déserteur, drame en 5 actes & en proſe, par M. Mercier. Paris, Lejay, in-8°. de 95 pages avec gravures.

Une belle ſcène. Même ſujet que la piéce de M. Sedaine.

Le vertueux Mourant, Drame en 3 actes & en proſe. Paris, Bailly, in-8°. de 79 pag.

Tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort: ſujet indiqué dans les nuits d'Young. L'Auteur y a fait entrer pluſieurs beaux morceaux du Poëte Anglois.

Comédies repréſentées.

Le Marchand de Smyrne, Comédie en 1 acte & en proſe, par M de Champfort, repréſentée par les Comédiens François, le 26 Janvier 1770. Paris, Delalain, in-8°. de 38 pages.

De l'eſprit, des plaiſanteries aſſez heureuſes,

mais qui roulent presque toutes sur la difficulté de vendre des Esclaves qui ne sont bons à rien, comme des Généalogistes, des Gentilshommes Espagnols, des Barons Allemands, &c.

Comédies non représentées.

LES PROVINCIAUX DÉTROMPÉS, Comédie en trois actes. Paris, veuve Duchesne, &c. in-8°. de 58 pages.

Il n'est pas aisé de débrouiller le plan & le sujet de cette Comédie, même après l'avoir lue. L'Auteur vouloit d'abord faire un drame dans le genre larmoyant : on l'en a détourné; il a pris un milieu : il a fait une piéce qui ne fait ni rire ni pleurer.

ŒUVRES posthumes de Madame de Graffigny; contenant Ziman & Zenise, suivi de Phaza, en un acte & en prose. Amsterdam, Paris, in-12. de 107.

Contes de Fées dialogués, où il y a des choses agréables ; la première piéce sur-tout n'est pas indigne de Madame de Graffigny.

L'HEUREUSE PESCHE, Comédie pour les Ombres à scènes changeantes, &c. Paris, Lejay, in-8°. de 56 pages.

Nouveau genre de spectacle qu'on se procure

avec du papier huilé & deux bougies collées ensemble. Les acteurs placés entre ce papier & ces bougies font voir de profil leurs ombres qui jouent la Comédie. L'heureuse Pêche *a été faite pour ce Théâtre peu dispendieux. Afin de rendre l'illusion plus complette, il devroit y avoir aussi des ombres qui sifflent, & d'autres qui bâillent.*

L'Azile de l'Amour, imité de l'Italien de Métastase, piéce allégorique sur le mariage de Monseigneur le Dauphin, in-8°. de 29 pages.

Comédies mêlées d'Ariettes, Opéra-Comiques, &c.

La Roziere de Salenci, Comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, par M. Favart, représentée à Paris par les Comédiens Italiens, le 14 Octobre 1769. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 104 pages.

On a remarqué quelques jolis détails dans cette piéce : mais il y a trop d'accessoires, de plaisanteries, de petites intrigues, &c. & le tableau principal, celui de la pureté des mœurs des habitans de Salenci y est trop négligé.

La Couronne de roses ou la Fête de Salency, Comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, &c.

Paris, Mérigot le jeune, in-8°. de 53 pages.

L'Auteur, dans une lettre à une Chanoinesse qu'il appelle sa chère Sophie, *commence par faire la critique la plus mal écrite & la plus détaillée de la piéce de M. Favart ; après cela, vient la sienne, qui n'en mérite aucune.*

Silvain, Comédie en 1 acte mêlé d'ariettes ; par M. Marmontel, de l'Académie Françoise, Musique de M. Grétry, représenté par les Comédiens Italiens, le 19 Février 1770. Paris, Merlin, in-8°. de 55 pages.

C'est un père qui pardonne à son fils de s'être marié sans son aveu. On voit que le genre larmoyant s'est glissé aussi à l'Opéra-Comique. Les successeurs de Moliere & de Vadé pleurent tous à l'unisson.

Le Nouveau Marié ou les Importuns, Opéra-Comique en 1 acte, représenté par les Comédiens Italiens, le 20 Septembre 1770, par M. de Cailhava, Musique de M. Baccelli. Paris, veuve Duchesne, in 8°. de 40 pages.

Un certain Clitandre se marie sans le consentement de son oncle : cet oncle qui est un plaisant, arrive pendant la nôce ; il trouve son neveu à l'écart, & promet de ratifier son mariage, & de lui assurer son bien, à condition qu'il ne répondra autre chose que ziste, zeste, *à tous ceux qui viendront lui parler. Il promet*

aussi cent écus au valet, s'il ne lui échappe pas d'autre mot que pif, pon. *Cette invention lui paroît fort divertissante. Aussi le maître & le valet ne répondent-ils que des* ziste, zeste, *& des* pif pon, *pendant trois ou quatre scènes; on les croit fous; à la fin l'oncle tient sa parole.*

L'Indienne, Comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, représentée par les Comédiens Italiens, le 31 Octobre 1770. Paris, veuve Duchesne & Fétil, in-8°. de 44 pages.

Plaisanteries d'assez mauvais genre sur la coutume établie dans l'Inde, de brûler les femmes après la mort de leurs maris.

Thémire, Pastorale en 1 acte, &c. par M. Sedaine, Musique de M. Duny, représentée par les Comédiens Italiens, le 26 Novembre 1770. Paris, Hérissant, in-8°. de 44 pages.

Sujet tiré de la jolie Eglogue de Fontenelle:

Mais n'ayons pas d'amour; il est trop dangereux.

Ce qui n'est pas dans Fontenelle; c'est le père de Thémire qui donne d'excellens conseils à l'amant de sa fille, pour le succès de son amour.

OPÉRA.

La Fête de Flore.

Pastorale en 1 acte, représentée à Fontainebleau devant Sa Majesté, le 15 Novembre

1770, par M. le Marquis de Saint-Marc, Musique de M. Trial. Paris, Ballard, in-8°. de 22 pages.

Cette jolie Pastorale a eu du succès. On doit donner du même auteur pour le mariage de M. le Comte de Provence un Opéra en 3 actes, d'un genre tout-à-fait nouveau. Il est intitulé : Adèle de Ponthieu ; *M. de S. Marc y a réuni l'intérêt des drames les plus réguliers à la magnificence du spectacle ; les usages & les fêtes de l'ancienne Chevalerie y remplacent les ressources usées de l'art des Magiciens.*

THÉATRES.

PIÉCES DE THÉATRE en vers & en prose (par M. le Président Hénaut). Paris, Cavelier, in-8°. de 560 pages.

Ce volume contient une Tragédie, intitulée : Cornélie, *ouvrage de la jeunesse de l'auteur ;* François II, *Piéce historique, comprise dans la Notice de l'année dernière ; le* Temple des Chimères, *Ballet, & trois Comédies pleines d'esprit & de talent :* la petite Maison, le Jaloux de lui-même, & le Réveil d'Epiménide.

ŒUVRES de M. de B**. Paris, Lejay, 2 vol. in-12. de 360 pages.

FIN.

